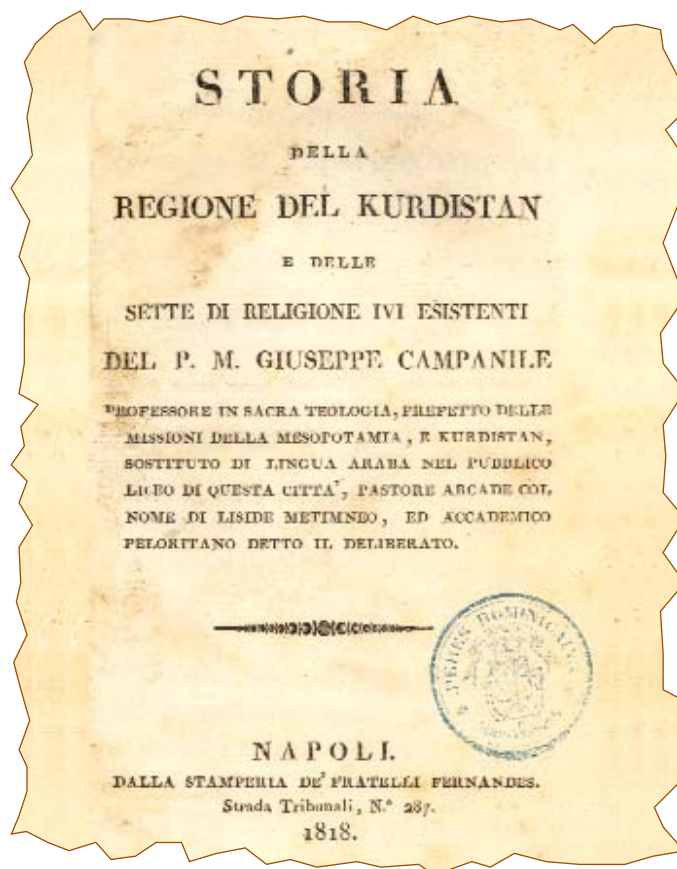


Études kurdes

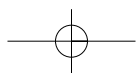
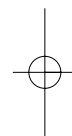
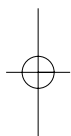
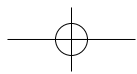
revue biannuelle de recherches



Nº Hors série I - Avril 2004

FONDATAZIONE
**INSTITUT
KURDE**
DE PARIS

L'Harmattan





Études kurdes

revue biannuelle de recherches

N° Hors série - I — Avril 2004

R.P. Giuseppe CAMPANILE, O.P



Histoire DU Kurdistan

Traduite de l'italien par
le R.P. Thomas BOIS, O.P.

Le Kréyé (Liban), 8 août 1953

FONDATION-INSTITUT KURDE DE PARIS
106, rue La Fayette, F-75010 Paris
www.institutkurde.org

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) H2Y 1K9
CANADA

L'Harmattan Hongrie
Hargita u.3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italie
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

Conseil scientifique :

Martin van BRUINESSEN (Utrecht),
Kendal NEZAN (Paris),
Jean-Baptiste MARCELLESI (Paris),
Philip KREYENBROEK (Göttingen),
Robert OLSON (Kentucky),
Siyamend OTHMAN (Londres),
Jean-François PEROUSE (Toulouse),
Yona SABAR (Californie),
Ephrem Isa YOUSIF (Paris),
Sami ZUBEIDA (Londres).

Comité de rédaction :

Michael CHYET (Washington), Hans-Lukas KIESER (Bâle),
Nelida FUCCARO (Exeter), Michiel LEEZENBERG (Amsterdam),
Mirella GALLETTI (Rome), Maria O'SHEA (Londres),
Gülistan GÜRBEBY (Berlin), Abbas VALI (Swansea),
Fuad HUSSEIN (Amsterdam),

Equipe éditoriale :

Salih AKIN, directeur de publication,
Christine ALLISON,
Ali BABAKHAN†,
Joyce BLAU, rédactrice en chef,
Hamit BOZARSLAN, rédacteur en chef adjoint,
Hasan Basri ELMAS,
Dilek HARMANCI, secrétaire de rédaction,
Florence HELLOT,
Chirine MOHSENI.

La revue *Études Kurdes* est honorée d'une subvention du ministère de
l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie.

Éditeurs :

ÉDITIONS L'HARMATTAN
7, rue de l'École Polytechnique
F-75005 Paris
www.editions-harmattan.fr

FONDATION-INSTITUT KURDE DE PARIS
106, rue La Fayette
F-75010 Paris
www.institutkurde.org

Première et quatrième de couverture :
Publication de Hoyboun, Le Caire, 1930.
mise-en-page & conception : Sacha Ilitch / fikip

© L'Harmattan, 2004
ISBN 2-7475-5656-5



table des matières

Chapitre I

Description du Kurdistan, situation, étendue, gouvernement (1)* 9

Chapitre II

Les principautés du Kurdistan et leur domaine (5) 11

ART. I – La Principauté de Bitlis (5) 12

ART. II – La Principauté de l'Hekkari ou Shambo (7) 13

ART. III – La Principauté de Botan (10) 15

ART. IV – La Principauté de Bahdinan (22) 23

ART. V – La Principauté de Soran (41) 34

ART. VI – La Principauté de Baba (44) 35

ART. VII – La Principauté de Karatcholan (54) 41

ART. VIII – Le Mont Sindjar, Nisibin, Mardin, Diyarbekir,
Erbil (56) 42

Chapitre III

Idées des Kurdes sur leur religion (68) 49

ART. I – La religion des Kurdes (70) 50

ART. II – Leurs superstitions (87) 61

ART. III – Leurs lois (93) 65

ART. IV – Leurs coutumes (103) 71

ART. V – Leur caractère (115) 78

ART. VI – Leurs écrits (116) 78

ART. VII – Les produits du Kurdistan (118) 79

ART. VIII – Leur commerce (126) 84

ART. IX – Leurs Arts et Métiers (127) 85

ART. X – Leur nourriture (129) 86

ART. XI – Leur façon de se vêtir (135) 89

ART. XII – Leurs distractions (141) 92

Chapitre IV

Les habitants du Kurdistan (146)	95
ART.I – Les Yézidis (146)	95
ART.II – Leur croyance (152)	99
ART.III – Leurs superstitions (160)	103
ART.IV – Leurs coutumes (162)	104
ART.V – Leur nourriture (163)	105
ART.VI – Leur habillement (164)	105
ART.VII – Leur puissance (165)	106

Chapitre V

Les Kurdes nomades (166)	107
ART.I – Les Milli (167)	108
ART.II – Les Rechevat (168)	108
ART.III – Les Mendoli (169)	109

Chapitre VI

Les Kurdes chrétiens (170)	109
ART. UNIQUE – Les Nestoriens et les autres Kurdes chrétiens (171)	110

Chapitre VII

Les Turcs Nomades (178)	115
ART.I – Les Arabes (178)	115
ART.II – Les Turcomans ou Turkmènes (182)	117
ART.III – Les Wahabites (183)	118

Chapitre VIII

Autres sectes orientales (193)	123
ART.I – Les Chemsites ou Chemsi (194)	124
ART.II – Les Sabéens ou Chrétiens de St. Jean-Baptiste (200)	127

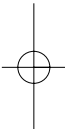
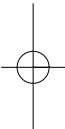
Chapitre IX

Importance militaire, politique et commerciale du Kurdistan (203)	129
---	-----


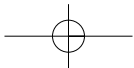
N.B. *Le chiffre entre parenthèses indique la page du livre italien original.*



AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR



En 1818, paraissait à Naples à l'imprimerie des frères Fernandes, sise Strade Tribunali, n° 287, un ouvrage intitulé : *Storia della Regione del Kurdistan e delle sette di religione ivi esistenti* (xx + 216 pages). Malgré le titre, il s'agit moins d'une histoire à proprement parler, que de la description du Kurdistan à l'aurore du XIX^{ème} siècle. Sans doute l'auteur rappellera-t-il certains événements du temps passé, comme la fondation ancienne d'Amadiéh et celle plus récente de Sulaimanieh ou la pseudo-conversion au rite jacobite des Adorateurs du Soleil de Mardin ; mais son dessein semble être plutôt de nous instruire des coutumes qu'il a constatées, des faits dont il a été témoin, des personnages plus ou moins importants qu'il a rencontrés. Tout ce qu'il nous rapporte sur la géographie, la situation économique, la vie sociale et religieuse, est exact dans l'ensemble et n'a pas tellement changé depuis lors, car il connaît bien le pays pour l'avoir parcouru en tous sens durant une douzaine d'années. Son témoignage est donc intéressant, d'autant plus que l'écrivain est un des premiers Européens à avoir vécu parmi les Kurdes. À part Niebuhr qui l'a précédé en un voyage scientifique (1766), les autres voyageurs qui ont passé par le Kurdistan lui sont tous postérieurs et les renseignements qu'ils fournissent, pour appréciables qu'ils soient, restent malgré tout fragmentaires et n'ont point été organisés en un tableau d'ensemble comme les siens. On y regrettera peut-être, çà et là, un ton sévère dans l'appréciation de certains personnages et de quelques pratiques.



L'auteur du livre est le père M. Giuseppe Campanile, né au village de Sant Antimo, près de Naples. Devenu religieux dominicain, il fut envoyé à Mossoul par la Propagande en 1802, sous le pontificat de Pie VII et, en 1809, il fut nommé Préfet apostolique pour la Mésopotamie et le Kurdistan. Lui-même nous apprend, dans sa préface, qu'il put y exercer son ministère, car il connaissait la langue arabe, et avait de l'influence sur les pachas de Mossoul et d'Amadiéh, grâce à l'exercice de la médecine. En 1809, il donna une notice écrite sur le Kurdistan au général Gardane qui revenait d'une mission en Perse, et il fournit aussi des informations sur les Kurdes à M. Joseph Rousseau, consul de France à Bagdad. Dans son livre, il rappelle les activités de ses prédécesseurs les plus connus : le père Poldo Soldini, mort en 1779, dont la tombe est toujours un lieu de pèlerinage à Zakho, le père Vincenzo Ruvo, assassiné en 1785 par l'émir de Djézireh, et le père Maurizio Garzoni, mort en 1791, qui composa et publia à Rome, en 1787, la première grammaire kurde. L'auteur rapporte aussi ses relations les plus cordiales avec les pachas et aghas du Kurdistan. D'autre part, il a aidé à la fondation des moines chaldéens de Rabban Hormez, a ramené au catholicisme une dizaine de villages nestoriens et a travaillé à l'abolition de l'hérédité collatérale des patriarches chaldéens. Mais la Révolution française et les guerres de l'Empire avaient profondément bouleversé la vie religieuse en Europe. Les couvents souvent pillés ne recrutaient plus. En 1815, le père Campanile repart pour Naples, non sans avoir auparavant recommandé les moines chaldéens à la bienveillance du gouverneur kurde à Zakho, et la mission dominicaine de Mésopotamie fut fermée, faute de sujets. De retour en sa patrie, le Père devint professeur de langue arabe à l'Université de Naples. Passionné de belles-lettres, il s'agrégea à l'Arcadie, sous le pseudonyme de Lysis de Méthymne (Liside Metimneo), et fut également Académicien de Peloro, surnommé le Résolu (il Deliberato). C'est en 1818 qu'il publia son livre sur le Kurdistan. Ses dons littéraires s'y manifestent tout spécialement dans la description du site enchanteur de Ser Amadiéh, dans le chant

funèbre d'une jeune amante, et surtout dans sa traduction, ou plutôt sa paraphrase, de la chanson kurde qui termine l'ouvrage. On possède encore de l'écrivain d'autres écrits : *Gesta di S. Antimo* et *S. Antimo Tragedia*, parus tous deux en 1829. Le Père était en outre Maître en Sacrée Théologie (Magister in Sacra Theologia). Il mourut le 12 mars 1835.

Je n'ai pas cru devoir traduire la préface de l'auteur, mais j'ai traduit intégralement le reste de son travail. Comme la transcription des noms propres de personnes, de villes, de tribus laissait souvent à désirer, je me suis permis de la rectifier. C'est ainsi que, pour les personnes et les mots arabes courants, je me suis arrêté à l'orthographe française ; mais j'ai orthographié à l'anglaise les noms des villes, car les cartes utilisables sont plutôt d'origine britannique et que les ouvrages sur les Kurdes sont nombreux en anglais⁽¹⁾. Pour transcrire les mots kurdes, dont notre auteur a parsemé son travail, j'ai utilisé le système de la revue *Hawar* qui est phonétique, simple et suffisamment correct et qui a été divulgué par les dictionnaires kurdes actuels les plus complets : le *Dictionnaire kurde-russe* de Qanat Kurdo (Moscou, 1960) et le *Dictionnaire russe-kurde* de I.O. Farizov (Moscou, 1957). Les quelques mots turcs ont été orthographiés selon l'usage moderne.

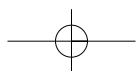
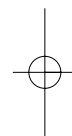
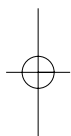
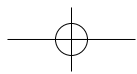
À la traduction j'ai ajouté quelques notes brèves, indiquées par les lettres N.D.T., partout où il m'a semblé utile de corriger, préciser ou compléter les renseignements de l'auteur.

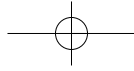
Ainsi présenté, je crois que l'ouvrage du père Campanile garde tout son charme, son intérêt et sa valeur.

Beyrouth, 22 novembre 1962

Thomas BOIS

⁽¹⁾-L'orthographe française a été privilégiée dans la présente édition.





HISTOIRE

DU

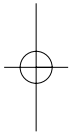
KURDISTAN

ET DES

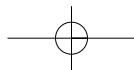
SECTES RELIGIEUSES QUI S'Y TROUVENT

CHAPITRE PREMIER

*Description du Kurdistan,
situation, étendue, gouvernement*



Le Kurdistan ou pays des Kurdes, est situé entre les confins de la Mésopotamie et ceux de la Perse. Son étendue, à un jour près, a trente jours de longueur et environ douze jours de largeur. Il est indépendant de l'Empire ottoman. Les monts qui le coupent appartiennent au Taurus. Ce sont des montagnes très élevées qui forment de majestueuses vallées fertiles en fruits, riz, sésame, sumac, tabac, et de bons pâturages. Dans les monts se récolte une grande quantité de noix de galle qu'on transporte en Europe. Sur ces montagnes prolifèrent en grand nombre les chevreuils, les sangliers, les blaireaux, les porcs-épics, les chèvres sauvages dont les mâles portent des cornes d'une grandeur démesurée, les ours, les tigres, les loups, les renards ; et des espèces variées de gracieux oiseaux, parmi lesquels d'innombrables perdrix et bartavelles. Dans ces montagnes on ne rencontre que plantes médicinales. En de multiples places on voit aussi le *baaras*, que les Kurdes appellent *giyabanok*, et une petite plante dont l'odeur ressemble un peu à celle du bo is d'aloès et qu'ils nomment *chebo*.



Le climat est froid et rigoureux. En certaines montagnes, la neige persiste toute l'année. Les pluies sont presque continuelles. Les vents sifflent terriblement en traversant les crevasses de ces montagnes. Les gelées à pierre fendre ne laissent pas faire un pas sans risquer de rouler sur les rochers escarpés. Puis l'été est très chaud. Le soleil chauffe tellement ces pierres qu'il les rougit.

Les Kurdes sont presque tous bergers ignorants, paresseux, endormis, obstinés, traîtres et faux dans les contrats et les serments. D'ailleurs pour eux jurer est une véritable ritournelle. Pires que les bêtes, ils mangent chaque fois que l'occasion s'en présente. Ils aiment tout ce qui est gras et lourd à l'estomac. La plupart d'entre eux sont voleurs, car ils ne connaissent pas d'autre métier que celui-là. Ils sont néanmoins courageux dans les bagarres, téméraires et de grande énergie. Ils ont des égards pour les personnes graves et fières, car ils sont très jaloux.

Ils ne connaissent pas d'autres constructions que les bâtiments de boue et de torchis. Leurs chambres sont toutes inconfortables, mal agencées, basses, obscures, sans ordre ni symétrie.

Ils considèrent les chrétiens, les juifs et les yézidis⁽²⁾ comme leurs esclaves ; aussi chacun de ces derniers a-t-il son patron respectif. Quand le pacha⁽³⁾ veut faire quelque présent à un musulman, il lui attribue une ou plusieurs personnes ou des familles entières de ces catégories et, à son gré, il peut les retirer ou les changer. Les patrons exigent de ces individus tout

⁽²⁾ - Culte spécifique à un groupe kurde, inspiré du manichéisme, mais avec certaines influences soufies, quoique totalement séparé de l'islam (N.D.E).

⁽³⁾ - Le pacha n'est rien d'autre qu'un vice-roi. Pour être reconnu comme tel dans la province qu'il gouverne, il doit non seulement avoir été choisi par le Grand Seigneur, mais en outre en recevoir un firman et une pelisse. Si par la suite il devient vizir, on le déclare Pacha à trois queues et alors on lui expédie une pelisse entièrement recouverte de poils

l'argent qu'il leur plaît, sans parler des avanies et des travaux, et ils peuvent les donner ou les vendre à d'autres personnes.

Les Kurdes sont de vaillants cavaliers et si les chevaux arabes sont fougueux, ceux des Baba et des Soran sont encore plus forts et plus rapides à la course. Il n'est aucune nation qui sache monter à cheval aussi bien que les Kurdes de ces deux provinces du Kurdistan. Quand ils courent dans les plaines, escaladent les montagnes ou en dévalent, on les prendrait pour la foudre.

C H A P I T R E II

Les principautés du Kurdistan et leur domaine

Le Kurdistan se divise en sept provinces ou principautés mahométanes, à savoir : *Bitlis, Hekkari*, appelé encore *Chambo, Botan, Bahdînan, Soran, Baba, Karatcholan*. Elles sont toutes indépendantes du Grand Seigneur⁽⁴⁾.

tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Avec elle, on lui expédie encore trois queues de cheval longues et blanches qu'il est obligé de dresser devant lui comme étendard lorsqu'il va à la guerre. Ces pachas sont tout puissants et dépendent de leur Sultan en très peu de choses. Ceux qui sont indépendants, comme les Kurdes, ne portent pas le titre de pacha, mais beaucoup l'usurpent. Pour avoir ensuite une protection, ils cherchent avec beaucoup d'argent à être revêtus d'une pelisse par un pacha du Grand Seigneur qui serait leur voisin.

⁽⁴⁾- Le sultan ottoman (N.D.E.)

ARTICLE I *La principauté de Bitlis*

Cette principauté n'est remarquable que par sa capitale, Bitlis⁽⁵⁾, qui donne le nom à toute la province. Si d'aucuns se plaisent à lui donner le nom de capitale de tout le Kurdistan, on peut l'admettre à cause de sa beauté relative et de son commerce. Mais que tout le Kurdistan dépende de son bey, c'est une erreur, puisque les sept principautés du Kurdistan sont toutes indépendantes les unes des autres.

Bitlis est une ville assez belle et forte ; elle fait du commerce avec presque toutes les nations d'Orient. Son principal trafic est celui des esclaves : c'est là en effet que sont amenés les enfants et les filles qui ont été volés en Géorgie. On les y expose dans un *khan*⁽⁶⁾ en vue de la vente et l'acheteur est autorisé à examiner, nu, l'esclave de l'un ou l'autre sexe. Il y en a des turcs et de chrétiens : mais ces derniers sont les plus nombreux et tous Arméniens, dont peu seulement sont catholiques. La ville est riche grâce à son grand commerce. Elle est arrosée par la rivière Bendimahi. L'air est assez humide et les rues ne sont pas très bonnes. Le langage ordinaire est le kurde, mais on y parle aussi le turc et le persan. Son bey, c'est-à-dire son gouverneur, porte le titre de *mutesellim*. Ce titre, ou bien il le prend de lui-même par abus de pouvoir, ou il en est investi, parfois par le pacha de Diyarbekir, ou parfois par le chah de Perse⁽⁷⁾, parce qu'il cherche toujours

⁽⁵⁾- Aujourd'hui en Turquie. (N.D.E).

⁽⁶⁾- Le *khan* est une grande cour fermée où habitent les négociants étrangers avec leurs marchandises.

⁽⁷⁾- Les principautés kurdes formaient des Etats semi-indépendants entre l'Empire ottoman et l'Empire persan, alors en guerre plus ou moins ouverte. Les princes kurdes donnaient ainsi leur appui à l'un ou l'autre camp, selon les avantages qu'ils en tiraient (N.D.E).

la protection du voisin qui lui paraît le plus puissant à l'époque. Les habitants sont grossiers et arrogants. Ils sont environ cinquante mille âmes, outre les différents négociants des diverses parties de l'Orient qui sont amenés à s'établir à Bitlis durant plusieurs années.

ARTICLE II

La principauté de l'Hekkari ou Chambo

La principauté de l'Hekkari, appelée encore *Chambo*, a une grande situation, mais malheureuse. Elle touche, par le nord, à la Perse d'où elle reçoit quelque avantage par le moyen d'un misérable commerce. Ses montagnes sont les plus inaccessibles de tout le Kurdistan ; aussi la race la plus grossière, sottise et misérable de toute cette région sont-ils les Hekkari. Le prince porte le nom de *bek*⁽⁸⁾. Celui-ci, comme celui de Bahdinan, se vante d'une antique descendance des califes de Bagdad, ainsi que je le dirai par la suite. Bien qu'il se glorifie d'être un petit roi, il ne peut pourtant quasi rien sur les individus de ses États. Ceux-ci sont presque tous nestoriens⁽⁹⁾ mais tellement stupides que leurs prêtres savent à peine lire la seule messe ordinaire, et encore sans la comprendre. Et avec cela ils sont si obstinés à vouloir vivre dans leur ignorance que, par crainte d'être instruits, ils ont une haine implacable pour les Européens et mettraient en morceaux si l'un de ceux-ci arrivait jusque chez eux.

⁽⁸⁾ - *Bek* se dit également en arabe et en kurde. Les Arabes du désert, c'est-à-dire les Bédouins, disent *beg*, en changeant tous le *K* en *G*. En turc, on dit *bey*. C'est un titre qui se donne aux fils de pachas et aux seigneurs de haut rang.

⁽⁹⁾ - Aussi appelé église chaldéenne ou assyrienne, fidèle à la doctrine de Nestorius, patriarche de Constantinople, condamné en 481 par le Concile d'Ephèse, parce qu'il refusait l'union des deux natures du Christ, humaine et divine, dans la même personne. Cette église s'implanta très précocement en Mésopotamie et prospéra sous l'Empire abbasside et les Mongols. Ces chrétiens étaient considérés, tout comme les jacobites de rite syrien rattachés à l'église orthodoxe, comme « hérétiques » par les catholiques romains (N.D.E).

Cette principauté compte – outre ceux des Turcs⁽¹⁰⁾ – dix-huit mille villages de nestoriens⁽¹¹⁾, dont le bey profite peu ou prou, car ils sont d'un caractère arrogant, obstiné et capricieux. Leurs prêtres sont toujours armés de fusils, de baïonnettes, de sabres et de pistolets; aussi parfois, lorsqu'ils vont à l'église, prendrait-on la sacristie pour un corps de garde. Dans les guerres qu'ils font avec les villages voisins de Turcs ou d'autres chrétiens, ils s'instituent chefs et ils tuent, blessent et commettent toutes sortes de cruautés, d'irrégularités et d'actes passibles d'excommunication.

Il existe parmi eux une tribu, les *Tiyari*, très nombreuse, composée de quinze villages. Elle est si puissante qu'elle est en rébellion contre son prince et se gouverne elle-même. Chaque fois que le bek a tenté de la subjuguier, il a toujours abouti à une situation pire. Il a donc renoncé à l'entreprise depuis de nombreuses années. Si le bek se trouve dans la nécessité de faire la guerre à quelque voisin, pour avoir des soldats il lui faut supplier les *Tiyari*. Et ceux-ci alléchés par le butin et les promesses du bek s'unissent facilement pour lui venir en aide.

Les habitants de cette principauté sont tous bien constitués, de belle couleur, vigoureux et courageux. Les montagnes sont peu cultivées, d'un côté par inexpérience, de l'autre par paresse, et aussi parce que beaucoup d'elles sont, ou stériles, ou devenues sauvages. La capitale est Djulamerg⁽¹²⁾.

⁽¹⁰⁾- Lire « musulmans ». Tout le long de son récit, Campanile emploie presque toujours le terme « turc » pour désigner les musulmans, même s'il s'agit de Kurdes ou Arabes (N.D.E).

⁽¹¹⁾- Ce chiffre est fortement exagéré. Quelques lignes plus bas, l'auteur parle de la puissante tribu nestorienne des *Tiyari*, qui compte 15 villages. Peut-être faudrait-il donc lire foyers, maisons et non villages. Il est à noter que Baillie Fraser, *Travels in Kurdistan, Mesopotamia, etc.*, Londres, 1841, I, p.59, dit des chrétiens nestoriens : «*They amount to better than fourteen thousand families.*» (N.D.T.).

⁽¹²⁾- Actuellement Hakkari en Turquie (N.D.E).

Cette ville ne présente rien qui mérite louange. Rues, habitations, édifices publics, tout est laid, étroit et sale. Un léger commerce qu'elle entretient avec la Perse et autres lieux voisins lui procure un peu de ce dont elle a le plus besoin. Les métiers et produits sont à peu près ceux des autres régions du Kurdistan. Elle compte environ six mille âmes. Ni dans la ville, ni dans l'ensemble de la principauté ne se trouvent de chrétiens catholiques ; mais ils sont tous nestoriens et dépassent les Turcs de plus des deux tiers.

Leurs tribus sont : Tiyari, Djêlo, Tikhouma, Baz, Serankêli, Piniyanèch, Hertushi, Ziwêtek, Marounisi, Mandika, Hedji, Menda, Kekani, Cheikh-Aki, Djêli, Berwari Jori.

ARTICLE III *La principauté du Botan*

Le Botan que certains pensent être l'ancien royaume des Botani est lui aussi une principauté bien misérable. Il n'a rien à voir avec les plantes et pourtant son nom est parfaitement adapté au sol, car il n'est qu'un jardin botanique. Là-bas, on n'a pas idée d'autres d'aliments que le lait sur - appelé *mast*⁽¹³⁾ dans leur idiome - le beurre, le riz, les lentilles, un peu de grain, l'orge, le miel et de rares fruits. Leurs habitations sont faites de boue, avec le toit de branchages recouverts de terre, de sorte que s'il pleut, l'eau pénètre et inonde les chambres. Pour l'en mieux empêcher, un homme doit monter sur le toit et y faire rouler une grande pierre dure de

⁽¹³⁾- On appelle *mast* du lait bouilli avec une herbe acidulée. C'est la nourriture ordinaire des Kurdes, même des seigneurs. Il est très utilisé dans les trois Arabies où on l'appelle *leben*. Le goût fade de cet aliment est un obstacle à l'introduction de l'art de fabriquer de bons fromages. Ils le conservent durant plusieurs jours et l'emportent même en voyage dans un sac de toile qu'ils font pendre à la selle ou au bât, afin que par l'évaporation du petit lait il reste un *mast* un peu sec.

forme cylindrique d'environ trois palmes de longueur. En pressant la terre, ce rouleau fait obstacle à l'infiltration des eaux. Les maîtres obligent cet homme à rester sur la terrasse tout le temps de la pluie et, s'il neige, à en chasser la neige. Cette façon de bâtir est universelle dans presque tout le Kurdistan. Les lits sont une natte ou un tapis. Très peu de seigneurs ont un mauvais matelas qu'ils jettent à terre, aujourd'hui dans un coin et demain, dans un autre.

La capitale du Botan s'appelle Djézireh⁽¹⁴⁾, ce qui signifie « île » ; en effet, cette ville est entièrement entourée par la rivière Hezzel⁽¹⁵⁾. Elle ne compte pas plus de mille âmes, y compris quelques juifs et peu de chrétiens. C'est une ville misérable et elle le serait bien plus si elle ne profitait du fleuve et des caravanes. Le premier l'aide, puisqu'en coulant vers Mossoul⁽¹⁶⁾ il pousse à y vendre du bois que ses habitants retirent de leurs montagnes, et un peu de miel et de beurre. Ils trouvent leur compte avec les secondes, puisque lorsque la route du désert est infestée par les brigands, elles passent par Djézireh d'où fournissant logement et vivres aux voyageurs, ils en retirent quelque chose. Mais, en ces circonstances, c'est le *bek* qui en tire le plus grand profit car, par force, il exige sur toute charge une taxe au gré de son caprice.

Ce gouverneur porte le titre de *bek*. L'actuel se nomme Kodjur Bek. Il s'habille à l'*osmanli*, c'est-à-dire à la mode de Constantinople, lorsqu'il est en ville ou en quelque fonction d'importance. Il lui est toujours permis de porter sur la tête le *kau*⁽¹⁷⁾; mais, à sa place, il préfère le turban comme tous les seigneurs kurdes ; et, au lieu des culottes, il revêt de larges et longs pantalons comme tous les habitants de sa principauté.

⁽¹⁴⁾-Actuellement Cizre, en Turquie (N.D.E).

⁽¹⁵⁾-En fait il s'agit du *Tigre* dont le *Hezzel* est un affluent (N.D.T).

⁽¹⁶⁾-Voir en fin de chapitre, p.6, une longue *note sur Mossoul*.

Ses tribus sont : Garisan, Kelhoki, Eruhi, Chuvan, Jiran, Aliyan, Hadji-Aliyan, Toufka, Nousa, Kheran, Slopi, Chernakhi, Sceldi, Goyan, Miran, Harunan, Hesinan, Maman, Ebasan, Heweri, Hadji-Bera. Les chefs de ces tribus sont choisis par le *bek*⁽¹⁸⁾.

C'est en cette ville de Djézireh que fut tué, en 1785, notre père Vincent Ruvo, de Naples, dominicain missionnaire apostolique. Il avait été appelé là-bas pour soigner le frère du *bek*⁽¹⁹⁾. Il trouva le malade à toute extrémité. Il refusa donc de lui donner des soins. Le bek menaça de le tuer s'il refusait de donner des médicaments. Le père Ruvo connaissait parfaitement bien le caractère résolu et violent de cette nation. Il se vit donc dans la plus terrible alternative. Il lui fallait prendre un parti. Il ordonna une cuillerée de compote de pomme que le bek avait à la maison, car les Kurdes en font une grande consommation dans leurs déjeuners. Tandis qu'un esclave la lui mettait à la bouche, le malade mourut. Cela suffit pour inculper le médecin. À l'instant même on le tua de vingt-deux coups de poignard et on le jeta dans le fleuve.

Si le père Ruvo fut tué pour avoir été inculpé de la mort d'un individu déjà moribond, à l'opposé, pour avoir guéri l'agha des Slopi totalement aveugle, je me serais trouvé en une situation plus critique, lorsque j'étais dans cette principauté, si la divine Providence ne m'en avait miraculeusement sauvé.

⁽¹⁷⁾-Le *kau* est le turban que portent ordinairement les Turcs à Constantinople et, dans les provinces, ceux qui sont attachés au service du Grand Seigneur. Il est long et large comme la carcasse d'un chapeau rond : il est rayé et couvert d'un bandeau blanc sur le devant. Il s'agit du *qawuq*.

⁽¹⁸⁾-Sauf ceux restés entre parenthèses, tous ces noms de tribus se retrouvent dans *Hawar*, n°25, p.391, cf aussi *Hawar*, n°34, p.536 (N.D.T.).

⁽¹⁹⁾-Les pères missionnaires dominicains ne purent s'introduire en ses régions qu'en se montrant experts en certains arts utiles aux habitants. La médecine européenne passe là-bas pour être le seul art qui nous fasse agréer par tout seigneur turc.

À huit heures⁽²⁰⁾ de distance de Djézireh, on voit une grande montagne, vers le Nord, nommée Ekmul, sur laquelle se trouve un ancien couvent inhabité, Mar Aurel, et qu'habitaient autrefois des moines chaldéens. Ces braves gens racontent que les Turcs ne peuvent aller sur le sommet de cette très haute montagne où est le monastère, car à peine sont-ils arrivés là-haut, qu'ils se sentent frappés par une main invisible et secoués de peur s'ils n'en descendent au plus vite. Laissons-les néanmoins à cette singulière croyance.

Mais nous ne pouvons toutefois être d'accord avec la colossale erreur suivante. À environ trois heures et demie de Djézireh, du côté de l'orient, s'élève une montagne d'une hauteur démesurée que certains appellent : *Djudi*, ce qui, dans leur langage, veut dire « juif », et que d'autres nomment : *Djuri*, ce qui, dans leur langage, signifie les Églantines. Ces Kurdes stupides prétendent que c'est là le mont où s'est arrêtée l'Arche de Noé et, malgré les Saintes Écritures, en contestent la gloire au mont Ararat qui se trouve en Arménie⁽²¹⁾. Pour le prouver, ils affirment sans réflexion que sur son sommet on trouve des planches pourries et des clous rouillés. C'est facile. Mais ils ne s'embarrassent pas à montrer si avant le Déluge on avait déjà inventé l'art de fabriquer des clous et si les planches qui composaient l'arche pouvaient résister durant tant de siècles aux intempéries de ce climat rigoureux.

C'est avec de grandes fatigues qu'on peut gravir cette montagne en juillet et en août, car elle est toujours couverte de neige, même en ces deux mois-

⁽²⁰⁾ - En Orient, on n'a aucune idée des *miles* (et kilomètres) ; aussi la distance d'un lieu à un autre est-elle estimée en heures.

⁽²¹⁾ - La *Pchitta*, version syriaque des Livres Saints, dit que l'Arche s'arrêta sur la montagne de *Cardo*, c'est-à-dire des *Carduques* ou *Kurdes*. On met au-dessus de Djézireh le point où elle s'arrêta. (note manuscrite du père Rhétoré, O.P.).

là. Au sommet se trouve une grande et belle plaine toute parsemée d'herbes aromatiques et de gentilles fleurs dont le doux parfum nous fait presque évanouir. Le site offre de magnifiques coups d'œil. L'air ambiant est froid et les sources dont la montagne est remplie donnent une eau presque glacée.

Note sur Mossoul cf. p.16, note 16

Cette ville est appelée vulgairement *Mossoul*, mais son vrai nom est *Miwassil*, l'un et l'autre signifiant la même chose, *arrivé*. En fait, dans les *firmans*⁽²²⁾ qu'expédie le Grand Seigneur, on écrit *Miwassil*. Les Turcs soutiennent que leur prophète est venu en ces lieux et alors ils lui auraient donné le nom de *Miwassil* ou *Mossoul*. En preuve de cela, on voit dans cette ville un minaret, ou tour, la plus élevée qui s'y trouve et elle est un peu penchée. Aussi les Turcs disent qu'à l'arrivée de Mahomet la tour s'inclina pour le saluer et qu'elle est restée ainsi en souvenir du Prophète. D'après leurs monuments on constate que *Mossoul* était d'abord un village séparé de Ninive par le Tigre. Elle est située vers la partie occidentale du fleuve. Les géographes disent que *Mossoul* a été bâtie sur les ruines de Ninive. Pour vérifier cette assertion, j'ai fait de multiples recherches, tant dans la ville qu'au dehors vers son couchant, et je n'ai jamais réussi à trouver quelque signe qui prouvât une telle opinion. Pourtant, vers la partie orientale, c'est-à-dire du côté du fleuve, si l'on fouille, on trouve beaucoup de médailles grecques, romaines ou arabes. On trouve aussi des vases lacrymatoires, des lampes, de petites idoles, des pierres gravées et des colonnes de marbre. Son territoire commence du côté du couchant, à un lieu distant de sept heures et dit *Eski-Mossoul*, et se termine à l'orient et au midi avec la rivière *Zab* et vers l'orient au village d'*Alqosh*, qui est

⁽²²⁾- Officiels de l'Empire ottoman (N.D.E).

l'antique Eldjessei, patrie du Prophète Nahum, où son sépulcre existe encore aujourd'hui ; enfin du côté de la tramontane, il confine au Kurdistan qui est à huit heures de distance. L'étendue totale de son État ne dépasse pas dix-sept heures. Il est situé en Mésopotamie et il n'a pas beaucoup de villages sous sa domination. Pourtant, au sud-est, il tient une petite province, le *Makloub*, qui compte une centaine de tout petits villages de Turcs de quelques chaumières. Il a en outre neuf villages chrétiens, dont six sont chaldéens catholiques : Tell-Keif, Batnai, Keremles, Tell-Eskof, Bakofa et Alkoch et trois syriens, dont un catholique : Karakoch ; les deux autres sont mélangés de catholiques et d'hérétiques, à savoir : Bahzani et Bachiqā. Dans ce petit État domine la famille Abd-ul-Djalil, qui était autrefois chrétienne hérétique nestorienne. Son tombeau, qui se trouve dans l'enceinte de l'église de Chimoun Safa fut donné par cette famille, il y a une trentaine d'années, à nos pères missionnaires. Tous les pachas de Mossoul sortent de cette famille. Si on y envoie un autre pacha, ou bien ils le tuent, ou bien ils l'obligent à partir en vitesse. Le pacha de Mossoul est ordinairement proposé par le vizir de Bagdad qui, par crainte de sa grande puissance, doit parfois se soumettre à ses ordres.

La ville est située sur une pente douce au milieu d'un vaste désert de la Mésopotamie. À l'orient, elle est baignée par le Tigre. Elle a une forteresse de peu de valeur. Les murailles et fossés qui l'entourent n'ont plus cette force de résistance qu'ils possédaient en 1741 lorsque le fameux Tahmasp Kouli Khan⁽²³⁾ tenta en vain de l'assaillir, après un siège et un bombardement de quarante jours. Elle est bâtie dans le goût ordinaire sans art des Levantins. Les maisons sont construites avec du *djess*⁽²⁴⁾ et de vieilles pierres qui ont déjà servi à d'autres constructions ; aussi sont-elles de peu de durée et dangereuses. Les rues sont aussi très étroites, inégales et sales, parce qu'on y jette chiens, chats et autres animaux crevés et, malgré cela

⁽²³⁾- Plus connu sous le nom de Nadir Chah, chef turcoman qui détrôna le dernier Safavide d'Iran en 1736 (N.D.E).

l'air n'est pas mauvais. La peste n'y apparaît que rarement. L'art qui domine dans ce pays est le travail de la toile à laquelle ils donnent des dessins agréables de différentes couleurs. On y a pourtant perdu l'art de ces toiles si fines dont le nom dérivait de celui de cette ville. Les terrains qui l'entourent sont très fertiles, mais ils sont abandonnés ou très mal cultivés. Leurs produits sont : les pistaches, le coton, les pastèques, les concombres, la bette, les choux, la rave, le panais et, seulement en avril et mai, la laitue.

La ville est divisée en sept tribus ou factions, dont chacune a son *angeri* ou chef⁽²⁵⁾. Ce sont : les Yirmiyedi (les 27), les Seksenalti (les 86), les Onoundjou (dixième), les Otouzbir (les 31), les Ellisekiz (les 58), les Elliiki (les 52), les Seksenbech (les 85). Les hommes de ce pays ont ordinairement belle allure, mais les femmes n'ont que très peu d'intérêt. La plupart des Turcs sont avenants et de bon caractère, mais les chrétiens ne sont pas fameux. De mai à octobre, la chaleur est excessive. En ces mois-là il ne tombe jamais ni rosée, ni pluie : aussi tout le monde dort-il sur les terrasses. En mars, avril, octobre et novembre, on dort soit au milieu des cours, soit sous des arcades. Les autres mois d'hiver ne sont pas tellement rigoureux. Dans la ville seule on compte cinq mille chrétiens, dont quatre mille catholiques. Les autres sont jacobites eutychiens⁽²⁶⁾ et sont tous

⁽²⁴⁾ - Plâtre (N.D.E).

⁽²⁵⁾ - Ces noms sont des nombres turcs que j'ai mis entre parenthèses. Peut-être désignaient-ils le numéro des régiments turcs casernés là. Je n'ai pas trouvé non plus l'idiome et le sens du mot : *Angeri*. Est-ce *Yangeri* = janissaire?. Le P. Lanze, O.P. dans son ouvrage *Compendiose relazione istorica dei viaggi*, inédit, 1761, XXXVI, dit que les soldats (janissaires) de l'armée ottomane étaient divisés en cent et un « orta » ou légions, renommées d'après leur numérotation 1, 2, 3, 4 jusqu'à 101. Presque tous ces Turcs s'unissaient à quelque orta pour être protégés et défendus contre les autres. Il nomme les mêmes régiments par leur (mot illisible) sauf 85 et 86 qui sont omis (N.D.T).

⁽²⁶⁾ - C'est-à-dire monophysites, ne reconnaissant qu'une seule nature (divine) au Christ (N.D.E).

ouvriers ou petits marchands. Là résident un archevêque chaldéen et deux évêques syriens⁽²⁷⁾ - un catholique et un hérétique. L'ignorance qui prédomine chez ces prélats et dans tout le clergé fait à la fois horreur et fureur. Ils sont incrédules, simoniaques, avides, durs, superbes, vindicatifs. Il y a treize églises dont trois appartiennent aux syriens : deux d'entre elles portent le titre de Sainte Marie, une en ville et l'autre en dehors ; la troisième s'appelle Saint Thomas Apôtre. Les églises chaldéennes sont au nombre de neuf, à savoir : Meskinta, Chimoun Safa, Saint Georges, Sainte Marie, Sainte Houdéni et Péthion : les quatre autres se trouvent dans une même enceinte qu'on appelle les Quatre Églises. Ce sont : Saint Cyriaque, Saint Jean, Saint Isaïe et Saint Georges⁽²⁸⁾. L'autre église est celle qui se trouve dans notre maison sous le titre de Sainte Marie des Grâces.

La ville est très commerçante. Elle compte vingt-et-un bains publics, vingt-quatre mosquées, vingt-et-un khans et dix-sept écoles publiques⁽²⁹⁾. Elle peut mettre sous les armes jusqu'à mille deux cents combattants. Elle a sept heures de tour. Elle compte environ deux cent cinquante mille âmes. Son pacha actuel est Vizir à trois queues et s'appelle Ahmed Pacha, fils de Soliman Pacha.

⁽²⁷⁾ - C'est-à-dire de rite liturgique syrien (N.D.E).

⁽²⁸⁾ - N.D.T. Badger, *The Nestorians and their Rituals*, I, p.82, notes. On a maintenant un ouvrage très intéressant sur les anciennes églises de Mossoul : J.M. Fiey, O.P., *Mossoul chrétienne, Essai sur l'histoire, l'archéologie et l'état actuel des monuments chrétiens de la ville de Mossoul* (Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1959).

⁽²⁹⁾ - Badger, *ibid*, I, p.81 (N.D.T).

ARTICLE IV

La principauté de Bahdinan

Le Bahdinan a trois petites provinces qu'on pourrait appeler baronies et qui sont : Choch, Akra et Zakho. Là deviennent gouverneurs les fils, les frères ou les parents les plus proches du pacha avec le titre de *mir*⁽³⁰⁾.

Les seigneurs de cette province sont de la famille de Mir Seif-Din, qui signifie : *Prince de l'Épée de la Foi*, d'après un de leurs ancêtres ainsi nommé. Tous les pachas du Bahdinan descendent de cette famille noble. La principauté comprend huit tribus, dont les chefs sont choisis par le pacha ou par le mir gouverneur de cette petite province. Ces chefs sont pris chacun dans leur propre tribu. Ce sont les Berwari, Zebari, Mizouri, Dostiki, qui est un groupe très nombreux, Silevani, Sindi, Nerweyi et Cheikh Khan où tous sont yézidis. Il faut encore ajouter le Navkor, qui est une possession très remarquable.

La capitale du Bahdinan est Amadiéh, située sur un mont très escarpé. D'autres montagnes très élevées la couronnent, ce qui en rend l'accès difficile et scabreux. Elle a la forme d'un château fort et sa situation la rend inexpugnable. Elle a été bâtie par Imad ed-Din Zangi, fils d'Ak-Menkar le Persan, en l'an de l'Hégire 537 (1142), d'où son nom de Imadiyah. Nous allons rapporter maintenant comment elle fut construite et de quel lignage sont ses princes.

⁽³⁰⁾-*Mir*, nom pris au persan et qu'on a coutume de donner au gouverneur de chaque province. Les seigneurs importants abusent de ce titre, même s'ils n'ont aucune fonction et parfois le donnent à leurs jeunes enfants.

Histoire de Imad ed-Din

Quand Bagdad était aux mains des Persans, les fils d'Ak-Menkar⁽³¹⁾, calife de cette ville, s'en disputèrent le gouvernement. Le plus fort des frères qui l'emporta tenta d'assassiner les autres. Il suffit d'un parti plus puissant pour former des factions. Les trois frères opprimés s'enfuirent pour échapper à l'usurpateur et à ses partisans. Les rudes montagnes du Kurdistan voisin, lieu presque inaccessible et écarté, leur offrirent un asile sûr. Le petit et informe castel d'Achib, habité par quelques bergers leur parut propice à les soustraire à toute recherche.

Quelque temps après, un des frères voulut s'approcher de Bagdad pour tâter le terrain ; malheureusement il y fut assassiné. Un autre passa à Chambo et y bâtit Djulamerg. Le troisième, Imad ed-Din, resta pour agrandir le castel d'Achib, qui depuis lors fut appelé d'après son nom : Amadiéh. Jusqu'aujourd'hui les seigneurs de ces deux principautés se reconnaissent une parenté et sont si fiers d'une telle noblesse qu'ils dédaignent marier leurs filles aux pachas de Mossoul.

J'ai trouvé ces renseignements, d'une part, près de l'actuel pacha d'Amadiéh, Zibir Pacha⁽³²⁾, qui est un compilateur exact de l'histoire de ses ancêtres, d'autre part, dans leurs antiques monuments et les pierres sépulcrales de leurs prédécesseurs, où l'on constate que cela est arrivé au XII^{ème} siècle.

Amadiéh est une ville très forte. Sept vizirs et d'autres pachas voisins ont plus d'une fois essayé de s'en rendre maîtres, mais en vain. Avec quelques

⁽³¹⁾- Certains Kurdes instruits soutiennent que Ak-Menkar serait proche parent du calife Abou-Cafer al-Mansour qui a bâti Bagdad.

⁽³²⁾- Sur Zibir Pacha : Danloji, Emaret Bahdinan, p.38.

petits canons, qu'il semble impossible d'avoir transporté là-haut, elle peut se défendre contre n'importe quelle puissante armée asiatique. Ces canons furent introduits dans la ville par Behram Pacha, oncle du pacha actuel.

Le pacha de Bahdinan avait d'abord le titre de mir. C'est Behram Pacha qui fut le premier à obtenir le titre. Obligé de fuir le courroux d'un de ses parents devenu tout puissant mir du Bahdinan, poste auquel il croyait pouvoir prétendre à plus juste raison, Behram Bek se rendit à Constantinople. Là, il sut si bien parler en sa faveur que le Grand Seigneur le déclara Pacha à deux queues. Ces deux queues suffirent à intimider les têtes, non seulement de l'usurpateur, mais aussi de son parti. Lorsque le nouveau pacha arriva dans les États du Bahdinan, son émule abandonna la place et s'enfuit, et Behram put ainsi sans aucun obstacle entrer dans la possession qu'il désirait tant. Le titre ainsi usurpé passa dès lors de père en fils, mais sans aucun insigne ou firman du Grand Seigneur.

Le pacha est indépendant du sultan. Il se fait lui-même à la force du poignet, mais il doit toujours être de la famille de Seif ed-Din. Pour jouir d'une protection, il recherche celle du vizir de Bagdad. En signe de son patronage, celui-ci envoie une pelisse. Le don est compensé ordinairement par le versement de trois cent bourses⁽³³⁾ de leur monnaie.

Le domaine de la principauté a un pourtour de douze jours, mais il est stérile en grande partie. Il compte quatre mille villages. Il produit des fruits en petite quantité, mais du raisin en abondance et assez bien de riz, énormément de noix de galle, peu de pommes de terre qu'ils ne cultivent pas

⁽³³⁾ - La *bourse* turque vaut 500 piastres et la piastre deux carlins napolitains, ce qui fait 100 de nos ducats. La piastre kurde vaut un *yüzlük*, qui vaut cent paras, ou une livre tournois. La piastre kurde équivaut donc à cinq *carlins* napolitains et la bourse deux cent cinquante *ducats*. Le *yüzlük* varie avec le change et ainsi la bourse kurde augmente ou diminue de valeur.

car ils n'en mangent pas, une grande abondance de miel, de cire et d'herbes aromatiques. On voit dans leurs montagnes des ânes sauvages assez fiers et un nombre presque incalculable de chèvres sauvages dont la chair est exquise. Les perdrix y abondent et sont de deux espèces : les grandes et les petites. Les eaux des sources qui jaillissent au bas de cette montagne sont un peu lourdes et l'air y est également très accablant. Leur nourriture journalière est le *mast*, le fromage, le miel qu'ils mangent avec le pain, les confitures de coings et de citrouilles qu'ils font bouillir dans le miel, le pilav et le *borgol*, dont nous reparlerons à l'article de la nourriture.

À part un petit travail d'étoffe et d'argile, aucun art ou industrie n'y fleurit. Tout y respire l'oisiveté et la pauvreté.

La ville compte environ trois mille âmes, dont un peu moins d'une centaine sont chrétiens catholiques ; moins nombreux encore sont les nestoriens que j'ai réussi à convertir au catholicisme, en 1807, au prix d'incroyables difficultés. Hélas ! À midi, ils firent publiquement profession de foi à l'église ; après le repas, ils s'enivrèrent avec leurs prêtres et trois heures plus tard, ils abjurèrent de nouveau. On y compte encore des juifs, quatre-vingt environ. La ville se trouve à vingt-sept heures de Mossoul.

À quatre heures d'Amadiéh, se dresse une montagne très élevée qui domine toute la ville. On l'appelle *Ser Amadiéh*, c'est-à-dire Tête d'Amadiéh. Durant quatre mois de l'année, sauf les juifs à qui le gouvernement ne le permet pas, tous les habitants s'en vont séjourner dans la fraîcheur de cette éminence, car, en été, Amadiéh qui est entourée de très hautes montagnes, est extrêmement chaude. C'est là-haut un endroit vraiment très agréable. Il est tout brodé d'herbes et de plantes aromatiques qu'arrosent de multiples sources cristallines.

Je ne veux pas décrire moi-même ce site au lecteur. Je laisse la parole à

Mira Djemila Khanim,⁽³⁴⁾ épouse du pacha, qui, en m'invitant à l'accompagner en cette villégiature, m'en fit la description suivante : « Viens, cher médecin », me disait-elle, « jouir de cette ravissante promenade. Là, tu prendras plaisir aux eaux scintillantes des ruisselets tortueux qui, parfois, rampent sous la douce haleine d'une brise folâtre et, parfois, glissent frais et agréables, dans un murmure tranquille, au milieu de gloriottes de verdure. Là, tu verras les ombres douces des plantes touffues, dont les parfums t'inviteront à t'étendre sous elles. Les riches coteaux embaumés de suaves fleurs rares aux couleurs vives et expressives se montreront à toi plus beaux encore que l'arc-en-ciel. Les fines bouffées des petits zéphirs tremblotants, dérochant à ces fleurs délicates leurs précieuses odeurs, en rempliront de leurs parfums l'immensité de la montagne, au point que tu en resteras tout imprégné. C'est là aussi, certes ! que tu apprendras, si tu ne l'as pas été jusqu'ici, à être sensible au chant pathétique et émouvant de ces heureux oiselets qui, dans leur gazouillement sonore et leurs ébats folâtres, expriment l'un à l'autre avec tendresse, sans crainte ni fausse honte, leurs amours innocents. Médecin, je te jure que là, ou bien tu ne reconnaîtras plus ce Kurdistan que tu mésestimas, ou bien c'est là seulement que tu le connaîtras ».

Parce qu'il est au milieu de ces montagnes abruptes, le site est assez délicieux, mais pas au point de mériter la surprise d'un Européen. Seul le pavillon du pacha est entièrement bâti ; les autres habitations sont des piquets recouverts de branchages. La demeure des chefs comporte des murs, non achevés. On les complète, en été, avec des branchages, comme toutes les autres.

Les eaux qui jaillissent de cette montagne sont très abondantes. Chaque

⁽³⁴⁾-*Khanim* est un titre qu'on donne seulement à l'épouse du pacha, si elle est née turque, mais non si elle est renégate.

chaumière a deux ou trois réservoirs d'une eau limpide et intarissable. Elles rendent le sol herbeux. Avec cela les arbres sont très rares, car les Kurdes ignorent le bon goût et l'agriculture. La montagne forme une pente douce qui se termine en une vaste vallée où, à l'époque de la villégiature, se dressent de multiples tentes et s'élèvent différents abris de branchages et de paille tressée.

À courte distance on aperçoit les monts du Botan et de Chambo. Tout le sol est tapissé d'herbes médicinales dont un maître européen formerait un excellent jardin botanique. C'est là seulement que j'ai vu des fraises, mais peu : elles n'y sont pas connues. Là encore pullulent perdrix et chèvres sauvages.

Dans cette montagne, on trouve aussi des petites pierres qui ressemblent à du cristal et dont certaines sont longues d'un demi pouce et ont la largeur d'une tige de menthe. Elles sont cannelées naturellement et pointues en forme d'obélisque.

En outre, au pied d'un autre mont, jaillit une source digne de remarque. Ses eaux sont limpides, claires et douces, mais son débit est intermittent et les heures et jours où l'eau sourd ne sont ni certains ni déterminés. C'est pourquoi, à certains moments, lorsqu'elle doit déborder, on perçoit d'abord dans sa partie supérieure de grands bruits, comme si des rochers se précipitaient avec violence du fond de la grotte profonde et tortueuse ; peu après on voit jaillir, comme un limpide cristal, une eau abondante qui, glissant sans le moindre murmure, s'écoule le long des herbes. Après deux, trois ou quatre jours, l'eau s'arrête et reste huit, dix et parfois quinze jours sans déborder⁽³⁵⁾.

⁽³⁵⁾ - N.D.T. : ces sources intermittentes passent, au Kurdistan, pour être plus ou moins mystérieuses et hantées. Hamilton, *Road through Kurdistan*, London 5, 1958, p.87 (*Percée du Kurdistan*, trad.p.63) (N.D.T).

À deux jours de distance d'Amadiéh, du côté de l'orient, se trouve la ville de *Choch* : de nombreux villages en dépendent. Son mir en est toujours un frère ou un fils du pacha ou quelque proche parent. Cette ville est proche de la grande montagne Gara où se récolte un excellent tabac et où vivent de nombreux tigres et ours. La ville compte environ mille cinq cents âmes. Dans la ville serpente un petit ruisseau d'une eau très légère qui, à une heure des habitations, va former un bassin de cinquante palmes environ de circonférence et où grouillent d'innombrables petits poissons. Les grenades y abondent. Elles sont exquisés et d'une grosseur étonnante. On en fait bouillir le jus et on le conserve pour assaisonner les viandes. La ville est entourée de montagnes et pour y aller ou pour en venir le voyage d'Amadiéh est extrêmement difficile.

Entre le Gara et Choch se trouve une petite vallée baignée par un ruisseau qui en rend le sol encore plus humide. En ce vallon, j'eus le plaisir de voir des caméléons. Ils ressemblent aux lézards, mais en un peu plus petits. Ce petit animal est si stupide qu'il semble impossible qu'il puisse vivre et propager son espèce. Les habitants me disaient ne l'avoir jamais vu manger, boire, marcher ou faire la moindre action. Il ne donne pas d'autre signe de vie que la palpitation de son cœur. Avec un petit morceau de bois, je lui ai fait toutes les misères que me suggérait la curiosité dans le but de le faire se tenir sur l'eau : il restait parfaitement insensible, à part quelques petits mouvements des pattes. Sa stupidité fait croire à ces pauvres gens comme une vérité indiscutable que c'est un animal qui naît dans le ciel d'où il tombe. Aussi l'appellent-ils *mara ezman*, c'est-à-dire « serpent du ciel ». Aucun argument ne peut les faire démordre de leur idée absurde.

À quatre heures de Choch, également à l'orient, se trouve la ville d'Akra, qui a sous sa gouverne non seulement de nombreux villages, mais encore est maîtresse de diverses tribus, parmi lesquelles la très puissante et très

guerrière tribu des Zebari. Ce district est gouverné également par un frère ou un fils du pacha d'Amadiéh. C'est une ville de négoce et de trafic. Elle fait commerce avec les négociants de Mossoul, de Kirkuk, d'Arbil et des autres villes voisines. Ils y apportent le grain, l'orge, les légumes, le coton, et les toiles, et ils en emportent de l'huile, du beurre, du riz, de la laine, de la cire, du miel, des noix, du raisin sec, différents fruits desséchés ou frais et des cuillères de bois qu'ils travaillent avec beaucoup d'art. La ville est sale et humide, car elle est baignée par de nombreuses sources et entourée d'une couronne de hautes montagnes. Celles-ci sont très fertiles ; aussi invitent-elles à habiter chez elles non seulement les chèvres sauvages, les cerfs, les ânes sauvages, les ours, les tigres, les lièvres, mais aussi les oiselets migrateurs au gracieux plumage.

Hors de la ville, il y a de grands jardins de fruits variés et de verdure. Mais ils sont sans aucun ordre, abandonnés. J'ai vu ici des tomates qui poussent sans avoir été semées. Les gens ne les connaissent pas et ne savent qu'en faire. La spécialité de ce pays est le miel butiné sur l'olivier, et qu'ils conservent dans des tiges de roseaux. Son goût est des plus délicieux.

On trouve ici la plupart des petits métiers. Il y a aussi une fabrique de savon et une petite teinturerie d'indigo.

La ville est dominée par un très solide château formé par la nature et qui perche au sommet d'un mont. Là habite le mir avec sa famille et il y tient son tribunal. En cette forteresse se trouve une eau très légère. La ville compte environ quatre mille âmes, parmi lesquelles soixante chrétiens et environ deux cents juifs.

À quatre jours de distance d'Amadiéh, à l'occident, se trouve Zakhô, à quatre jours aussi de Ninive, au sud. Là réside également un des plus proches pachas qui, en plus de nombreux villages, tient sous son pouvoir les

tribus des Silevani et des Dostiki. La rivière Hezzel, distante de deux heures environ, sépare le Bahdinan du Botan.

De toutes les malheureuses villes du Bahdinan, celle de Zakho est la plus gracieuse et la plus agréable. Elle est située sur une pente douce et forme une île entourée par le Khabour qui, à peu de distance de Zakho, s'unit à quelques ramifications du Hezzel. Elle est au milieu d'une très belle tranchée de collines, toutes revêtues d'herbes vertes, qui forment des perspectives pittoresques et délicieuses. Les petits jardins qui l'entourent la rendent de beaucoup plus joyeuse et riante. Elle est riche et commerçante. Les négociants s'y rendent de presque tout le Kurdistan et la Mésopotamie ; ils y achètent et y vendent de multiples marchandises.

Ses produits sont : les noix de galle, qu'on estime être les meilleures de tous les autres coins du Kurdistan, le riz, la cire, le miel, l'huile, le sésame, le sumac, le raisin sec, les lentilles et beaucoup de fruits. Il y a aussi des mines de sulfate très célèbres.

Le palais du mir a l'air d'une belle forteresse. Il est élevé et appuyé sur une petite éminence de rocs immenses et solides. Il est agréable et délicieux, car il est baigné par la rivière à l'est et au sud, et il domine toute la campagne, les jardins et les collines qui l'entourent, ainsi que la ville. Celle-ci compte dix mille âmes, parmi lesquelles on trouve six mille juifs, trois mille Turcs et mille chrétiens, tant catholiques que jacobites, sans parler des nombreux étrangers qui y séjournent pour leur commerce.

Un peu en dehors de son enceinte, on voit le tombeau du père Leopoldo Soldini, dominicain et missionnaire apostolique. La mémoire de cet excellent religieux est conservée comme sacro-sainte, non seulement à Zakho, mais dans tout le Bahdinan, au dire même des Turcs et des hérétiques. Outre les cures merveilleuses en matière de médecine que cet homme

célèbre avait opérées dans différentes parties du Kurdistan et de Mésopotamie, outre les très difficiles opérations chirurgicales exécutées avec une facilité et un succès qui auraient surpris en Europe les plus experts dans cet art, il possédait une science très profonde en astronomie et en mathématiques. Parmi d'autres de ses œuvres qui existent encore à Amadiéh, se trouve un fusil à air qu'il a fabriqué, dont on admire l'art le plus fin et le plus industriel. Egalement on conserve à Mossoul une horloge de sa fabrication que les artisans les plus experts ne peuvent que contempler et admirer. Voilà environ trente-cinq ans qu'il est mort, et cependant ses restes reçoivent toujours le culte le plus respectueux, tant des chrétiens que des Turcs. Ceux qui souffrent de la fièvre, de quelque religion ou secte qu'ils soient, ou tout simplement ceux qui passent près de ce saint cénotaphe, prennent un peu de la terre qui le recouvre, la boivent dans de l'eau et s'en disent guéris⁽³⁶⁾.

À la suite de ces trois petites provinces déjà décrites, on peut mettre le Berwari. Il est divisé en deux parties : le Berwari Jori et le Berwari Derve. Le premier est gouverné par un agha, que le pacha envoie suivant son bon plaisir ; mais le second est toujours commandé par un seigneur d'une même famille, qui porte aussi le titre de mir et qui, pourtant, n'est pas de la famille de Mir Seif ed-Din.

Tout le Berwari forme un amas de monts alpestres qui s'enchevêtrent les uns dans les autres. Ils renferment différentes mines de cuivre, d'or et de zinc, ce que montrent leurs diverses pierres avec des veines des dits métaux. Le pacha n'autorise pas les fouilles, de crainte que le Grand

⁽³⁶⁾ - Ce tombeau qui existe toujours et reste toujours lieu de pèlerinage, cf J.M. Fiey, *Assyrie chrétienne*, Beyrouth, 1965, II, p.522. Il a été rebâti par Monseigneur Berré, en 1926, je crois. Autrefois la pierre tombale dont j'ai encore vu de gros fragments dans la cour de l'évêché chaldéen de Zakho en 1928, portait les mots: *In signum fidei*, que le pape Pie VI avait écrit au P. Soldini, qui se plaignait des difficultés de sa mission. Quant aux objets fabriqués par le Père ils ont disparu (N.D.T.).

Seigneur ne s'en empare. On y voit aussi des monts entiers de jaspe vert tacheté de traces d'or. Il y a abondance de troupeaux et, par suite, de fromage, de beurre et de laine. Le pays produit beaucoup de riz, de miel et de cire. On y recueille de l'amadou (morceaux d'arbres desséchés) qui s'enflamme mieux que celui que nous préparons. Le pacha m'en a fait cadeau d'un morceau qui pesait une livre et mesurait quatre palmes de long sur deux de large.

Les chevaux et les mulets de ces montagnes sont assez forts pour résister au travail le plus fatigant. On y voit aussi bien des animaux sauvages. Pourtant personne n'avoue avoir vu de lions. L'air est toujours rude et humide car le pays est arrosé par une multitude de ruisseaux. Les habitants sont des gens courageux, guerriers et les plus sûrs que puisse vanter le pacha de Bahdinan. Il peut mobiliser huit cents hommes.

La possession de Navkour est un fief dont les revenus sont destinés aux besoins particuliers du pacha. Elle est toute plate et produit toutes sortes de vivres. On y rencontre différents insectes et scorpions très venimeux. Le pacha y maintient un administrateur. L'air y est malsain et les habitants y ont mauvaise mine.

On peut dire aussi que le Cheikh Khan est une principauté, puisque son chef a le titre de mir. C'est un idolâtre et même le prince de la secte des yézidis. Il descend de la famille de Cheikh Khan, son ancêtre. Comme il habite le Bahdinan, il est sujet et tributaire du pacha d'Amadiéh qui, chaque année, le revêt d'une pelisse et le déclare mir du secteur qui compte un petit nombre de villages yézidis. En parlant par la suite de cette secte, je donnerai plus de détails sur ce mir.

La capitale du Cheikh Khan est Badrê, située dans une plaine très belle et agréable. Au nord, elle est défendue par une colline qui en constitue la for-

teresse. C'est là que réside le mir. En bas, vers le sud, elle est arrosée par un ruisseau abondant et limpide qui coule en baignant les différents jardins d'arbres fruitiers, disséminés sans aucun ordre. Les maisons ne sont rien d'autre que des souterrains creusés et recouverts simplement de boue. Les rues sont sales et inégales. Les terrains sont très fertiles et riches en herbages, bien qu'ils ne soient point cultivés. Tous les habitants descendent de la famille de Cheikh Khan et s'élèvent à un millier d'âmes environ. Ninive est à neuf heures de distance.

Les autres tribus ou clans sont tous gouvernés par un chef de leur propre famille que le pacha ou le mir, à qui ils sont soumis, a désigné pour commander.

ARTICLE V

La Principauté de Soran

Khoy, appelé encore Khoy-Sindjaq, est la capitale d'une province du Kurdistan nommée Soran. Là réside un pacha, reconnu et protégé, par l'envoi d'une pelisse, par le vizir de Bagdad. Le domaine de Khoy s'étend sur une longueur de trois jours environ et sur une largeur de deux jours. Deux cent cinquante villages lui sont soumis. Cette ville n'est pas construite en un autre matériau que la boue. L'intérieur des maisons est bien compris, car il est conforme au goût de la Perse avec laquelle elle voisine, car il n'y a que deux jours de distance de Khoy à la frontière persane. La langue commune est le kurde, mais le dialecte varie dans le vocabulaire avec celui du Bahdinan et il est plus lourd. Presque tout le monde connaît aussi et parle le persan et le turc. La ville est entourée de hautes montagnes plus ou moins stériles et incultes et arrosée par une multitude de ruisseaux dont les eaux ne sont pas très bonnes à boire. Certaines sont acides et d'autres amères. Le principal trafic de cette ville et de sa principauté est le tabac à fumer. On y apporte aussi des Indes beaucoup de pierres d'aga-

te, mais petites. Il y a là beaucoup de marchands étrangers. Les autochtones sont paresseux comme le sont tous les Kurdes ; parfois cependant ils se montrent plus vifs et affables avec les étrangers. Ils s'habillent avec encore plus d'élégance que les autres Kurdes. Cette ville compte environ dix mille habitants. Ils sont tous Turcs et il y a quelques juifs.

À une heure de là, se trouve le village d'Armouta, où tout le monde est chrétien chaldéen catholique, d'environ quatre cents âmes. Ils vivent du labour de la terre et de moulins à eau.

Les terrains abondent en blé, orge, légumes, garance, peu de fruits et beaucoup de plantes médicinales. Les pâturages sont très bons, parce que toujours baignés par des eaux qui se divisent en multiples ruisselets. Ils ont du bon fromage et du beurre encore meilleur. Les viandes y ont un goût excellent.

Cette principauté régit dix-sept tribus qui sont : Khochnaw, Bilbas, Dizeyi, Djaf, Derkzelli, Rowandouz, Balekan, Herouti, Tchiakan, Zengene, Badjelan, Barden, Merga, Tchalabeki, Cinaran, Torpakdèra.

ARTICLE VI *La principauté de Baba*

La plus vaste, puissante et agréable communauté est celle de Baba. Son prince qui a titre de pacha a juridiction sur deux États : le Baba, où il réside, et le Karatcholan, où il a un procureur. Les terrains sont les meilleurs et les mieux cultivés du reste du Kurdistan. Là le commerce ne chôme jamais et le concours des marchands étrangers y est considérable. Ses montagnes sont toutes cultivables, remplies qu'elles sont de ruisseaux limpides; aussi y respire-t-on un air frais et salubre ; les troupeaux y sont

mieux nourris et les viandes, le beurre et les fromages y ont plus de saveur. Les plaines aussi sont très fertiles.

Autrefois cette principauté était plus étendue, car elle comprenait en plus le Soran, Altun-Köpri et Arbil. Mais, en 1798, le pacha de Bagdad s'en empara. Beaucoup de seigneurs de Baba m'ont dit que leur État appartenait autrefois, en partie à la Perse et en partie à Constantinople. Les bâtiments sont en boue. Ceux des Grands sont enduits de djess et sont presque tous bas et à simple rez-de-chaussée. Les seigneurs ont coutume d'élever un étage.

Leurs produits sont identiques à ceux des autres parties de ce pays ; mais comme les terrains sont plus fertiles et les vallées, plus spacieuses, on y sème en outre : le grain, l'orge, les légumes, les citrouilles, les poivrons, les melons, des concombres de trois espèces ainsi que la garance et on y recueille aussi la manne et le mastic. Les bons fruits y abondent. Outre les herbes médicinales, parmi lesquelles on trouve une grande quantité de patiences (ou rumex), dont ils mangent la tige avec grand plaisir, on voit encore beaucoup de plantes potagères, mais ils les utilisent très peu. Les montagnes offrent un aspect riant, reposant et parfumé.

La mine des habitants est florissante, vermeille et éveillée. Ils ont l'habitude de manger quatre fois par jour. C'est la race la plus guerrière et la plus vigoureuse dont puisse se vanter le Kurdistan. L'air y est calme et agréable et les champs toujours couverts d'herbes et de fleurs, et charmants. Bref le Baba rappelle tout à fait ce qu'on raconte des coteaux plaisants et ombrés de l'Arcadie. Ses villes et ses villages sont les plus gais et les plus riches en fruits de toute cette vaste région.

Leurs demeures ne sont rien d'autre que des jardins fleuris où l'on voit le saule, le figuier et le grenadier s'élever et s'étendre sur les terrasses peu

élevées. Le ruisseau qui murmure, en courant de-ci de-là, forme ici un étang ensoleillé, puis cache à travers des plants touffus et des fleurs variées une fraîche baignoire odoriférante ; de là, il jaillit en une source limpide, étanche délicieusement la soif des gosiers altérés et manifeste ainsi sa pureté native. De là, en serpentant parmi les herbes aromatiques, il donne au doux zéphyr un parfum réconfortant. La simplicité des édifices, le sol herbeux parfumé, le toit bas de roseaux tressés avec art ; les vases ou de bois rustique ou de Calebasses sèches aux formes multiples ; les corbeilles de joncs artistement entrelacés qui pendent au mur : qui ne dirait que tout cela a été hérité des heureuses chaumières de Philémon et de Baucis ?

Qui n'a jamais vu de cousins ne peut s'en faire une idée. Un endroit si copieusement arrosé par les eaux devrait en abonder. Au lieu de cela, il a une grande quantité de moustiques, presque invisibles, qui piquent pis que les cousins, et beaucoup de gros scorpions.

Le langage ordinaire est le kurde, mais il contient beaucoup de mots et de tournures complètement différents du kurde des autres principautés. Ils utilisent aussi le persan et beaucoup le turc.

Le pacha retire annuellement de ses sujets près de six mille bourses de leur monnaie. Et comme c'est un despote, en certaines années, il exige suivant son caprice tout ce qui lui plaît. Il a en outre vingt autres petites provinces sous son gouvernement. Quinze d'entre elles sont assez importantes : l'une compte soixante-dix, une autre cent, une autre encore cent cinquante villages. Les cinq autres ont trente et quarante villages. Le pacha attribue les principales de ces petites provinces à ses plus proches parents. Les villes et les villages du Baba sont très agréables.

La capitale de cette vaste province est Sulaimanieh. C'est la plus jolie quer

puissent vanter les Kurdes. Son vrai nom est Sulaimaniya que lui a donné Ibrahim Pacha, qui l'a construite en 1789 en l'honneur de Soliman Pacha, dit le Grand, vizir de Bagdad et son ami intime. Ledit Ibrahim était prince du Karatcholan. La position montagneuse, escarpée et difficile d'accès où il commandait, l'obligea à se déplacer là où se trouve aujourd'hui Sulaimanieh. Il y avait là un village d'une quarantaine de masures, appartenant au Karatcholan et appelé Milk-Hindi⁽³⁷⁾, nom qui lui avait été donné parce qu'anciennement ce territoire était dépendant des Indes. Ce seigneur reconnut la douceur de l'air, la sécurité du site fortifié par de hautes montagnes, la fertilité du sol arrosé par de nombreux ruisseaux limpides et calmes ; il démolit Milk-Hindi et construisit Sulaimanieh sur ses ruines. Une masse de vases pleins de pièces de monnaie antiques d'or et d'argent que l'on découvrit en creusant les fondations aida à la construction de la ville.

Le sérail et le diwan, c'est-à-dire la salle du tribunal de cette ville, ont quelque chose de remarquable. Ces deux édifices ont été élevés en 1795 par Abd-ul Rehman Pacha. L'entrée du sérail comporte deux escaliers qui introduisent en un jardinet formé de deux parterres seulement. Leurs espaliers sont composés de rosiers mêlés à d'autres fleurs, dont beaucoup ont été importées de Perse. Ce jardinet est pauvre en arbres et n'a pas d'autre ornement que des vignes, des grenadiers, des mûriers et des saules. Il s'achève sous un escalier de dix marches sur lequel, à gauche, se trouve une grande vasque, longue de quatre-vingt palmes et large de quarante, d'une eau intarissable, limpide et savoureuse qui jaillit là de trois sources. Du côté opposé, se trouve une murette, qui n'a pas plus de deux palmes de hauteur, et qui forme barrière. C'est en cet endroit que, les soirs d'été, le pacha tient ses conversations. Un peu plus avant sur la droite, se trouve une prairie épaisse et fraîche, où serpentent maints ruisseaux d'une eau

⁽³⁷⁾-Rich, *Narrative of a Residence in Koordistan (1836)*, I, p.119. *Malkandi* est aujourd'hui le nom d'un quartier de Soulaïmanieh, Edmonds, p.80 (N.D.T.).

qui coule sans arrêt. Sur ces herbes tendres, couvertes de tapis, vient s'asseoir le pacha dans les journées chaudes, pour y donner audience, juger et démêler les affaires du gouvernement, à l'ombre délicieuse des arbres. Le soir, cette prairie donne lieu aux diverses conversations des aghas ministres du Sérail et des fils et frères du pacha, et les différentes lumières posées à l'entour forment un étonnant coup d'œil.

À main gauche, s'élève un très bel édifice : le diwan. Il a sa façade sur un étang ou vasque, soutenue par six colonnes de bois toutes incrustées de petits miroirs. Ce diwan est tout cannelé et couvert d'or très fin et peint à la mode persane avec une délicatesse d'art et une application de couleurs qui laisseraient tout Européen sous le charme. Il est très élevé, avec une voûte en forme de coupole qui, entremêlée de superbes couleurs, fait un ciel de bois gentiment peint. Au milieu il y a tout un jeu de miroirs. Les murs sont tous peints avec élégance. On voyait autrefois quatre figures représentant quatre personnages et qui, maintenant, ont été effacées par Soliman Pacha le Petit, vizir de Bagdad, parce que les images sont prohibées par le Coran. Une seule apparaît encore entière : elle représente le fameux Tahmasp Kouli-Khan.

À droite, s'achève le jardin et on y trouve un cabinet de forme triangulaire, un peu obtuse. En son fond, il y a la cheminée pour le feu. Lorsqu'il fait froid, c'est là que le pacha se retire. Ce petit cabinet est travaillé avec plus de délicatesse et de goût que le reste du palais. En somme, le diwan est tout à fait noble, riche et majestueux. Il y a dans le sérail d'autres salles pour les services, mais aucune n'a rien de merveilleux.

Les rues de cette ville sont toutes unies, larges, spacieuses et gaies. C'est une ville de grand commerce. J'y étais en 1810. Elle comptait alors quinze mille âmes, mais comme c'est une ville naissante, bien située et commerçante, elle accroît sa population d'année en année. On y dénombrerait

huit cents juifs et une centaine de chrétiens, qui n'y possèdent point d'église. Elle a deux heures de pourtour. Elle est à dix heures de distance du territoire persan et à trois heures du Karatcholan.

Ses petites provinces sont : Karatcholan, Kara-Dar, Baziyan, Margu, Emar Menden, Hedjiler, Surdach, Kerabe, Korrok-Khoy, Serspi. Il fut un temps où Arbil, Kirkuk et Khoy-Sindjaq étaient soumis à Baba⁽³⁸⁾.

Après le Karatcholan dont je parlerai à part, le Kara-Dar⁽³⁹⁾, qui veut dire l'Arbre Noir, est la plus vaste province de l'État de Baba. Elle a cent cinquante villages sous sa domination. Ses terrains sont arrosés par de multiples ruisseaux ; mais dans la ville, il n'y a que trois sources : deux, dans la cour du bek ou mir, l'autre sur la place. Les murs de la cour et des jardins sont ordinairement en branchages. La ville est très gaie et gentille. Du côté de l'est, à peu de distance, se dresse un mont élevé qui la rend assez humide en hiver. Elle compte dix mille âmes, dont mille deux cents juifs et six familles de chrétiens schismatiques qui y sont installées depuis de nombreuses années pour leur commerce, sans aucun souci de leur propre religion. Cette ville est à cinq heures de Sulaimanieh et à vingt-six heures de Kirkuk. Elle peut armer deux mille hommes.

Baziyan est la capitale d'une autre petite province du Baba, située en une vallée large et agréable. Le sérail est tout gracieux, bâti à la mode persane. Elle commande à soixante-dix villages qui peuvent mobiliser mille combattants et plus. Elle est toute baignée par des rivières tranquilles. Les terrains sont très fertiles, comme tous ceux du Baba.

En mai et septembre, on y recueille une espèce de manne, qui est de deux

⁽³⁸⁾ - Sauf Baziyan, aucun de ces noms ne se retrouve dans *Roja Nû*, n°66 (N.D.T.).

⁽³⁹⁾ - Lire *Qara Dagh* (cf Edmonds, p.37) qui signifie la Montagne Noire (N.D.T.).

sortes : l'une appelée *tirindjbin*⁽⁴⁰⁾ et l'autre *gezo*. Le *tirindjbin* peut être liquide ou solide. Il tombe sur le chêne et le saule. La manne liquide, qui ressemble au miel, tombe dans le calice des glands, et la solide se ramasse sur les feuilles des saules. On recueille le *tirindjbin* à la fin de l'été et le *gezo*, au commencement. Cette manne tombe également en d'autres lieux du Baba et du Bahdinan, mais pas en telle quantité ou qualité qu'à Baziyan.

La ville ressemble à un très beau village. On n'y voit aucun art ou métier. Elle compte environ mille deux cents habitants qui, à l'exception des femmes, des enfants et de quelques agriculteurs, sont tous au service du mir. Elle est à huit heures de distance de Sulaimanieh.

Il ne faut pas oublier que Baba ne laisse pas de prétendre que Kirkuk, Arbil et Altun-Köpri sont toujours ses États.

ARTICLE VII *La principauté de Karatcholan*

La partie orientale du Baba touche au Karatcholan. Celui-ci était d'abord indépendant ; puis son pacha fût revêtu d'une pelisse, tantôt par le vizir de Bagdad, tantôt par le chah de Perse. Il pouvait mobiliser dix mille cavaliers. Il avait sous sa juridiction cinq grandes provinces qui formaient mille cinq cents villages, tous petits néanmoins. En 1790, il passa sous la domination du pacha de Baba. Ce fut là un coup de talent d'Ibrahim Pacha, lorsqu'il devint pacha de Baba.

C'est une des grandes erreurs du père Maurizio Garzoni, dans la préface de sa Grammaire kurde imprimée en 1787, lorsqu'il dit : « Les sujets du

⁽⁴⁰⁾ - *Tirondjbin*, manne (arabe et persan, dans *Palmer*, p.133). *Tirindjbin*, qui a l'odeur d'orange (N.D.T).

Karatcholan qui se disent soran sont les seuls à parler kurde ; les autres du Karatcholan, dits Baban, parlent turc ». Les sujets du Karatcholan n'ont jamais rien eu à voir avec les Kurdes du Soran ; et même, à l'époque où il écrivait, ceux du Baba, et non Baban, comme il les appelle, étaient unis à ceux du Karatcholan. Les Karatcholani avaient leur prince particulier, comme avaient le leur les Soran et les Baba, qui tous parlaient kurde, avec entre eux quelques variantes de vocabulaire, mais on observe le même phénomène en Italie. Je ne nie pas que chez les Soran, les Baba ou les Karatcholan on parle parfois le turc, mais c'est, ou bien parfois pour ne pas se faire comprendre de leurs paysans, ou bien avec les étrangers qui ne savent pas le kurde, comme par exemple les gens de Bagdad, de Kirkuk, etc. De même avec les Persans, dont ils sont voisins, ils utilisent la langue persane. Mais entre eux, je les ai toujours entendus parler en kurde. Le père Garzoni a toujours été dans le Bahdinan et n'a pas vu d'autres régions du Kurdistan ; il a donc écrit en étant mal informé.

La principauté de Karatcholan est unie à celle de Baba, où le pacha de Sulaimanieh maintient son procureur. Par raison d'Etat, il y envoie toujours pour commander un de ses proches parents, de crainte que cette principauté ne se révolte contre lui.

ARTICLE VIII

Le mont Sindjar, Nisibin, Mardin, Diyarbekir et Arbil

Bien que situé en Mésopotamie, le mont Sindjar n'est habité que par des Kurdes. Comme c'est cette nation qui est l'objet de mon étude, je ne puis passer cette montagne sous silence. Elle est distante de Ninive ou Mossoul de vingt-quatre heures à l'ouest et de trente-six heures de Mardin qui se trouve au nord. D'abord habité par les Turcs et soumis au Grand Seigneur, ce mont passa ensuite sous la domination de Mardin, puis sous celle de

Mossoul ; mais vers 1770, les yézidis s'en emparèrent et ils s'y gouvernent eux-mêmes.

Tout le mont forme treize villages, entourés de vallées herbeuses et de jardins fertiles. Son territoire commence au village de Tchil-Agha et se termine vers Okna, tous deux habités par les Turcs. Il occupe en tout un espace de quinze heures.

La capitale s'appelle Beled (Bèlet) et est située au flanc de la montagne sur une pente douce. En montant, on rencontre un village nommé Semmoqa (Semmoka). En poursuivant la montée pendant une heure, on en voit un autre appelé Mihir-Kan (Mohr-kan). Enfin, à la cime du mont, est situé le village de Senkloub. En temps de paix, il ne compte guère d'habitants; mais en temps de troubles, les habitants de Beled s'y retirent comme en un lieu de refuge.

Leurs villages sont donc : Beled, qui fait deux mille maisons, Detchia en fait cent cinquante, Iousivan (Iousefan)-le-Grand avec cent, Iousivan-le-Petit avec trente, Mihirkan, trois cents, Semmoqa, deux cents, Bekiran (Bek-Aran), où se trouve le célèbre puits de Cheikh Adi dont nous parlerons plus loin, a cent cinquante maisons ; Azerovan et Beyt-Altal (Dirtiyar) qui forment deux villages en un seul, en ont trente, Senklub, quarante, Dokian, cent, Djerse, cinquante, Affënd, cent cinquante. Tout le Sindjar fait donc environ seize mille âmes. Il peut armer deux mille cinq cents hommes. Il faut vingt-quatre heures pour en faire le tour, à cheval, à allure modérée⁽⁴¹⁾.

⁽⁴¹⁾- Cet article VIII a été publié, jusqu'ici, avec des commentaires, dans le n°56 de *Roja Nû* : Le Djébel Sindjar au début du XIX^{ème} siècle, par Thomas Bois. Sur *le Sindjar et les yézidis qui l'habitent* : R. Lescot, *Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar*, Beyrouth, 1938, surtout pp. 131-195 et 251-264 (NDT,9/11/1962).

Voici leurs produits : noix de galle, amandes, noix, noisettes, riz, raisins secs, miel, cire, fruits variés et grandes figues sèches qui sont excellentes ; on en tire aussi une liqueur qui ressemble au miel et d'un goût exquis. On transporte tout cela à Mardin, Diyarbékir, Orfa - qui est l'ancienne Edesse - Mossoul et autres villes proches.

La population de ce mont vit indépendante. Chez eux prend le commandement celui qui est le plus fort et qui, avec le secours de ses partisans, se fait chef, les armes à la main,. Leur chef actuel est Huseyn Dombelan. Celui-ci paie chaque année au cheikh Tay, Arabe du désert, un tribut de mille piastres, pour être garanti en cas de guerre, toléré en ses incursions et aussi pour que ses semailles ne soient pas dévastées en ses plaines. Dans ces montagnes, on ne connaît d'autre langage que le kurde.

Le pacha de Bagdad, celui de Mossoul, de Diyarbékir et d'autres se sont efforcés, à plusieurs reprises, de le subjuguier, mais toujours en vain. La situation le rend inexpugnable. L'air qu'on y respire est si pur que les hommes y sont toujours valides et robustes, si bien que presque tous arrivent à y vivre jusqu'à cent ans et certains au-delà. Il n'est pas rare que là-bas des femmes y enfantent à l'âge de soixante ans ; et des habitants m'ont raconté qu'on a vu parfois une femme de soixante-dix ans avoir encore des fils. Laissons cette croyance à ceux qui l'ont affirmée ; mais croyons aux sexagénaires, car le fait est commun.

Ils vivent de brigandage. Peu parmi eux s'adonnent à l'art pastoral ou à l'agriculture.

Pour s'emparer de ce mont, il serait besoin d'une force européenne et de le tenir assiégé strictement pendant un an au moins ; mais la mollesse orientale n'en permet pas tant, elle qui veut ses commodités et ne sait jamais rester deux jours loin de la pipe, du bain et des femmes.

De la très antique ville de Nisibin, c'est à peine s'il reste quelque monument en ruines. Elle forme aujourd'hui un petit village de Kurdes turcs d'environ trois cents âmes. Il existe encore une partie de l'antique église Saint Pierre, sur les murs de laquelle les cigognes font leur nid. Là où se dressait autrefois l'église Saint Jacques, les Turcs ont élevé quatre murs en signe de respect parce que, suivant leurs dires, ils voyaient chaque nuit de nombreuses flammes sortir de ce lieu. Ils ont cru que, par ce signe, le saint cherchait à leur manifester des égards.

Nisibin est située en une vaste plaine ; la diversité des herbes et la multitude des fleurs qu'elle produit, ainsi que le serpentement des belles rivières qui l'irriguent, sont pour l'œil une surprise reposante. C'est un lieu de relais pour les postes de chevaux. Il est très misérable. Au printemps et en été, il est entouré des innombrables tentes des Milli.

Mardin. Ce nom vient du persan ou du kurde et veut dire « force ». Cette ville est située dans les montagnes du Kurdistan et ses plaines appartiennent à la Mésopotamie. On y parle kurde ou arabe, suivant l'utilité du temps et des circonstances. Elle est bâtie sur un mont alpestre que certains appellent Taus et d'autres Tur, et qui est habité pour plus de la moitié. Son territoire commence à Nisibin et se termine à un village nommé Ali-Bek. Il est soumis au pacha de Bagdad qui y maintient un gouverneur avec le titre de voïvode.

Mardin appartenait autrefois au pacha de Diarbékir. Vers 1750, le Grand Seigneur en fit don au vizir de Bagdad, appelé Ahmed Pacha le Grand, pour le pousser à soumettre différentes familles kurdes qui s'y étaient révoltées. Toute l'étendue de sa province est à présent de vingt-quatre heures de chemin. Elle compte huit cents villages, parmi lesquels s'en trouvent douze villages chrétiens, arméniens et syriens, mais tous hérétiques, à l'exception du seul village catholique de Tell-Armèn. Il y a aussi plusieurs autres villages où chrétiens et Turcs sont mélangés.

Cette ville est entourée de jardins. Les eaux excellentes y abondent. L'air est salubre. Elle produit de l'huile délicieuse, de très bons fruits et une grande quantité d'une certaine sorte de prunes aigrettes, agréables et juteuses qui, une fois desséchées, sont expédiées dans presque toutes les régions soumises au Grand Seigneur. Elle était autrefois le siège de deux archevêchés, arménien et chaldéen. Maintenant ne s'y trouve plus que le seul Arménien, qui est aujourd'hui le très zélé et érudit Monseigneur Joachim Tasbas.

À une heure de distance de cette ville se voit un grand monastère de moines syriens jacobites, nommé Der Zaffaran, où réside leur patriarche. Ce couvent a de bons revenus et reçoit des aumônes meilleures encore.

Il y a dans la ville une maison de pères missionnaires carmes déchaux, mais elle est presque toujours vide.

Au sommet de la montagne, se trouve une antique et forte citadelle. À son pied se dresse un autre monticule. D'après une tradition locale, ce serait de ce mont que le prophète Élie aurait été transporté au Ciel sur un char de feu en présence d'Élisée.

La ville fait un peu plus de quarante mille âmes. Dans le nombre, on compte cinq mille chrétiens, dont trois cents catholiques ; beaucoup d'Arméniens, tous catholiques ; et les autres sont syriens, peu d'entre eux sont catholiques et la majorité est hérétique.

Si les familles kurdes qui sont sur le territoire de Mardin marchaient toutes d'accord avec le voïvode, elles pourraient mettre sous les armes environ vingt mille combattants ; mais le caractère remuant des Kurdes fait que celui-ci est toujours en guerre avec celles-là, de sorte qu'il est obligé d'être toujours en garde contre ces dites familles.

Diarbéker ou Diyarbékir, qui en turc veut dire « ville de Beker⁽⁴²⁾ », fut fondée par le roi Tigrahe. Elle est située sur une spacieuse colline plate aux confins du Kurdistan. Ses plaines qui sont en dessous de la colline appartiennent à la Mésopotamie. Le site est très agréable, mais la ville est humide, car elle est arrosée à l'intérieur par de nombreuses sources. Toutes les maisons sont en boue ; bien qu'unies et étroites, les rues ont toutes un ruisseau par où s'écoule l'eau qu'ils répandent ; les odeurs qu'exhalent lesdits ruisseaux, la noirceur des murs sans djess ou autre ciment extérieur, soulèvent le cœur, ce qui rend la ville mélancolique et sale. Elle n'a pas de murailles bien solides. Le Tigre en baigne les pieds herbeux. Elle possède une usine de cuivre. Celui-ci provient de Maden-le-Petit, c'est-à-dire la Mine, qui est à dix-sept heures de distance. En cette ville résident l'archevêque chaldéen catholique qui est aujourd'hui Délégué apostolique et un missionnaire capucin européen. Elle compte un peu plus de cinquante mille âmes, dont trente mille Turcs, vingt mille chrétiens et quelques juifs. Tous les habitants ont le teint jaunâtre.

Son domaine du côté de l'orient commence à Kehbi-Koy, c'est-à-dire « village de la prostituée » et se termine à l'occident à Argan, ce qui fait une traite d'environ vingt heures. Ce domaine, vers le milieu du siècle dernier, comprenait vingt-deux provinces ; mais elles furent en partie usurpées et en partie ruinées par les Kurdes de la région de Diyarbékir qui sont rebelles à ce gouvernement. Aujourd'hui, il ne commande plus qu'à une centaine de villages, parmi lesquels six sont chrétiens : Tcharoki, où sont des chaldéens catholiques, Kotorbel, des syriens hérétiques, Karabech, des syriens hérétiques, Salib, des Arméniens hérétiques, Adjaik, des Arméniens hérétiques et Kehbi-Koy, des syriens, en partie catholiques et en partie hérétiques. À une demi-heure d'Argan se trouve

⁽⁴²⁾ - C'est en fait de l'arabe, et cela signifie plus exactement *pays de Bekir*. A l'origine, la ville s'appelait *Amid*, mais prit le nom de la province dont elle était la capitale sous l'Empire ottoman (N.D.E).

encore un couvent où réside l'archevêque arménien hérétique avec sept moines.

Jusqu'en l'an 1810, cette province était administrée par un *mutesellim* ou vice-gouverneur, qui y était envoyé de Constantinople avec un *firman*. Il n'y eut pas d'autre gouverneur avec le titre de pacha que Cherif, qui ne régna là pas plus de six mois. Cheikh-Oglu gouverna cette province avec vigueur de nombreuses années. Après sa mort, son fils Ibrahim fut appelé à l'administrer avec le titre ordinaire de *mutesellim*. Non moins avare et cruel que son père, il fut déposé. Sept ans plus tard, pour avoir accueilli chez lui avec grande courtoisie un grand ministre du sultan, nommé Seyid Hallet, et grâce à une somme considérable, celui-ci lui obtint, non seulement son ancien poste, mais lui procura en outre le titre de Vizir à trois queues.

Dans son État, il y a beaucoup de familles kurdes qui vivent de razzias et de représailles et qui ont un tel courage qu'elles se hasardent jusqu'aux portes de la ville pour chaparder. Le pacha n'a pas de force suffisante pour réprimer l'insolence de ces Kurdes, car il ne peut mobiliser plus de huit cents hommes d'armes. Leur langage ordinaire est le turc, mais en beaucoup d'endroits de son domaine on parle kurde.

Arbil, ancienne ville connue dans l'Histoire sous le nom d'Arbelles, fameuse par la défaite qu'Alexandre infligea à Darius, est une belle ville spacieuse et agréable. Elle est divisée en deux parties : le château et la plaine. Le château est pauvre. Il renferme un petit nombre d'orfèvres, mauvais et pas très honnêtes, et de nombreux fabricants de babouches. Au milieu jaillit une source qui, en coulant, va donner le branle à un moulin, puis de là descend irriguer la plaine. Celle-ci s'appelle Kortak et fait le tour du château. Elle aussi est partagée comme si elle devait former deux pays, aussi l'appelle-t-on Kortakên. Il y a là de riches marchands avec de

bonnes boutiques d'étoffes, de coton, etc. C'est une ville très riche. Elle a de belles plaines, mais incultes, quoique baignées par de multiples cours d'eau.

Là réside un mutessellim, car elle est soumise au vizir de Bagdad. Autrefois elle était fief du pacha de Baba et appartenait en propriété à Sulaimanieh. Le château compte environ cinq mille âmes et Kortakên environ quinze mille.

Son domaine est petit. Il commence à une rive de la rivière Zab et se termine à Ain-Kawa, village de chrétiens chaldéens catholiques, qui est un poste de relais. De la rivière à Ain-Kawa, il y a une traite de neuf heures. Il confine à cette partie du Kurdistan qu'on appelle Soran. Le langage y est un mauvais turc et un kurde, pire encore. Il ne peut pas mettre sous les armes plus de sept cents hommes.

CHAPITRE III

Idée des Kurdes sur leur religion

Le Kurde, race ignorante et obstinée à tout croire, est tellement imbu des fausses maximes du Coran que ses mollahs, ou docteurs de la Loi, lui suggèrent ce qu'ils veulent et que lui, croit aveuglément sans savoir ni quoi ni qu'est-ce. La superstition n'est pas autre chose qu'un effet de la mauvaise éducation et de l'ignorance. Les Kurdes n'ont que très peu de la première, et encore mal fondée ; quant à la seconde, ils manquent des études nécessaires à la vaincre, et c'est pourquoi ils en sont les pauvres esclaves. L'éducation unie à l'étude a toujours formé le cœur de l'homme ; il n'y a toujours eu que deux lumières qui ont donné une règle sûre pour la bonne direction des actions humaines. Ces lumières ne nous sont pas

innées ; aussi nous faut-il les acquérir. Toutes les fois qu'elles ne proviennent pas du devoir des parents ou du soin des professeurs, la nature nous ordonne de les rechercher chez les bêtes. Que de secrets de la nature n'avons-nous pas découverts par réflexion sur les instincts des animaux ! La médecine en est pleine. Et en plus d'un endroit, la Sainte Écriture nous propose les exemples des bêtes pour nous apprendre à vivre plus sagement. Avec ses enfants, le Kurde ne connaît pas d'autre obligation que celle de les nourrir et pour elle il n'occupe pas d'autre chaire que celle du brigandage. S'il est quelque chose d'avantageux pour l'homme, il doit donc l'apprendre des bêtes qui entourent le Kurdistan et que ses montagnes lui fournissent en abondance. Et donc le Kurde, seul parmi ces êtres irraisonnables, apprend la norme et la règle de la façon de vivre qui le caractérise.

Le manque de ces deux lumières nécessaires au bien vivre rend l'homme inepte et ennuyeux à soi-même et à ses semblables. Oh ! que seraient reconnaissants à la société ces rochers abrupts qui forment cette vaste région ! Combien fécondes ces vallées fleuries ! Combien plus profitables ces troupeaux si ici, l'art de cogner s'unissait à l'émulation ! Mais par ignorance ou manque de soin, voici des produits sans aucun talent, un commerce sans clairvoyance, des métiers sans règles, des aliments sans goût, des vêtements sans élégance et des divertissements sans aucun soulagement. Je parlerai de chacun de ces points dans les articles suivants.

ARTICLE I *La religion des Kurdes*

Les Kurdes sont mahométans. Ils s'imaginent avoir de grandes connaissances sur Dieu et même à être les seuls au monde à avoir la vraie idée d'un Dieu unique ; mais, en fait, ils n'en ont que bien peu, et, toutes de travers.

Les Turcs sont divisés en sept factions ou sectes qui sont : les *hanefi*, les *chafé'i*, les *hembali*, les *maliki*, les *raffad* ou *rafadi*, les *sarliya* et les *mewliya*. Les Turcs persans, presque tous sectateurs d'Ali, s'appellent Chi'a⁽⁴³⁾ et les Turcs, sectateurs d'Abu Bekr, sunnî. Les hanefi s'estiment les plus fidèles observateurs du Coran ; les maliki ont la réputation d'être des mahométans hérétiques et les raffad, les sarliya et les mewliya passent pour apostats, à tel point qu'un hanefi ne permettra jamais qu'un maliki ou un raffad fasse la prière en même temps que lui. Tous les Persans sont raffad, car ils sont du parti d'Ali et non plus de Mahomet ; aussi expliquent-ils le Coran à leur façon et considèrent-ils comme licites des choses que ce livre interdit, par exemple boire du vin ou de l'eau-de-vie, garder ou faire des images, ne pas admettre le jeûne du mois de Ramadan, se servir de quelques rites particuliers dans la prière, etc.

Ces raffad, ce qui en arabe signifie déserteurs⁽⁴⁴⁾, habitent différents sectateurs de l'Asie. C'est en Perse qu'ils ont leur siège principal. Il y en a aussi à Bagdad et à Bassora, où se rencontrent moitié raffad et moitié vrais Turcs. À Hassên-Patrik, Kadia, Rechidia, Tisin, Hilla, Hassên, Nemnoum, Kazal, ils sont presque tous raffad. Ceux qu'on appelle sarliya et mewliya sont aussi des Turcs schismatiques, parce qu'ils ne veulent pas se soumettre à certains préceptes du Coran qui ne s'accordent pas trop avec leur goût. Ceux qui sont de la race des wahabi, dont je parlerai plus tard, sont appelés maliki. Les Kurdes se vantent d'être tous des *hanifi*⁽⁴⁵⁾.

⁽⁴³⁾-Ou *Chi'a Ali*, c'est-à-dire la faction d'Ali, d'où est dérivé le nom « chiisme » (N.D.E).

⁽⁴⁴⁾- Plus exactement « ceux qui refusent ».

⁽⁴⁵⁾- Dans tout ce qui précède, l'auteur a fait un certain nombre de confusions. L'Islam se divise en deux grandes fractions : les sunnites, qui se disent les orthodoxes et les chiites, partisans d'Ali et de ses héritiers et qui, pour la plupart sont en Perse. Mais parmi les orthodoxes on peut distinguer encore 4 écoles juridiques, reconnues par l'orthodoxie et qui eurent pour fondateurs : Abu Hanifa (mort en 767), Malik (mort en 795), l'imam

Les vrais musulmans prient cinq fois par jour : 1. à vingt-et-une heure et quart environ 2. cinq minutes avant le coucher du soleil 3. une heure et quart après le coucher du soleil 4. à l'aube 5. au milieu du jour. Ils sont avisés de ces heures par leurs mollahs ou *pappa*⁽⁴⁶⁾ qui montent sur les tours, de forme pyramidale, construites à cet effet ; et là, en tournant tout autour, ils crient en mettant la main à l'oreille et disent, en répétant toujours deux fois chaque verset, ce qui suit :

Allahou Akbar
Achadou Allah illa Allah
Achadou Allah ou Mohamed Resoul Allah
Acelu Sala
Acelu Fi'la
Allahou Akbar
La Ila illa Allah!

Ce qui veut dire :
Dieu est Grand !

Je témoigne qu'il n'y a de Dieu qu'Allah.

Je témoigne par Dieu que Mahomet est l'Apôtre d'Allah.

Prompte est la prière.

Prompte est l'action.

Dieu est Grand !

Il n'y a de Dieu qu'Allah !

Chafii (mort en 819), et l'imam Ehmed ibn Hanbal (mort en 855). Ces différentes écoles ne sont pas des sectes à proprement parler, mais plutôt des rites. Les *sarliya* (cf. E. I.) et *mevliya* sont des sectes chiites extrémistes. Les *wahabi* sont une secte réactionnaire, fondée à la fin du XVIIIe siècle, poussant à l'extrême les théories d'Ibn Hanbal. Plus bas, l'article III du chapitre VII leur est consacré. Les *raffad* ou *raffadi* sont des soufis. Quoi qu'il en soit, les Kurdes sont en majorité sunnites et de rite chaféite, sauf quelques chiites en Perse; mais chez eux se fait sentir l'influence des cheikhs des deux grandes confréries : les *qadiri* et les *naqchbendi* (N.D.T.).

⁽⁴⁶⁾ - *Baba* : père en arabe.

Chaque mosquée contient une de ces tours qui s'élève au milieu d'une grande cour où sont des fontaines et des vasques d'eau pure qui servent à laver ceux qui viennent prier, car personne ne peut faire son oraison s'il ne s'est d'abord lavé le visage, les mains jusqu'au coude, la tête et les pieds. Pour entrer dans les mosquées, il faut laisser ses babouches dehors ; il n'est pas permis de les porter à l'intérieur. Il y a là des tapis et des nattes sur lesquels on prie. Si on ne peut ou ne veut aller à la mosquée, il est permis de prier dans quelque lieu qu'on soit, pourvu qu'il ne soit pas impur. On est aussi autorisé à faire ses prières dans les églises des chrétiens si on ne peut aller à la mosquée. On ne peut prier sur le sol nu ; aussi lorsqu'on prie hors de la mosquée, on enlève son manteau et on l'étend à terre ; puis on enlève ses babouches et, ainsi déchaussé, on prie sur les places publiques, dans les boutiques, etc.

Quand elles prient les femmes doivent avoir la tête couverte et si elles n'ont rien pour se la couvrir, elles relèvent alors sur la tête le vêtement qui leur pend dans le dos et elles prient. Sur le tapis de prière il doit y avoir une paire de chaussons, un morceau de savon blanc et un couteau. Et même dans les prières des hommes, j'ai vu quelquefois qu'ils priaient devant un couteau fiché en terre. Les femmes ne peuvent pas aller dans les mosquées.

Ces prières doivent se faire en arabe, car ils croient que tel est le langage de Dieu, puisque c'est en cette langue qu'a été écrit le Coran. Elles sont très brèves et accompagnées de différentes grimaces et contorsions. Ils terminent leurs prières en tournant la tête à droite et à gauche pour saluer les anges qu'ils imaginent avoir assisté à leur prière ; puis ils se lissent la barbe avec les deux mains, et s'ils n'en ont point, seulement le menton. Cela fait, ils restent un moment assis en inclinant les mains comme s'ils avaient l'air d'y tenir un livre ; puis ils récitent quelque sourate ou morceau de Coran, s'il leur en vient à l'esprit.

Les jours où ils s'unissent à leur femme ils ne peuvent prier, parce qu'ils se disent impurs. Si donc ils veulent prier, il leur faut d'abord aller au bain se laver tout le corps. Aussi en voulant parler de quelqu'un qui a de nombreux rapports conjugaux, ils disent : « En voilà un qui fait grand usage de bains ! » Les accouchées sont également déclarées impures et toutes les autres femmes ne peuvent prier à certains jours de la lune qui leur sont propres. Celui qui pendant un long temps n'a pu pratiquer les heures de la prière, doit en tenir un compte exact afin de pouvoir le faire en d'autres jours.

Leurs mosquées ne sont que quatre murs nus. Du côté du midi, ils ont une petite niche qui sert à indiquer la direction vers laquelle ils doivent se tourner pour prier, c'est-à-dire du côté de la ville de Médine⁽⁴⁷⁾ où reposa un jour le corps de leur pseudo-prophète ; aussi appellent-ils cette ville : Maison de Dieu. Il y a également une chaire où le mollah monte tous les vendredis et tous les jours du Ramadan pour lire le Coran.

Ils nombrent les mois dès que commence la nouvelle lune et ils comptent les jours qui ont rapport avec le culte religieux à partir du soir. Pour les affaires politiques, ils comptent les jours d'un coucher du soleil à l'autre. Le vendredi est sacro-saint pour les Turcs. Donc le jeudi, depuis vingt-et-une heures et demie jusqu'au midi inclus du vendredi, tous les hommes doivent se rendre à la mosquée aux heures fixées pour la prière. À une heure et quart de la nuit, la prière terminée, ils se lèvent et se mettent tous en rond et s'inclinant et se redressant, ils crient à toute force ces paroles : *La Ila illa Allah*⁽⁴⁸⁾ ! Qui peut compter combien de fois ils les répètent ! Les derviches se font un mérite de ne pas la terminer, l'accompagnant de mille grimaces ridicules jusqu'à ce que l'un d'entre eux au moins tombe à terre

⁽⁴⁷⁾- Il faut lire *La Mecque* (N.D.T.).

⁽⁴⁸⁾- « *Il n'y a d'autre dieu que Dieu.* »

évanoui. Alors leur chef, appelé Cheikh, lui crache dans la bouche et tous les autres viennent lui baiser les habits et recevoir sa bénédiction, car ils croient qu'il est déjà devenu santon. Je parlerai de ces derviches en son lieu.

Tous les Turcs ont chaque année une espèce de jeûne, appelé chez eux *Ramadan*, qui commence toujours onze jours avant celui de l'année précédente. Les Kurdes l'observent rigoureusement. Ils ne commencent pas le jeûne avant d'avoir vu apparaître la nouvelle lune. Si elle est cachée par les nuages, ils ne commencent pas. Lorsqu'ils croient qu'elle peut apparaître, certains d'entre eux vont sur les montagnes et les premiers qui la voient en portent la nouvelle au pacha, qui en informe le mufti et le kadi. Si ceux-ci estiment que cette vue est possible et qu'elle est certifiée par le témoignage de deux Turcs au moins, ils l'approuvent, et alors le pacha fait tirer trois coups de canon pour aviser la ville que le Ramadan commence le lendemain.

Celui-ci consiste en une abstinence stricte – mais simplement diurne – de tout ce qui peut entrer dans le corps, sans en excepter les piqûres des saignées. Les tribunaux, les bains, les cafés, tout est fermé dans les jours de ce mois-là. Si l'oisiveté règne là-bas en tout temps, durant le Ramadan elle triomphe. Mais au coucher du soleil, à peine les mollahs postés sur les minarets ont-ils poussé leurs cris, qu'aussitôt celui-ci reprend sa pipe qu'il a déjà préparée depuis quelque temps avec du feu tout à côté, celui-là boit de l'eau, cet autre du café, cet autre se met à manger. Et ils continuent ainsi toute la nuit, de sorte qu'ils changent la nuit en jour et le jour en nuit. Et ainsi se mettent à fonctionner de nuit les tribunaux, les boutiques, les ateliers, les conversations, l'allégresse. Même les malades, c'est la nuit qu'ils prennent leurs remèdes, s'ils en ont besoin. En somme durant ce temps-là ils deviennent tous autant de chauves-souris.

Ils ne mangent jamais si bien que durant ces nuits-là. À peine l'aube a-t-elle donné signe d'apparition que de nouveau on tire le canon et le jeûne recommence ; on ferme les boutiques et on se met au lit.

Ce jeûne dure toute la lune, jusqu'à ce qu'apparaisse la nouvelle. À sa vue, un grand mouvement d'allégresse s'empare de tous. Ils se procurent les meilleurs mets, même s'il n'y a plus d'invités. Ils revêtent leurs meilleurs habits et se font de mutuelles visites en se souhaitant richesse, bonne santé et longue vie. Ces fêtes durent trois jours.

Durant ces trois nuits, comme en celles du Ramadan, tous les minarets sont illuminés. Durant tout le temps de cette abstinence, celui qui sait lire doit lire le Coran en entier, qu'on ne peut lire autrement qu'en chantant. Celui qui ne sait pas lire doit se rendre à la mosquée où, depuis midi jusqu'au soir, on lit des sourates du Coran.

Soixante-dix jours plus tard, ils solennisent la fête du *Korban* ou du *Sacrifice*, appelée encore « fête du Bouc ». Ce jour-là, le pacha – ou le chef dans les villages – de bon matin, se rend à cheval à la mosquée, accompagné des grands de la ville et y fait une courte prière ; puis chacun se retire chez soi. Qui le peut, doit tuer un bouc ou un agneau de ses propres mains. Même le pacha est tenu à ce rite. Ils ne peuvent manger eux-mêmes de ces animaux qu'ils ont égorgés, mais ils doivent les distribuer aux pauvres. Ils croient qu'après leur mort ils vont trouver ce bouc sur les bords de leur Léthé, qu'ils vont l'enfourcher et, qu'avec lui, ils vont passer librement sur le fil de fer qui les mène au Paradis de volupté de leurs rêves. Ils ne connaissent point d'autres solennités en dehors de ces deux fêtes. Pourtant ils ont coutume de faire chaque année la commémoration de la nativité de Mahomet, mais c'est là un usage que les seigneurs seuls pratiquent. Ils font alors de grandes invitations. À cette occasion, les derviches se déchaînent en hurlements et contorsions et se livrent à des invo-

cations et à la magie. Les mollahs, eux, ne font rien d'autre que de chanter toute la nuit des morceaux du Coran et des poésies sacrées⁽⁴⁹⁾.

Les Turcs, en général, ont un grand respect pour les *seyid*⁽⁵⁰⁾, mais les Kurdes semblent en être fanatiques. Le *seyid*, qui veut dire « seigneur », porte comme signe distinctif un turban vert qui lui serre la tête ou la taille. Ils disent que cette couleur ne convient qu'aux seuls Turcs et, dans ces pays-là, ils ne permettent à aucun autre chrétien de la porter. Les seigneurs kurdes s'imaginent s'ennoblir extrêmement s'ils peuvent donner une de leurs filles ou de leurs sœurs à un *seyid*, fût-il le plus misérable ; du moins, c'est ce qu'ils disent, mais peu le réalisent. Les *seyid* ont un tribunal à part, dont le chef doit être lui-même *seyid* avec le titre de *naqib*. Quel que soit le délit que commettent ces gens-là, le pacha ne peut les châtier.

Leurs mollahs ou docteurs de la Loi ou *pappas*, se fatiguent peu auprès du lit d'un moribond. Au malade ils ne suggèrent rien d'autre que d'invoquer Dieu et Mahomet. À peine mort, on le lave et le plus vite possible on l'enterre. Tous les parents et amis mâles accompagnent le cadavre, sauf en Arabie où les femmes vont aussi faire leur tintamarre.

C'est dans les meilleurs endroits de la ville ou de la campagne qu'ils ont leurs sépulcres. Ils y vont prier, durant quarante jours, après la mort de quelqu'un. Les seigneurs y maintiennent un mollah qui, nuit et jour, doit lire le Coran sur le tombeau afin de fléchir l'*Ange flagellant*.

⁽⁴⁹⁾ - Ces poésies de circonstance s'appellent *mewloud*. Il en existe en kurde. Melayè Bateh, Mela Ehmed 1417-1494, en a composé une. Au Caire, en 1904, on en a publié une d'Ehmed Ramez Bedr-Khan (cf E.I.) (N.D.T.).

⁽⁵⁰⁾ - Ou descendants du Prophète. (N.D.E).

Ils racontent qu'après la mort un ange, appelé *Azraïl*, conduit leur âme au tombeau où le corps doit être enseveli pour l'attendre. Dès qu'il y est arrivé, l'âme s'unit de nouveau à lui. En ce lieu, se trouvent deux personnes terribles : *Munkar* et *Nakir*, qui l'examinent en lui posant certaines questions : Quel était son Dieu ? Sa religion ? Son prophète ? Le second examen est une inspection sévère sur toutes les mauvaises actions faites durant la vie et pour lesquelles on doit se soumettre aux coups de l'Ange flagellant. Puis on pèse les bonnes et les mauvaises actions dans une balance d'une superficie égale au ciel et à la terre ! Ainsi mal en point, on s'approche du seuil de l'enfer. Là se trouve le lac infernal sur lequel s'élève un pont, appelé *Sirat*, mais plus tranchant et plus mince qu'un cheveu. Ils rêvent en outre que tous les hommes de n'importe quelle religion ou secte doivent passer sur ce fil ou pont ; nous les chrétiens, parce que nous sommes infidèles, en le franchissant nous culbutons dans l'enfer ; tandis qu'eux, grâce à l'aide du bouc et du bras de Mahomet le passent librement. Le pont une fois franchi, les voilà aux portes du Paradis à l'entrée duquel on voit la piscine de Mahomet et où il faut boire de cette eau avant de pénétrer en ces heureux parvis de leurs rêves. Ils soutiennent que ces eaux sont plus blanches que le lait et plus douces que le miel et ils disent que celui qui boit de cette eau exquise n'aura plus soif dans l'éternité. Autour de la piscine, il y a autant de gobelets que d'étoiles dans le ciel. Finalement, ils passent de ce lieu jusqu'en Paradis, qu'ils nomment *Fardos*⁽⁵¹⁾. Ils y sont soumis à un autre jugement, pour qu'ensuite chacun jouisse en proportion de ses mérites. Il y a là des jardins agréables, arrosés par quatre fleuves d'eau limpide, de vin blanc, de lait neigeux et de miel très savoureux. Le limon de ces fleuves est un musc très parfumé et le sable des perles et des hyacinthes. Ils croient qu'ils vont trouver là de très belles filles, mais impropres à la génération : elles ne sont donc là que pour leur plaisir ! On ne peut inventer délires plus ridicules, ni chez les fous, ni chez les fiévreux.

⁽⁵¹⁾- Du persan « *firdaous* ».

Durant ces mêmes quarante jours de deuil, les femmes se rendent aussi au cimetière avec des fleurs et des herbes aromatiques pour en orner le tombeau. Il y a des Kurdes qui font sur les tombes de petits trous qu'ils remplissent d'eau, afin que les oiseaux ou les autres animaux altérés boivent à la santé du défunt.

Les larmes d'une Kurde font beaucoup d'honneur pour caractériser la sensibilité de sa nation. Je ne puis les passer sous silence. Comme j'en ai été moi-même spectateur, je crois que cela intéressera le lecteur.

J'avais quitté Zakho depuis quelques heures à peine et je traversais des montagnes nombreuses et escarpées. En passant près d'un rocher sauvage, j'entendis au loin une faible voix, jamais interrompue, qui me fit penser que quelqu'un se trouvait dans le malheur. « Suivez-moi », dis-je à mes compagnons, et je lançai mon cheval dans la direction des lamentations de ce malheureux. Je m'embarassai dans les broussailles, m'engageai à travers les rochers pierreux et tombai dans une petite vallée. Elle était presque entièrement parsemée de cénotaphes muets et trop parlants. Au-dessus de chacun d'eux pendait quelque chose : ici une fleur, là un vêtement en lambeaux, ailleurs des cheveux coupés. Quels monuments émouvants ! Au milieu d'eux, on distinguait une tombe fraîchement élevée. Près d'elle était assise une jeune fille qui, à voir, atteignait à peine ses vingt ans. Cette pauvre créature était tournée, avec ses lugubres lamentations, vers cette froide pierre, aussi sourde que la creuse et sombre vallée.

« Ô mes yeux ! Mon doux cœur ! Où sont donc allés ces jours heureux, lorsque, en te luttinant comme une tourterelle amoureuse, j'étais assise, avec ton gentil visage joyeux comme une pleine lune auprès de moi ! J'entends, ô mon amour, encore bien vif à mon oreille, le doux son de ta voix, qui souventes fois me répétait : « *Je suis ton Sacrifice*⁽⁵²⁾. Tu es mon

⁽⁵²⁾ - Expression kurde pour traduire une grande affection (N.D.T).

plus doux repos, mon bonheur ; ma plus parfaite félicité, c'est toi! » – Et moi, alors, devenue languissante d'amour, je te baisais tantôt les yeux, tantôt le front, tantôt les joues rosées... Oh! malheureuse que je suis ! Ah! que devenir à cette heure ? ... Tu étais mon âme et j'étais ton cœur. Tu ne vivais que pour moi et j'étais toute en toi ... Ah ! mon cruel ami ! Pourquoi m'as-tu abandonnée comme une chevrette au milieu des bois, parmi les cavernes des ours et des tigres ! Ah! mon amour barbare ! Toi qui entends la voix de ma plainte, pourquoi te réjouis-tu de me voir affligée et ne te lèves-tu pas à l'instant au moins pour embrasser ta bien-aimée? ...De grâce, mon cœur, montre-toi, par cet amour dont ton sein était riche ; montre-toi une fois encore, une seule fois, à mes yeux, aux larmes de celle qui t'adore. Fais qu'elle te revoie un seul instant ... Et comment tant de mes soupirs ne peuvent-ils réussir à ranimer ton corps ! - au moins à le réchauffer ! - ainsi qu'ils te ranimèrent tant de fois ? Tu me le disais ... Oh ! mon amour ? ... mon amour ? ... Lève-toi, lève-toi cette fois seulement pour recueillir mes tristes larmes désespérées et qu'ainsi me viennent en aide ces jours languissants et dolents sans toi qui étais mon âme. Mes yeux étaient à toi, et maintenant je te les rends défaits par mes larmes. Cette chevelure que je soignais si bien uniquement pour te plaire, je te la redonne. Sans toi, ô mon cher cœur malheureux perdu, elle m'est d'un odieux poids inutile »⁽⁵³⁾.

Elle répéta cela plusieurs fois et appliqua son pâle visage sur cette poussière humide qui recouvrait le corps glacé de son époux. Puis elle coupa la plus jolie chevelure blonde qui, déroulée et flottante, pendait tout le long de ses reins. Elle avait à ses pieds un bouquet de narcisses frais qu'elle tressa avec beaucoup de grâce dans la chevelure coupée et le suspendit sur la pierre qui se dressait à la tête du cadavre. On voyait en elle une femme abandonnée au plus sensible transport. Elle m'aperçut,

⁽⁵³⁾ - Toute cette longue tirade pathétique semble composée de phrases de chansons kurdes (N.D.T.).

mais ne s'arrêta nullement de chanter sa plaintive poésie funèbre, tant elle était plongée dans sa douleur. Je confesse ma faiblesse. Ses larmes m'intéressèrent au point que je ne sais qui en répandit davantage d'elle ou de moi, qui pourtant n'avais aucune part à ce malheur. Mes compagnons me firent remarquer que le temps passait. Je m'en retournai avec eux ; mais durant plusieurs jours je conservai un cœur affligé et triste.

ARTICLE II *Leurs superstitions*

Si le paganisme est fondé sur l'imposture, le mahométisme ne l'est pas moins. Jusqu'à l'âge de quarante ans, Mahomet était idolâtre. Imbu de ces maximes, il agréa volontiers les suggestions du moine nestorien Sergius qui pensait faire naître une religion sans autre aide que celle de l'imposture et de la luxure. Leur mauvais projet fut secondé par l'ignorance de ce peuple, né et élevé dans les spacieux déserts de l'Arabie. Où règne l'ignorance, abondent les préjugés. Les Kurdes, qui habitent avec les bêtes sauvages dans ces montagnes presque inaccessibles, sont pleins des uns et de l'autre.

Comme le sexe faible a toujours été porté à la superstition, même dans les siècles les plus éclairés, on ne doit pas être surpris si les femmes kurdes sont en cela plus qu'aveugles. Un petit mal de tête, un bourdonnement d'oreilles, un tremblement des paupières, un long soupir, un éternuement répété, sont interprétés comme autant de signes funestes. Elles croient alors, ou bien qu'on machine contre elles quelque mauvais sort, ou bien que quelqu'un est en train de les maudire, de les haïr ou de les jalouser ! Pour vaincre cette idée, les servantes et autres femmes de la maison accourent aussitôt. L'une d'elles pose un tambourin sur la tête de celle qui se sent mal ; une autre vient, tenant dans la main gauche un vase d'eau et

dans la main droite un vase de cuivre contenant du plomb fondu ou des charbons allumés, qu'elle jette dans l'eau du vase qu'on tient perpendiculairement au-dessus de la tête de la prétendue malade. Cette superstition est pratiquée aussi chez les nestoriens.

Un jour, à Amadiéh, chez l'émira Djamila Khanoum, une servante m'apporta de l'eau pour me laver les mains. Je lui dis que je les avais propres. « Lavez-vous quand même, répliqua-t-elle, car vous devez faire un médicament ». Je le crus et accédai à son désir. Je demandai alors quel médicament il me fallait préparer. « Vous l'avez déjà fait » répondit l'émira. J'ai su depuis que cette eau devait servir à une femme qui ne pouvait accoucher. Elles s'imaginent qu'un tel pouvoir se trouve dans la transpiration des hôtes. Elles ont encore l'habitude de donner de cette eau pour la colique, le mal d'estomac et dans les graves maladies.

Quand un membre de la maison part en voyage, si c'est un homme, toutes les femmes, qui lui sont apparentées par le sang ou par alliance, ne peuvent sortir de la maison pendant trois jours ; elles ne se baignent pas et ne se lavent au savon ni les mains, ni le visage. Si c'est une femme qui est partie, les hommes de la famille ne sont astreints à ces pratiques que durant un seul jour.

Se moucher, cracher, priser du tabac passent chez eux pour être des actions très honteuses et de mauvais augure et ils n'ont garde de les montrer, au prix de mille grimaces.

Une femme vient-elle d'accoucher, aussitôt on met sur le lit le Coran, un sabre, un *Khandjarr*⁽⁵⁴⁾, un fusil, un pistolet, un bâton recourbé, des clous de girofle et quelque relique venue de la mosquée de Médine. À la tête du

⁽⁵⁴⁾- Long poignard à lame courbe (N.D.E).

lit, ils placent une longue épée enfilée de haut en bas de grosses ciboules blanches. Au milieu, un gros bouquet de fleurs artificielles en soie ou en papier. Ils disent agir de la sorte pour empêcher toute sorcellerie.

Les garçons jusqu'à un âge assez avancé portent cousus sur leur bonnet rouge différents talismans comme des dents de loup, des clous de girofle, des agates, des solimans, de l'onyx, de la racine de baaras⁽⁵⁵⁾ et d'autres petits morceaux de bois ou de pierre ; sur les bras ils ont maints petits sachets où sont écrits des extraits du Coran et d'autres papiers écrits par l'un de leurs santons.

S'ils voient apparaître une comète, ils restent en grande crainte jusqu'à ce qu'elle ait disparu, car ils en tirent des pronostics toujours funestes. Et quand se produit une éclipse de lune, tout le Kurdistan se met sens dessus dessous. Celui-ci tire des fusillades sur l'astre, tel autre lui jette des pierres. Les gamins, les femmes prennent des vases de cuivre, frappent dessus avec de grosses pierres et poussent des cris. Ils croient que chaque fois qu'il y a éclipse de lune, une baleine qui tourne dans le ciel avale ce grand astre, comme si c'était une pilule dorée. Ils font donc tout ce tintamarre pour que cette baleine imaginée, effrayée, la rende. Mais il y a d'autres Turcs, plus religieux et moralistes, qui veulent que Mahomet, fâché avec le monde, veuille lui interdire la lumière de la lune ; aussi, pour s'en venger, il la cache dans la grande manche de son vêtement. J'ai trouvé constamment de telles chimères dans presque tous les territoires occupés par les Turcs.

La barbe est également pour eux un point de religion, car ils croient qu'en chaque poil réside un ange ; aussi, si un poil tombe lorsqu'ils se peignent,

⁽⁵⁵⁾ - Ce nom de plante baaras que l'auteur affectionne, car il en parle à plusieurs reprises, je ne l'ai trouvé dans aucun dictionnaire des langues à ma disposition. Il s'agit sans aucun doute de la mandragore, cf. p.1 et p.38 (N.D.T.).

ils le ramassent et le conservent dans un sachet de soie qu'ils confient, s'ils ne peuvent se rendre eux-mêmes dans la ville de Médine, à quelque ami turc qui l'y porte afin de l'y enfouir dans le territoire de la ville. Ils considèrent cela comme un vœu.

Mais c'est dans la conduite des derviches, qui sont vénérés comme des santons, qu'il faut voir combien la religion islamique est pleine d'imposture et de superstition. Le derviche est celui qui renonce aux richesses, aux honneurs, à tout plaisir. Il se choisit une vie mendiante, dévote, célibataire. Mais ces derviches sont, d'autre part, les hommes les plus pervers de cette terre : vagabonds, hypocrites, superstitieux, efféminés, avides. En outre, beaucoup d'entre eux pratiquent la magie. Ce sont des gyrovagues, qui ne restent jamais dans le même lieu, mais sont toujours à tourner de pays en pays, presque nus et, parfois même, ils le sont tout à fait. Tout ce qu'ils arrivent à attraper, ils disent qu'ils le donnent entièrement aux pauvres. Ils sont toujours armés de piques, de sabres, de fusils, de pistolets, de haches, soi-disant pour se défendre des bêtes sauvages qu'ils peuvent rencontrer en leurs voyages. Ils portent pendues à leur cou une écuelle de bois pour y mettre leur manger et une citrouille desséchée pour l'eau. Ils entrent dans n'importe quel divan et conversation et ils s'asseyent franchement à la première place sans faire de cérémonies.

Ils sont, mais en secret, de grands buveurs de vin et d'eau-de-vie. Ils distribuent des bénédictions, des papiers chiffés et des poudres d'herbes quelconques. Ils conservent les restes de leurs repas pour les distribuer aux malades, comme de puissants remèdes à tous les maux. Les femmes turques sont si sottes que, lorsqu'elles ne peuvent avoir de fils de leur mari, elles ne refusent pas les embrassements clandestins de ces très dégoûtantes créatures. Elles croient qu'ils possèdent un pouvoir fécondant.

Ils parlent toujours en prophétisant des événements favorables. Ils racontent leurs visions quotidiennes inventées et toujours adaptées aux circonstances, afin d'en retirer de l'argent. La nuit, quand ils sont seuls, ils utilisent certaines mixtures combustibles, grâce auxquelles ils se font voir entourés de lumière durant quelques instants. Ils ne permettent pas qu'un chrétien ou un juif leur touche la barbe, car alors, disent-ils, ils deviendraient impurs. Bref, ce sont plutôt gens de corde que de bonne société.

ARTICLE III *Leurs lois*

Certaines lois kurdes sont tirées du Coran ; d'autres ont été empruntées aux pays limitrophes ; d'autres encore sont municipales, que le pacha institue suivant son caprice, car étant lui-même un roitelet, il ne reçoit pas de lois du Grand Seigneur. Mais ce qu'il y a de très sûr, c'est que, à la vue de l'argent ils interprètent, changent, altèrent et inventent toujours de nouvelles lois, à l'instant même de l'intérêt ou de l'ambition qui les stimule.

Le *mufti* est le premier interprète des lois, tant civiles que criminelles. Le *kadi* est le juge qui doit appliquer la loi au délit. Le *naib* est un délégué à qui il appartient d'examiner la cause pour y donner ensuite un jugement définitif. Le *naqib* est un président qui, bien qu'il entre au Conseil avec les autres et donne son vote, a néanmoins un tribunal à part et préside seulement pour ceux qui sont *seyid*, c'est-à-dire de la descendance de Mahomet, comme il doit l'être lui-même. Ces *seyid* ne peuvent être jugés ou appelés en un autre tribunal que celui du seul *naqib*. Le pacha est à la tête de tous ceux-là pour le bon gouvernement de l'État. Dans la judicature, il ne jouit pas d'autre droit que celui de proposer et d'apprécier les sentences légales du *mufti* et du *kadi*. Mais il lui arrive d'usurper l'autorité des juges, car

il est plus puissant qu'eux. Les quatre juges susmentionnés sont obligés de revendiquer leurs droits contre les raisons du pacha, chaque fois que cela se présente, mais ils se taisent ; car l'un laisse manger les autres et les autres le laissent manger. D'ordinaire interviennent aussi dans les jugements certains mollahs vénérés et le *malkhwê*, c'est-à-dire le premier ministre. Dans les Conseils d'État interviennent aussi les vieillards les plus nobles. On autorise également les serviteurs présents pour obéir promptement aux ordres, à donner aussi leur avis.

Les Turcs ont pour loi générale qu'un pacha ne peut occuper ce poste s'il n'a d'abord atteint l'âge de quarante ans ; mais cette loi n'est presque jamais observée. Et puis, dans le Kurdistan, le fils aîné doit succéder à la dignité de son père. Mais en outre, dans ces contrées arriérées, l'abus de la puissance suit les opinions du Philosophe de Genève pour se servir de la loi du plus fort ; aussi, après la mort du pacha son père, c'est le fils qui a la force et des protections qui entre dans cette charge, ses autres frères restent comme ses esclaves.

Les Kurdes n'ont pas tellement envie d'acheter des esclaves, car tous les sujets sont esclaves du pacha. Et alors, ou bien le pacha les achèterait et la loi l'obligeant à les considérer comme ses fils adoptifs, cela irait contre toute économie ; ou bien un sujet les achèterait et cela le pacha ne le permet pas, car il ne veut pas qu'un sujet ait un esclave que lui-même n'a pas. Dans leurs diwans ou tribunaux sont portées toutes les plaintes et elles sont liquidées sur le champ ; ou bien, si elles sont d'importance, elles ne dépassent pas la semaine. Mais si le coupable est prêt à déboursier, le litige est de suite fini, et en sa faveur.

Voici comment ils ont coutume de comparaître devant le pacha. Qui veut une audience doit d'abord se présenter au *kheznedar* ou trésorier, qui fait aussi fonction de secrétaire ; puis il passe chez le *malkhwê*. Si ces deux

ministres peuvent arranger l'affaire entre eux à leur avantage, ils cachent l'accusation au pacha ; mais s'ils craignent d'être découverts, ils en informent le gouverneur. Alors l'accusé et l'accusateur sont conduits par le kheznedar devant le pacha. Ceux-ci en peu de mots exposent l'objet de leur venue ; l'accusateur parle d'abord, puis l'accusé. Ordinairement, dans toutes les accusations, on ne peut condamner personne sans avoir entendu les témoins qui doivent tous être Turcs ; sinon il faudrait avoir recours à un appel. Dans les affaires importantes, pour être sûr de la véracité des témoins, ils sont interrogés par le naib sur la secte de Turcs dont ils font partie, combien de fois par jour cette secte oblige à prier, à quelles heures ils doivent prier, ce qu'ils doivent réciter dans la première prière, dans la seconde, etc. Si un témoin ne sait pas prier ou s'embrouille dans les réponses, il est exclu et on en cherche un autre, plus fidèle observateur de la Loi. Mais la plupart de ces témoins sont des gens qui se laissent acheter pour quelques sous.

Si un chrétien blasphème ou injurie le nom de Mahomet, du Christ, de la Très Sainte Vierge, des apôtres ou des anciens patriarches et prophètes, il est condamné à être décapité, à moins qu'il ne veuille se faire Turc. Est soumis à la même peine un Turc, s'il blasphème Mahomet, et à de rudes coups s'il blasphème le Christ ou les autres Saints. Celui qui maudit la Croix est condamné aux coups de bâton. À ce propos, j'ai interrogé le procureur du pacha, en m'étonnant qu'ils puissent avoir un tel respect pour la Croix, alors qu'ils n'admettent pas que le Christ soit mort dessus ! Il me répondit que les Turcs ne respectent pas la Croix d'Isa (c'est ainsi qu'ils nomment Jésus, pour ne pas l'appeler Sauveur), mais bien plutôt la Croix de la Vierge Marie, sa Mère. À cette réponse tout à fait nouvelle pour moi, ma curiosité ne fit qu'augmenter et combien ! Mais il la satisfit en me racontant une de leurs fables ordinaires. Quand la Vierge Marie, dit-il, fut trouvée enceinte d'Isa, elle fut appelée en justice et interrogée : Comment étant vierge pouvait-elle être enceinte ? À quoi elle répondit de la voix et

du geste. Levant la main vers la tête, elle dit (en arabe) : « Allah yarif », puis l'abaissant sur son ventre, elle continua : « Es akoush oni » et se tournant de droite à gauche elle poursuivit : « Ou el Malaika », c'est-à-dire : « Dieu sait ce qu'il y a ici et les Anges aussi », car ils croient les avoir toujours à leurs côtés ; et ainsi elle a fait le signe de la croix. D'où, en voulant manifester un religieux respect pour le Christ qu'ils reconnaissent pour grand prophète, ils en respectent aussi le mystère, qu'ils indiquent par la croix de la Vierge Marie, sa Mère.

Les enfants désobéissants sont châtiés avec une extrême rigueur ; leur loi veut que le père dise d'abord quelle peine il faut donner à son fils ; puis le pacha le charge d'autres peines qui sont ordinairement l'emprisonnement et la flagellation.

Les traîtres à l'État et les conspirateurs sont étranglés sur le champ. Les assassins de grands chemins sont condamnés au pal, bien qu'aujourd'hui, dans le Kurdistan, cette sorte de barbarie soit presque tombée en désuétude. Le vol, s'il est léger, est puni par des coups sur les pieds ; sinon par la mutilation de la main, du nez ou de l'oreille, suivant le délit. Ces mutilations sont toujours accompagnées d'amendes pécuniaires.

Si un des conjoints chrétiens se fait Turc, d'après la loi tous les fils sont considérés comme Turcs, sauf ceux qui ont dépassé la puberté.

Pour qu'un chrétien se déclare Turc, il lui suffit de dire devant un Turc : « La Ila illa Allah ou Mohamed resoul Allah ». Après quoi on l'oblige à faire la profession de foi en lisant devant un Mollah une sourate du Coran. Si un Kurde musulman dit à un chrétien, un juif ou un idolâtre (en kurde) : « Ez khulamê te », c'est-à-dire : « Je suis ton esclave⁽⁵⁶⁾ » ; ou tout sim-

⁽⁵⁶⁾- Ce qui n'est qu'une formule de politesse des plus usuelles (N.D.E).

plement (en arabe): « Selam aleik », c'est-à-dire: « La Paix soit sur toi », il est menacé et puni de plusieurs taloches.

Les ivrognes sont punis sévèrement, la première fois par des coups sous les pieds, de la prison ou des peines pécuniaires ; s'ils récidivent, on leur coupe la tête.

Mais tout ce qui est illicite devient licite en passant par l'eau ou par le feu. Cependant, ils ont scrupule à employer la crème de tartre parce que c'est un produit du vin. Pourtant ils font usage de vinaigre, de moût cuit et de raisin frais, et ça passe.

Celui qui a tué doit mourir lui aussi ; aucune loi ne l'excuse. L'assassiné ne peut être enterré s'il n'est accompagné du cadavre de son assassin⁽⁵⁷⁾. Seul l'agresseur est autorisé à tuer, pour se défendre ; mais si le pacha ou les juges veulent faire de l'argent, ils s'attachent à la moindre circonstance.

Il appartient au pacha ou à l'émir de faire escorter les caravanes qui passent par leur territoire et c'est pourquoi lui revient un « tant » pour chaque charge, suivant sa nature.

De tous les Turcs, le pacha exige la capitation ; des chrétiens, il peut tirer autant qu'il veut, d'après la loi de l'esclavage.

Si un Turc change de religion, il est soumis à la peine capitale. Il est tout à fait interdit par leur loi, sans aucune exception, qu'une Turque aille en Europe chez les chrétiens. Si elle-même ou celui qui l'a conduite tombe entre leurs mains, elle est aussitôt condamnée à mort.

⁽⁵⁷⁾- Après un siècle et demi, ces coutumes n'ont point changé. (N.D.T).

Une prostituée, prise sur le fait, est cousue dans un sac et jetée ou bien dans un fleuve, ou bien du haut d'une montagne. Et l'homme, s'il est chrétien, est pendu ; s'il est Turc, il reçoit une forte bastonnade, puis est incarcéré et condamné à une peine pécuniaire. Mais si la femme est chrétienne et l'homme turc ou inversement, le chrétien ou la chrétienne, s'il veut se libérer de la mort, doit se faire turc ; et si la femme est libre, elle doit épouser son complice.

Une femme ne peut répudier son mari ; mais celui-ci peut répudier sa femme en lui fixant tant par mois, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé à se marier de nouveau.

Si un ouvrier a reçu le salaire convenu, le patron n'est tenu à rien, quel que soit l'accident qui puisse lui subvenir au cours du travail. Tel serait le cas d'un maçon. S'il a déjà été satisfait auparavant par le prix de sa journée et qu'au cours de son travail il tombe et meurt, le patron de la construction n'est pas obligé de dédommager les torts occasionnés à la famille par la mort du maçon.

Ceux qui altèrent les prix ou diminuent les poids des marchandises sont punis d'une amende pécuniaire.

Pour tout papier qui sort du secrétariat du pacha est dû un droit pour lui, pour le mufti le kadi, le kheznedar et le portier.

Les musulmans ont encore d'autres lois, mais ils n'en mettent pas au courant un chrétien et encore bien moins un Européen.

ARTICLE IV *Leurs coutumes*

Comme les Kurdes sont un peuple entouré de montagnes, en une partie du globe presque inaccessible, ils n'ont guère l'occasion d'apprendre les usages en cours dans le reste de l'humanité. Ils font tout ce que la nature leur suggère, ou presque. Il semble qu'ils ne connaissent rien d'autre que l'oï-siveté ; aussi s'y abandonnent-ils en toute mollesse.

Comme j'ai à parler de leurs coutumes, je crois qu'il est de toute justice de commencer par leur abus continuel de la pipe. Ils l'ont toujours en bouche. Le matin, ils n'ouvrent les yeux que pour allumer leur pipe et ils s'endorment, la nuit, la pipe aux lèvres. Lorsqu'ils sortent de chez eux, ils l'emportent précieusement unie à leur blague à tabac. Ils ne s'intéressent pas tant à avoir une bonne pipe qu'à faire montre d'une belle blague. Ils en ont d'artistement brodées. Ils aiment celles qui sont faites à carreaux, mais chaque carreau est de couleur différente. Personne ne fume le tabac d'autrui ou une pipe qui ne serait pas la sienne propre : le contraire serait honteux. Même les femmes, à marier ou déjà mariées, abusent de la pipe et du café.

Si un personnage important arrive dans un groupe, tous déposent leur pipe et se lèvent. Celui qui préside lui cède sa place et donne l'ordre aux serviteurs d'apporter sa pipe. À peine a-t-il commencé à fumer, qu'on apporte les pipes à tout le monde.

Pour s'asseoir, ils ne se servent ni de chaises ni de bancs. Ils s'asseyent par terre, dorment par terre, conversent par terre et c'est assis par terre qu'ils exécutent tous leurs travaux. Quand ils mangent, ils se plaisent à se mettre en une posture très incommode ; ils s'accroupissent, comme ils le font pour leurs besoins naturels.

Leurs salutations ressemblent quelque peu aux nôtres, mais ils en ont d'obligatoires. Voulant manifester leur joie de l'arrivée d'un ami, ils lui disent : « Que ta venue soit sur ma tête! » Ou encore : « Que ta venue soit sur mes yeux. Je suis ton Sacrifice. Que Dieu te délivre de tout mal. Que Dieu conduise tes affaires à bonne fin. Que Dieu soit content de toi. Que Dieu prolonge ta vie ! » Mais le salut le plus employé est : « Que Dieu accroisse tes richesses ! » Si un mari demande à son épouse des nouvelles d'un fils malade ou des nouvelles de sa conduite, l'épouse après avoir fait une profonde révérence lui dit : « Que Dieu accroisse tes richesses ! » Et ce n'est qu'après qu'elle répond à la question sur le fils.

Quand les femmes entrent dans un groupe d'autres femmes, car il ne leur est jamais permis d'aller dans un groupe d'hommes, elles laissent leur pipe dehors. À peine entrées, elles se tiennent à la porte, mettent les mains à leur large ceinture et, se tournant vers la droite, font trois révérences ridicules, sans ouvrir la bouche, à la dame qui préside. S'il y a d'autres dames d'importance, il convient de leur faire également la cérémonie des trois soit-disant inclinations. Si plusieurs femmes rendent visite, la plus ancienne ou la plus digne entre d'abord, les autres restent dehors pour laisser le temps à celle qui entre d'achever ses contorsions. Puis elles entrent les unes après les autres. Une fois faites les révérences, chacune va prendre sa place suivant sa condition ou reste debout jusqu'à ce que la dame lui dise: « Assieds-toi à ton aise ». À peine assise, on lui apporte sa pipe.

L'épouse se tient debout devant son mari et de même les fils en présence de leur père. Les femmes ne mangent jamais avec les hommes ou avant eux. L'épouse sert son mari à table et ce qu'il laisse lui servira de repas. Les femmes sont considérées comme les esclaves de leur mari, puisqu'elles leur portent à manger, à boire, la pipe, le café et cela autant de fois que l'occasion s'en présente. Les hommes considèrent comme très honteux de dire en public: « ma femme » ou de l'appeler par son nom. S'ils doivent en

parler ils disent : « ma maison ; la mère d'un tel », en nommant un de leurs fils. En parlant de sa mère, on dit : « Celle qui m'a mis au monde ». L'épouse pour désigner son mari dit : « Celui-là » ou encore : « Le père d'un tel », c'est-à-dire un de ses fils.

Les dames kurdes ne permettent pas que leur mari voit d'autres femmes, sauf leurs filles, leurs sœurs et aussi pour l'ordinaire la serespi, qui est une vieille gouvernante. Quand ces messieurs sont à la maison, ils se tiennent toujours confinés dans une chambre. S'ils doivent en sortir pour quelque motif, ils font un signe à l'épouse ou à la serespi, en frappant dans les mains. À ce signal, une des femmes mentionnées accourt, fait disparaître toutes les femmes qui sont dans la maison et alors il leur est permis de sortir.

Quand le pacha veut sortir de la maison, il est conduit depuis sa chambre jusqu'à la porte du palais par la serespi qui le précède de quelques pas en frappant dans les mains pour donner le signal aux femmes de la maison qui se cachent. Lorsqu'il entre, on fait exactement la même chose.

À considérer l'état des seigneurs kurdes, ils sont les plus malheureux des esclaves. Aucun d'eux ne tient son diwan ou salle de réception, en dehors de son palais. Ils ne sont pas libres de s'y rendre, tant que le pacha n'est pas descendu dans son diwan ; et ils ne peuvent y entrer, si on ne les a pas avisés que le pacha y est entré. Il ne leur est pas permis d'aller à la chasse, à la promenade ou de faire un tour en ville, sans l'autorisation du pacha. Ils ne peuvent rendre visite audit pacha sans lui avoir envoyé demander auparavant s'il le permettait et ces permissions ne sont pas toujours accordées.

Les Kurdes de Baba, du Soran et spécialement les pachas ne se contentent pas de deux ou trois épouses. Ibrahim Pacha, qui fonda Sulaimanieh, en avait quarante; Soliman Pacha, son fils, cinquante ; Abd-ul Rahman

Pacha, frère dudit Ibrahim, en comptait quatre-vingt-dix. Ils ont coutume de donner ces femmes, après quelque temps, à leurs amis. Un agha de Soran que j'avais guéri d'une maladie mortelle, m'offrit en cadeau une de ses jeunes épouses que j'aurais amenée avec moi partout où j'allais. Je lui dis que ma loi ne le permettait pas, que le caractère ne l'exigeait pas et que je ne le voulais pas. À la place il alla chercher une jument dont il me fit don. Mais il est resté très surpris de mon refus.

Quand un jeune Kurde veut se marier, si ses parents sont d'accord sur une jeune fille, ils chargent une femme âgée et respectable d'aller chez les parents chercher la fille pour leur fils. Si la vieille a réussi dans ses démarches, on demande la permission du pacha ou du mir local. Si celui-ci consent, la mère du jeune homme va porter l'anneau à la jeune fille et, après le lui avoir passé au doigt, elle la serre dans ses bras et lui donne un baiser. Jusqu'au mariage, les deux fiancés se font de mutuels cadeaux, mais sans jamais se voir. Le mariage n'est jamais célébré avant qu'on ne se soit mis d'accord sur le cadeau que l'époux doit faire au père ou à la mère de l'épouse et qui ordinairement consiste en une certaine somme d'argent. La jeune fille n'apporte jamais de dot. En outre, les bijoux, l'or, les vêtements et tout ce dont peut avoir besoin l'épouse, sont au compte de l'époux.

Le mariage se célèbre quand cela convient au pacha. Trois jours avant, les parents de l'époux vont couvrir l'épouse d'un bonnet de carton recouvert de satin rouge et d'un voile, long de douze palmes environ, artistement brodé aux deux extrémités, qui est le signe distinctif des femmes mariées, - et cela, durant huit jours pour montrer qu'elle est une jeune mariée -, et d'un autre foulard, tout brodé d'or, qui tient sur la tête sans aucun lien. On enlève alors l'insigne des jeunes filles qu'elle portait sur la tête et qui est une espèce de petit bonnet de broderie d'où pendent des houppes variées de soie.

On habille l'épousée le plus richement possible, en empruntant bijoux et bijoux d'or aux parents et aux amis. Tous les vêtements, sans en excepter la chemise, sont de couleur rouge. On teint les ongles en cramoisi et les cils en noir.

On s'épouse toujours par procuration et les procureurs sont toujours deux hommes : l'un pour l'époux et l'autre pour l'épouse. Ceux-ci, interrogés par un mollah en présence de deux témoins, disent qu'un tel consent à prendre une telle ; et le procureur de la femme dit de même qu'une telle veut épouser un tel. Au lieu de se donner la main, ils se donnent le pouce, en unissant le pouce droit de l'un sur le pouce droit de l'autre. Ce rite accompli, le mollah dresse un petit écrit que les témoins signent. Ceci terminé, on asperge d'eau de rose la barbe et les vêtements des invités ; puis on boit un rafraîchissement, qui est un sirop rosé ou violet allongé d'eau. Pendant cela, au dehors, on fait du bruit, on crie, on danse. Ensuite on conduit l'épousée à la maison de son mari.

Ceux qui veulent tirer gloire auprès des parents des époux, se réunissent pour accompagner la jeune mariée. Voici l'ordre du cortège : En tête, tous les hommes, deux à deux, marchant lentement. Puis les danseurs, les uns avec un ou deux mouchoirs de soie à la main qui tourbillonnent dans l'air en mouvements désordonnés, tandis qu'un autre, habillé à la guerrière, avec un bouclier au bras et une épée nue à la main, tantôt la fait tourner au-dessus de sa tête en mettant un genou en terre, tantôt la fait tourner derrière son dos, tantôt fait semblant de combattre avec un autre, tantôt tourne en fendant l'air, ou bien frappe le sol ou s'accroupit ou saute et tantôt fait mille grimaces ridicules sans le moindre sens. Viennent ensuite quelques tambourins et de longues flûtes nasillardes, qui sont de simples roseaux ; mais les contorsions de ceux qui en jouent sont encore plus nombreuses que les airs qui en sortent. Derrière cette musique, suivent les chanteurs qui, eux aussi, en se tordant et en criant le plus possible, chan-

tent un épithalame. À leur suite, apparaît l'épouse montée sur un cheval richement sellé. Un ami de l'époux est désigné pour conduire le cheval par la bride, tandis que deux autres marchent de chaque côté de l'épouse. Celle-ci est entièrement vêtue de rouge, avec un grand voile, également rouge, qui la couvre tout entière. De nombreuses femmes la suivent à cheval.

Le nouveau marié ne doit pas se trouver à la maison lorsque son épouse y arrive ; mais ce jour-là, il est invité à dîner par un de ses plus proches parents ou ami. Une fois l'épousée arrivée à la maison, ceux qui l'ont amenée vont chercher l'époux et avec le même charivari le conduisent, mais à pied, à la maison, puis, de là, l'introduisent dans la chambre nuptiale.

Il arrive souvent que, si le père refuse de donner sa fille à qui la demande, celui-ci l'obtient du pacha en lui offrant un cadeau. Et alors le pacha donne l'ordre au père de donner sa fille à un tel et le père doit s'exécuter. Ils ont aussi une sorte de mariages clandestins. Ceux-ci ont lieu lorsque celui à qui la jeune fille appartient dit en présence du mollah à l'homme à qui il veut la donner : « Je t'ai donné ma fille » ou « ma sœur » ; il l'introduit alors dans la chambre de la jeune fille et il en sort. Une autre manière se conclut d'ordinaire entre un patron et une esclave. Quand un homme veut épouser secrètement une esclave ou une autre femme, il va avec le mollah jusqu'à la porte du harem ou du sérail des femmes. La femme en question se tient derrière cette porte et, si elle est interrogée par le mollah, il lui suffit de répondre : « Je veux un tel ». Et alors aucune autre cérémonie n'est requise pour déclarer vrai ce mariage.

Les Grands ne peuvent parler de mariage, si le pacha ne le dit et ne leur choisit lui-même une femme quand ça lui plaît. Et si quelqu'un n'est pas du tout bien en cour, il vieillira et mourra sans jamais se marier.

Les Kurdes sont très amateurs de chants et de danses ; mais leur goût est

déplorable dans les unes et dans les autres. Celui qui hurle le plus passe pour le plus musicien, et celui qui se balance le mieux à la façon des ours obtient le prix de rythmique de championnat du monde.

La broderie est aussi une de leurs passions. Presque toutes les femmes y travaillent une bonne partie de la journée. S'ils avaient le talent d'inventer des choses nouvelles ou de développer une belle idée, ils feraient de grands progrès en cet art.

Pour traverser les rivières, ils se servent de radeaux qu'ils appellent *kelek*. Ceux-ci ne sont pas construits en bois, mais avec des outres gonflées ou avec de grosses Calebasses reliées à des poteaux et qui font flotteurs. Deux hommes les manœuvrent et les dirigent avec une perche à la main ; ou bien, ce qui est le plus courant au Kurdistan, ces deux hommes nus chevauchent chacun une calebasse et, en nageant, tirent le radeau avec une corde. Ces radeaux sont très dangereux, mais la nécessité est un voile qui cache la peur.

Étant toujours assis, les Kurdes finissent par s'engourdir et s'empâter. Aussi, chez les Baba et les Soran, ont-ils l'habitude, pour donner de la souplesse à leur corps, de se servir de deux grosses pièces de bois avec lesquelles ils font divers mouvements et exercices qu'ils n'achèvent qu'une fois harassés et couverts de sueur. Et ils pratiquent ces exercices, non seulement lorsqu'ils sont à jeun, mais même quand ils ont l'estomac plein.

ARTICLE V *Leur caractère*

Hors de leur patrie, les Kurdes sont très timides. Ils sont toujours jaloux et soupçonneux, parce qu'ils sont ignorants, entêtés, ambitieux, superstitieux et curieux. La paresse les domine, au point de les rendre amorphes, ennuyeux et bourrus. Ils sont habitués au mensonge, à la fraude dans les contrats et les serments et sont aussi insensibles à l'amour qu'à la trahison.

Pour ne pas avoir la peine de se déshabiller et de se rhabiller, ils préfèrent dormir tout habillés. Pour ne pas travailler, ils se contentent d'un peu de pain d'orge ; aussi s'adonnent-ils au brigandage.

Pourtant si on leur propose ou leur raconte quelque chose de beau ou de bon, ils s'émerveillent ; mais ils n'en sont pas pour autant poussés à l'imiter ou à l'exécuter.

ARTICLE VI *Leurs écrits*

La langue kurde tire son origine du persan, qui s'est corrompu avec le temps et s'est approprié une foule de mots ou de phrases arabes, turques et chaldéennes qui ont formé un seul idiome, bien qu'on en puisse constater des divergences suivant les principautés⁽⁵⁸⁾.

⁽⁵⁸⁾ - Cette explication de la formation de la langue kurde est assez simpliste. «*Le kurde, comme le persan, est une langue iranienne occidentale dont l'ascendance est différente de celle du persan*» (Minorsky, in E.I.). On y distingue le «*Kurdi*», parlé dans les districts sud du Kurdistan (Kermanshah, Kalthour, Goran, Sina) et le «*Kurmandji*», divisé lui-même en deux dialectes principaux : celui du sud (Hekkari méridional, Moukri, Baban, Soulaïmanieh) et celui du nord (Hekkari septentrional, Erzeroum et Bayazid) (N.D.T.).

La langue kurde ne possède aucun livre ni écrit. S'il leur faut écrire, ils se servent du persan que connaissent tous les mollahs et les seigneurs.

L'émir de l'Akar, Moussa Bek, m'a montré un jour l'alphabet kurde que beaucoup de Kurdes croient ne pas exister. Il me disait qu'en vérité on ne trouvait aucun livre écrit en caractères kurdes, mais que pourtant on pouvait voir quelques feuilles volantes de poésies écrites en langue kurde que ledit seigneur me montra. Mais, malgré mes plus chaudes prévenances, je n'ai pas réussi à l'amener à me donner une copie de cet alphabet. Il ressemble tout à fait au persan, sauf quelques lettres.

Notre dominicain déjà cité, le père Garzoni, qui fut missionnaire dix-sept ans au Kurdistan, a été le premier à composer une Grammaire kurde, imprimée à Rome, aux frais de la Propagande, en 1787. Pour avoir été le premier à mettre au jour cette œuvre, il est digne de louange ; mais, d'un autre côté, elle est pleine d'erreurs. Parmi lesquelles on constate que pour presque tous les *Shin* il s'est servi du *Sin*. En outre font défaut une foule de termes, de phrases et d'expressions nécessaires⁽⁵⁹⁾.

ARTICLE VII

Les produits du Kurdistan

Tout le pays des Kurdes est formé de grandes montagnes escarpées et accumulées, de petites vallées, de très peu de plaines dans le sud et d'abondants ruisseaux. Si cette nation était secouée de pensée plus dynamique, elle pourrait tirer de grands avantages de ses rochers sauvages. Et alors, en fait, elle n'aurait plus besoin des peuples voisins et n'exercerait plus de honteux métier de brigandage et d'assassinat. En ornant ces mon-

⁽⁵⁹⁾ - N'empêche que le savant kurdologue B. Nikitine, dans son article *Shemdinan*, de *l'Encyclopédie de l'Islam*, a appelé le Père Garzoni «le père de la kurdologie» (N.D.T).

tagnes de plantations, elle en retirerait de quoi se fournir non seulement elle-même, mais encore toute la Syrie, l'Assyrie, la Chaldée, la Palestine, l'Irak et même toute une partie de l'Europe. Le manque d'idée de ces individus les empêche d'ouvrir les entrailles de leurs montagnes qui renferment des mines quasi inépuisables des métaux les plus précieux. Si les vallées étaient cultivées, elles suffiraient à fournir à ces provinces des fromages précieux, du beurre, de la laine. Les plaines contribueraient à leur donner le blé et l'orge, sinon en suffisance, du moins pour remédier à la grande famine que leur rareté y apporte. Grâce à ses rivières, de quelles belles industries ne serait pas enrichi ce pays ? Le Kurdistan est un trésor mal connu et dont on prend peu de soin. Ses habitants sont des Tantale qui languissent au milieu de l'abondance.

Les montagnes fournissent, et en grande quantité, toutes sortes d'arbres, des noix de galle qu'ils expédient en Europe en nombre extraordinaire, des glands, du tabac dont ils fournissent toute la Mésopotamie et les États de Bagdad, du jujube ou sésame, dont ils retirent d'abord l'huile, puis une certaine matière de la consistance du miel qu'ils appellent *tahini* et qu'ils trouvent très bonne à manger. En maintenant ce tahini quelque temps sur le feu et en le tournant sans cesse avec une cuiller, il se durcit et forme une espèce de nougat, comme on en fait aussi usage en de nombreux endroits de nos Calabres, et alors ils l'appellent *helawi*.

Sur les collines, ils cultivent la vigne ; s'ils avaient l'art de faire du vin et si ça n'était pas défendu par le Coran, ils feraient avec ces magnifiques grappes un vin agréable et généreux. De ces grappes ils font du *zbib* (raisin sec) et du moût cuit (raisiné) qu'ils écoulent chez toutes les nations voisines. Ils récoltent aussi des figes sèches, du miel, des poires, des grenades, des coings, des mûres, des prunes, peu de cerises, quelques pêches, mais mauvaises, et des légumes dont ils font une grande consommation. Il y a aussi des collines où s'extrait le fameux sulfate. Là-bas, on trouve

presque toutes les herbes et plantes médicinales. Parmi les plantes abonde la *timbra*⁽⁶⁰⁾; ils se servent de sa racine qu'ils mettent dans leur blague à tabac pour lui en donner le parfum et aussi pour que la fumée ne leur donne point mal à la tête. Ils ont aussi le galanga, qu'ils ont l'habitude de mastiquer pour se fortifier les dents, la fameuse sauge, qu'ils trouvent très utile pour provoquer la sueur, non moins que pour prévenir l'attaque d'apoplexie ; l'Agnus castus⁽⁶¹⁾ dont ils ont expérimenté les graines très efficaces pour guérir les jeunes filles au temps de leurs règles. Ils se servent des feuilles d'anémone pour ouvrir les vésicatoires, du cumin pour rendre fécondes les stériles, de la jusquiame pour avoir un sommeil et des rêves tranquilles, de la patience pour apaiser l'acidité et exciter l'appétit, du nymphéa pour éteindre les chaleurs internes, de la racine de saturione ou orchis pour accroître la vigueur naturelle. Ici la verveine est assez rare et ils l'appliquent avec profit sur la rate, au lieu de la ciguë qui est aussi très rare et qu'ils ne connaissent pas. Le cerfeuil est rare également et ils le tiennent pour un vigoureux stimulant du cœur. On trouve en grande quantité les deux espèces d'absinthe. Ils la récoltent fin septembre et ils en abusent pour se fortifier l'estomac.

À Kirkuk, j'ai vu un très beau plant de vulvaire au mois de mai et qui avait un peu plus de quatre palmes de haut. L'année suivante, en juillet, j'allai au même endroit dans l'espoir de l'y trouver multiplié, mais je ne le vis plus. Je n'ai jamais vu cette plante dans le Kurdistan, mais seulement dans cette ville-là.

La *palma christi* ou ricin est très abondante ; ils la cultivent pour en extraire l'huile dont ils font usage en teinture, en onction pour les rhumes obs-

⁽⁶⁰⁾- Je n'ai pas trouvé ce mot dans les dictionnaires. Peut-être le *Tamaris* dont l'usage correspond à ce qu'on dit ici ? (N.D.T).

⁽⁶¹⁾- Gattilier (N.D.E).

tinés ; pour la colique, ils en boivent presque une once. Ils ont l'habitude d'avoir de l'abrotone ou aurone là où ils conservent l'eau. Ils croient que cette herbe a la vertu de maintenir les poisons éloignés. On trouve encore en abondance le tithymale. Les bergers se servent de son suc mêlé au moût cuit pour avoir d'abondantes purgations. Certains y substituent le suc de la coloquinte ou les graines d'épuration, non sans danger pour leur vie.

Il y a aussi le *baaras*, appelé *giyabanok* dans leur langue⁽⁶²⁾. C'est une plante qui, ainsi qu'on le raconte partout, brille pendant la nuit et semble avoir des feuilles d'argent. À mesure que l'on s'en approche, elle rentre sous terre et se cache à la recherche de qui va à sa poursuite. On dit qu'elle reste immobile si on jette dessus quelques gouttes d'urine de femme. Ce que je sais de plus certain, de la bouche même de ceux qui l'ont arrachée, c'est que pour la rendre immobile ils ont coutume de pratiquer certaines superstitions qu'ils prononcent à une distance déterminée de la plante. Son feuillage ressemble un peu à celui de la vigne ; sa racine représente parfaitement un corps d'homme ou de femme ; elle a une couleur de chair. Ils racontent que lorsqu'on l'arrache, sa racine siffle comme le vent et que celui qui la déracine tombe mort. Aussi pour éviter ce danger, ils commencent par creuser tout autour ; puis ils attachent un bout de corde à la racine et l'autre bout au cou d'un chien ou d'une chèvre ; alors ils s'éloignent le plus possible et jettent de loin des pierres à la bête qui, dans ses efforts pour fuir, arrache la racine et tombe morte. Alors ils s'approchent

⁽⁶²⁾- La description qui en est donnée ici permet d'identifier cette plante à la mandragore, bien connue dans tout l'Orient pour avoir des effets aphrodisiaques. On en parle même dans la Bible: *Genèse*, 30.14-16 et *Cantiques* 7.13. cf. aussi Massé, *Coutumes des Persans*, p.218. Un de mes anciens élèves de Derbessié, Bakos Rayes de Chamesdin, m'a rapporté les mêmes coutumes chez les Assyriens. Sur l'étymologie du mot *Giyabanok*, il y a doute. En *soureth*, d'après Rabi Guorguis Isa de Mar-Yakoub, *banoka* désigne « celui qui est capable de faire aimer une femme par un homme »... et ce mot viendrait du kurde *Banok* – qui fait aimer, d'un verbe *bani* ? ... Mais l'Émir Kamran Bedr-Xan que j'ai interrogé croit que ce mot pourrait venir tout simplement de *Bano*, *Mademoiselle*... et *Giyabanok* serait donc « *L'Herbe aux Demoiselles* » (N.D.T.).

et se l'attachent sur les épaules. Ils m'ont dit qu'il y en a de deux espèces : une ligneuse et une huileuse. Ils attribuent à cette racine différentes vertus. Certains affirment qu'elle est apte à promouvoir la génération si on la tient à la main au moment de l'acte ; d'autres prétendent qu'elle est efficace pour expulser le démon ; d'autres la considèrent comme un préservatif contre la fièvre, si on la porte sur le dos ; d'autres m'ont dit avoir expérimenté la vertu de l'espèce huileuse pour guérir les rhumatismes. Ils en extraient l'huile en la faisant bouillir, et l'onction qu'on en fait soulage tout rhumatisme et toute douleur. Il en est qui affirment que pour le mal au bras, il faut appliquer l'huile extraite de ce bras de la racine, et si c'est le pied qui est malade, l'huile de ce pied, et de même pour le reste. En 1810, on m'écrivit de Mardin, où cette plante abonde, pour me demander si je voulais acheter un petit vase de cette huile. Mais comme le prix était assez élevé et que je n'avais pas expérimenté cette huile, et que, par ailleurs, j'avais peur d'être trompé, je ne voulus pas me hasarder à l'acheter. Mais je ne manquai pas, d'autre part, de faire les recherches les plus soigneuses pour acquérir deux de ces racines, une mâle et une femelle, allant même jusqu'à promettre trois cents piastres de leur monnaie pour chacune. L'archevêque arménien catholique de Mardin, Monseigneur Joachim Tasbas, homme cher à tous les voyageurs européens qui passent par là, à cause de ses grandes connaissances, me fit la promesse expresse de m'en envoyer. Le médecin de ladite ville qui m'avait beaucoup vanté les grandes vertus de cette racine s'engagea également à m'aider beaucoup pour cela ; mais j'ignore par quelle fatalité, je n'ai jamais eu le plaisir de la tenir entre mes mains. À Amadiéh, un prêtre arménien hérétique de la ville de Van m'a juré de m'en apporter car, lui-même me l'a raconté, il en avait arraché à l'aide de ses prières diaboliques. J'ai su depuis qu'il se disposait à faire cette opération, bien que je ne le lui aie pas permis, et qu'en déracinant la plante il fut frappé d'apoplexie ; il survécut quelques jours, puis mourut. Je conserve chez moi quelques petits fragments de l'espèce ligneuse.

Les naturels du pays, entre autres le pacha d'Amadiéh, m'ont raconté qu'il existe dans leurs montagnes une herbe très merveilleuse qui rend aveugle à l'instant même celui qui en respire le parfum, et que, à côté d'elle, se trouve une autre herbe qui est son antidote, si bien qu'elle rend la vue à qui la sent. On raconte du père Léopold Soldini, missionnaire apostolique dominicain au Kurdistan, célèbre médecin, botaniste fameux et grand mathématicien, mort à Zakho en 1779, que lorsqu'il allait dans les montagnes à la récolte des plantes, pour ne pas faire voir à celui qui l'accompagnait les herbes qu'il y cueillait, à peine était-il arrivé qu'il donnait de cette herbe à respirer à cette personne et la rendait aveugle. Et après avoir fait sa cueillette d'herbes qu'il mettait en petits sachets, il lui faisait respirer l'herbe antidote et la vue lui était rendue. Le croie qui voudra ! Quant à moi, je tiens cela pour une de leurs petites fables coutumières.

ARTICLE VIII *Leur commerce*

D'après les produits du lieu et son aspect, il est facile de conclure ce qu'en peut être le commerce. Du peu de vivres que les habitants tirent de la fertilité naturelle du sol, ils en troquent le surplus avec les pays limitrophes, après s'en être servis chichement. Leurs principaux objets de commerce sont : le beurre, le fromage, le riz, la cire, le miel, les noix de galle, la laine, le raisin sec, les bois, les agneaux et les mulets.

Le brigandage est aussi pour eux une façon de faire du commerce. Ils assassinent les caravanes et, leur butin, qui consiste souvent en perles et en châles, ils le vendent ou le troquent pour presque rien. En 1813, hors la porte dite « de Sindjar » de la ville de Mossoul, les femmes kurdes vendaient de magnifiques perles en de crasseuses balances, au poids de leur argent qui est presque tout falsifié. J'ai vu en outre quelques Kurdes mis-

érables revêtir en guise de chemises des châles dont certains auraient été achetés en Europe plus de dix mille ducats par une dame pour se donner le plaisir de s'en couvrir les épaules. Dans le commerce, ils sont toujours avides, trompeurs et méfiants.

ARTICLE IX *Leurs arts et métiers*

On pourrait dire que l'oisiveté et le brigandage sont les seuls métiers des Kurdes. Tant qu'ils ont à manger une misérable bouchée, ils passent leur temps à rien d'autre qu'à fumer leur pipe. Mais à peine épuisés leurs vivres et leur tabac, qu'ils s'unissent pour aller tuer. Les plus honnêtes s'adonnent à l'agriculture et à l'art pastoral. Certains s'emploient au tressage des paniers, d'autres à la fabrication de vases d'argile ; quelques-uns taillent des cuillers de bois et d'autres fabriquent des sandales de corde ; certains tissent des nattes, d'autres, des tapis, d'autres, des étoffes. Dans le Baba, ils font des selles, des brides et autres harnais pour chevaux. Dans le Chambo, il y en a beaucoup qui élèvent des vers à soie, mais ils ne peuvent en faire que des foulards. Ils n'ont que très peu de forgerons, de maçons et de bûcherons et encore guère fameux et, d'ordinaire, ce sont des chrétiens ou des juifs. Lorsqu'ils ont besoin d'un travail de cette sorte, ceux qui sont voisins de la Perse le font venir de là ; et ceux qui sont aux confins de la Mésopotamie l'apportent de cette région-là. Se fait médecin qui veut, pourvu qu'il sache lire un peu quelque manuscrit persan ou arabe. Les femmes moulinent la laine et le coton et s'adonnent à la broderie. En somme, ils se contentent volontiers de vivre dans l'indigence, plutôt que d'exercer un métier, puisqu'ils ont renoncé absolument à tout moyen scientifique.

ARTICLE X *Leur nourriture*

On ne me fera jamais croire qu'il existe au monde une nation au goût plus dépravé que les Kurdes. Un odoriférant ragoût préparé avec toutes les finesses de l'art par un cuisinier européen serait pour eux un mets rebutant, tant ils sont attachés à leurs aliments. Il semble que l'appétit leur vienne plutôt de la puanteur que de la bonne odeur. Presque tous leurs mets sont accommodés avec des pois chiches. Ils font entrer le riz dans tous leurs plats. Le *pilav*⁽⁶³⁾, qui est tout ce qu'il y a de meilleur chez eux, est leur nourriture journalière. Ce n'est pas autre chose que du riz bouilli à l'eau, sur lequel ils jettent du beurre fondu ; puis avec les mains ils l'amoncellent sur un plat de cuivre et le présentent à table. Ils ont encore le *kebab* qui est du riz, un peu de viande d'agneau battue et de la farine. Ils en font des boulettes d'environ deux livres chacune. Ils ne les font pas bouillir plus d'une paire d'heures, alors que deux jours suffiraient à peine pour les cuire et ils les mangent aussi dures que des pierres. En certains endroits, ils les mangent même crues, farcies d'aromates. Ils utilisent aussi les *yaprak* (*yeprak*). C'est du riz et de l'agneau enroulés dans des feuilles de bette ou de vigne. Ils mangent le *bulgur* (*borgol*), qui est du blé écrasé, bouilli et séché au soleil. Ils aiment le *kechkek*, qui est du blé décortiqué, légèrement broyé, puis bouilli et séché au soleil. Certains font aussi du *richte*, espèce de vermicelle, mais mal fait. Le plat le plus exquis à leur goût est le *kéchik*, qu'ils préparent ainsi : Ils broient grossièrement le blé et le font très bien bouillir ; puis ils y ajoutent des têtes d'oignons, des feuilles de céleri, du pourpier, du cresson, de la bette, bien hachés, et ils y joignent des pois chiches écrasés et du lait aigre ; il en est qui y mettent

⁽⁶³⁾- La plupart des mets signalés ici sont turcs ou arabes. J'ai donc adopté l'orthographe turque, laissant entre parenthèses l'orthographe de l'auteur. *Khelta* et *sefta* sont arabes. *Hochaf*, en turc, se dit *khwechav* en kurde (N.D.T).

aussi de l'ail et qui font bouillir le blé avec la viande. Ils remettent cette mixture dans une grande marmite d'argile et l'exposent à l'air pendant quinze jours et jusqu'à vingt jours en été. Une puanteur de charogne s'exhale de ce vase quand on l'agite et c'est ce qu'ils font cinq ou six fois par jour. Ils en font ensuite des poignées informes exposées pendant vingt autres jours sur les terrasses au soleil, à la poussière, et au plaisir de tous les insectes. Cela fait, ils le conservent pour s'en servir lorsqu'ils voudront manger un bon morceau, comme ils disent. Ils font aussi les *dolmeh*, qui sont de petites courges allongées, dont ils enlèvent les graines et qu'ils farcissent ensuite des mêmes ingrédients que pour les yaprak ; puis ils les enduisent du gras de la queue de mouton et les mettent à cuire dans un grand vase en cuivre. Ils mangent aussi le *khelta*. C'est une ratatouille de morceaux de viande, de pois chiches, de raisins secs, de figues sèches, de pruneaux, de pois secs, de dattes, d'oignons, d'amandes, auxquels on ajoute une pincée de fleur de farine, de la graisse d'agneau ou du beurre. Bien cuit dans une bassine de cuivre, on le présente sur la table. Celui qui en mange beaucoup n'a pas besoin d'huile de ricin ni de coloquinte. Chez les seigneurs, on prépare le baklava, pâte feuilletée bien enduite de graisse ou de beurre et remplie d'amandes et de sucre. Leurs rôtis sont ou bien des petits morceaux de viande, ou bien de la viande hachée et enroulée sur la broche et qu'ils appellent *chefta*. Ils n'emploient pas de soupe aux herbes, sauf de la mauve ; quant aux autres herbes, ils ne les connaissent pas ou les jettent comme choses dégoûtantes et inutiles.

Ils ont l'habitude de sortir du lit à l'aurore. À peine levés, ils font leur courte prière prescrite et, sitôt après, on leur apporte le petit déjeuner. Il se compose ordinairement de lait aigre, de fromage qui leur est présenté coupé en petits morceaux, de *tahini*, de pommes bouillies dans le miel, de miel en rayon, *chami*, de raisiné, de fruits et de pain. Celui-ci est toujours cru pour rester flexible et mince de façon à pouvoir y enrouler les morceaux des autres mets.

Ils jettent les tripes et la tête des animaux qu'ils trouvent dégoûtants. Ils ne mangent de gibier que s'il a commencé à se faisander.

Comme il ne leur est pas permis de boire de vin, des spiritueux ou d'autres boissons enivrantes, ils font, en mangeant, usage de *khwechav* (*hochaf*), qui se traduit « bonne eau ». C'est une mixture de raisins secs, de figues, de pruneaux et de pois secs bouillis dans l'eau ; puis ils passent cette espèce de tisane en un vase de cuivre où ils mettent une grande louche ronde de bois et ils le présentent sur la table. Celui qui veut boire, prend de cette eau avec la louche et en boit, puis mange de ces fruits bouillis.

Ils n'ont ni table, ni chaises, ni assiettes, ni verres, ni nappe, ni serviettes, ni fourchettes, ni couteaux, ni salière, ni vinaigrier. C'est à peine s'ils ont des cuillers de bois et encore peu nombreux sont ceux qui s'en servent, car ils croient trouver plus de goût à manger avec les mains. En guise de nappe ils étendent par terre un grossier morceau d'étoffe ou de cuir et ils mettent dessus d'abord des galettes de pain tout autour ; puis au milieu ils installent le pilav bien amoncelé et autour tous les autres mets en des vases de cuivre. Puis ils s'accroupissent tout autour. Ils mangent de la main droite, car ils utilisent la gauche en des occasions moins décentes. Ils rompent tout avec la main. Si celui qui préside veut faire à son commensal la politesse d'un bon morceau, il le lui jette devant, tout comme les Européens font avec leur chien. Après le repas, ils se lavent avec de l'eau et du savon les mains, la barbe et la bouche.

Ceux de Baba, de Soran et de Karatcholan mangent avec plus de décence. Ils s'asseyent à terre sans s'accroupir et ont devant eux une petite table avec de grands plateaux de cuivre sur lesquels on place les autres plats avec les mets et ils se lavent les mains avant et après le repas.

Sitôt le dîner et le souper finis, on leur apporte la pipe et le café et ils prennent plaisir à tirer une bouffée de celle-là et à boire une gorgée de celui-ci.

ARTICLE XI *Leur façon de se vêtir*

Le vêtement kurde varie en quelque sorte avec le goût et le lieu. Les Soran, Baba et Karatcholan, étant plus voisins de la Perse, s'habillent plus élégamment que les autres Kurdes. Les seigneurs s'habillent comme les beks de Constantinople, à l'exception de la mode du *qawouk* que les Kurdes ne portent pas pour ne pas se montrer sujets du Grand Seigneur. Au lieu de cette mode, ils portent un turban de châle avec un petit bonnet rouge. Ceux de second rang, au lieu de châle, se ceignent la tête d'un bandeau de soie de différentes couleurs, sans ourlets et dont les pans retombent en flottant sur le cou et les oreilles. La classe pauvre s'habille un peu à la façon des Persans avec un long vêtement ouvert sur les deux côtés, jusqu'à une paume au-dessus des genoux. Sur la tête, ils portent un long bonnet blanc. Il y a des serviteurs, et spécialement ceux qui font les courriers, qui se mettent sur la tête un bonnet triangulaire et étroit de laine blanche aux cornes pointues et séparées qui leur tombent sur les oreilles. D'autres enroulent autour du bonnet un simple foulard de soie bigarrée.

Ils se serrent la taille d'une large ceinture qui se ferme sur le ventre avec deux grandes plaques d'or, d'argent ou de pierre d'Orient.

Les femmes s'habillent différemment des Kurdes des autres principautés. En général, leur goût se rapproche de celui des autres femmes orientales. Tout leur luxe est sur leur tête. Elles portent un turban en forme de casque, haut par devant, bas en arrière et bombé dans le milieu. Il est rembourré de coton, recouvert de plusieurs rangées de rubans de soie multicolores

qui, entrecroisés de fils d'or et de soie forment de très jolis entrelacs polychromes. Sur ce turban sont cousues une multitude de pierres d'agate, d'onyx, d'ambre et de petits miroirs. Par derrière pendent, flottant presque jusqu'à terre, jusqu'à sept foulards de soie de couleur suivant leur caprice. Ce turban est retenu par un bandeau de soie noire, rouge ou jaune.

Comme toutes les Kurdes et bien d'autres femmes d'Asie qui nouent ce bandeau au-dessus du vêtement ou *djibe*, les femmes du Karatcholan le ceignent par-dessus la simple chemise que très rarement elles portent de couleur blanche. Aussi leurs vêtements paraissent-ils toujours plus larges qu'il n'est nécessaire et sans aucune tournure. Cet habit n'est pas court comme celui des autres femmes kurdes et est toujours d'une étoffe très fine fabriquée en Perse.

Toutes les Kurdes en général ambitionnent de se couvrir, du poignet jusqu'au coude, de fils de corail, de verroterie, d'agate, d'ambre et d'or. De ces mêmes objets, elles composent aussi des colliers qu'elles suspendent à leur cou. Pour cela aussi elles utilisent de grosses pierres de lapis-lazuli, de solimans et d'onyx encastrés d'or.

Leur vanité dans l'habillement s'étend jusqu'aux ceintures. Celles-ci sont de velours, noir ou vert, où sont enfilés divers gros morceaux d'argent et même d'or quelquefois ; au milieu, on en peut voir un morceau beaucoup plus grand et bien ouvragé avec un joyau en son centre. Tous ces morceaux vont jusqu'à peser souvent onze et même parfois douze livres.

Les femmes kurdes ont le barbare plaisir de se percer les narines. Il y en a même qui trouent la cloison du milieu d'où pend un gros anneau d'or. Les Arabes du désert font la même chose. D'autres ont percé la paroi extérieure et y introduisent soit un petit anneau, soit un petit clou d'or incrusté de pierreries.

Les femmes kurdes du Bahdinan, du Botan, de Chambo et du mont Sindjar suivent une autre mode. Elles se couvrent d'une *djibe* de laine grossière de couleur tannée et qui ne dépasse pas les genoux. Elle est faite sans aucun art, aussi large en haut qu'en bas et sans manches. Elle est composée de quatre morceaux égaux qui n'ont pas plus d'une demi palme de largeur. Au-dessous, elles portent un long gilet à manches d'escot grossier, rayé et de couleur beige. Il est aussi long que la *djibe* et sa partie inférieure rentre dans les caleçons qui sont de même étoffe et couleur, ou de serge. Les souliers sont en cordes bien tressées et cirées avec beaucoup d'art. Les seigneurs s'habillent comme les Grands de Baba, mais leur bonnet rouge est un peu plus long. Lorsqu'ils vont à la chasse, ils s'habillent comme les paysans.

Leurs femmes ont l'habitude de porter sur la tête une sorte de morion, recouvert de soie, long d'une palme environ, et qui ressemble à une cruche. Elles recouvrent ce morion d'une mousseline blanche, longue d'une dizaine de palmes, brodée aux deux extrémités et aux quatre coins. En descendant de la tête, un bout s'enroule autour de la gorge, tandis que l'autre tombe négligemment sur les reins et dévale jusqu'à terre. En toute saison, leur vêtement est toujours une courtepointe double, d'un pouce environ, et qui ne descend jamais plus bas que les genoux. La moitié de ce vêtement, en sa partie supérieure, ferme entièrement la poitrine avec de gros boutons de soie ; quant à la moitié inférieure, les deux pans opposés se croisent en triangle l'un sur l'autre de façon à former sur le devant des cuisses une double couverture. Ce vêtement ainsi rembourré est fait de drap ou de velours, ou de soie ou d'autre tissu. Au-dessous des genoux, on voit pendre la chemise de soie ou de lin et de la couleur qui leur plaît. Aux coutures sont brodées de grandes dentelles qui ont jusqu'à six doigts de large. Sur tout son pourtour, l'ourlet est orné de même façon. Elles attachent le bas de leurs longs pantalons de soie avec deux foulards de soie qui lient également les bottines de cuir jaune, longues de quatre doigts, et

qu'elles gardent aux pieds hiver comme été. Les manches de leurs chemises sont très longues, car elles doivent se terminer à angle aigu. Cette longueur leur sert à envelopper le bras et à fermer les manches des vêtements qui ne portent pas de boutons. Ainsi elles se préservent du froid et évitent de montrer le bras.

ARTICLE XII *Leurs distractions*

À considérer attentivement le caractère des Kurdes, on constate qu'ils ne trouvent pas d'autres plaisirs que la pipe et la femme. Ils se fatiguent vite de tout autre passe-temps et reviennent de suite aux premiers. Il semble bien qu'ils ne puissent guère se détacher plus d'un jour de ces deux-là. Ils ne se marient pas dans le but d'ordonner leurs affaires domestiques, mais bien pour avoir, les malheureux, de quoi se divertir. Ils sont tellement habitués à la pipe, même les enfants, que s'il leur arrive d'en être privés une heure, ils en deviennent comme fous.

Lorsqu'ils sont hors du harem, c'est-à-dire du sérail des femmes, ils aiment converser avec leurs amis. Faire du cheval est aussi pour eux un penchant qui les transporte. Cela consiste à se poursuivre avec une lance, une épée nue ou un pistolet, en faisant semblant de s'attaquer. Ils ont aussi l'habitude d'être des bandits de grand chemin. L'abondance du gibier fourni par leurs montagnes les attire à la chasse. Ils la font avec des filets, des faucons, des fusils et parfois même sans aucun instrument. Ils prennent les perdrix aux filets et aux rets. Ils ont une espèce de faucons, très beaux, qui attrapent au vol les seules perdrix. Ils ont aussi dressé d'autres faucons, soit à poursuivre les lièvres et les chevreuils qu'ils attrapent et dont ils crèvent les yeux, soit pour voler après les oiseaux de proie. Cette chasse est agréable à voir. Les chasseurs vont à cheval, portant chacun son fau-

con qui est à jeun et dont les yeux sont cachés par un joli petit béguin. Dès qu'ils aperçoivent en l'air un oiselet, ils enlèvent le béguin. Le faucon ouvre l'œil, aperçoit l'oiseau, prend si rapidement son vol qu'il est de suite sur sa proie. De sa serre il le saisit par n'importe quelle partie et se laisse tomber vers la terre. L'oiseau est entraîné par le poids de son ravisseur. Arrivés au sol, le faucon commence à lui donner des coups de bec pour le tuer. Alors les chasseurs accourent avec un morceau de viande qu'ils portent avec eux dans ce but, et l'offrent au faucon qui abandonne sa proie aux mains des chasseurs et se met à dévorer la viande. Au fusil, ils font des chasses bruyantes aux sangliers qu'ils laissent là où ils les ont abattus - car ce sont pour eux des animaux impurs -, aux bouquetins sauvages, aux ours et aux tigres.

Souvent aussi ils font la chasse sans aucune arme. Ils forment des bandes de vingt ou trente individus en quatre groupes et se dirigent vers l'endroit où gîtent les perdrix en poussant des cris. Celles-ci volettent, mais de tous côtés rencontrent des obstacles. Leur vol est bas et court, aussi sont-elles de suite fatiguées. Alors elles s'arrêtent de voler, s'étendent sur le dos et se laissent prendre sans le moindre geste.

Ils s'amuse encore à regarder cosser les moutons, ou les perdrix se donner des coups de bec ; ils en conservent même beaucoup dans ce but. Ils ne dédaignent pas les jeux de bateleurs et les feux d'artifice.

Les femmes aussi ont leurs amusements. Le plus bruyant est celui qu'elles appellent *seyran*. Ce n'est pas autre chose qu'une excursion à la campagne. L'émira a ordinairement la permission du pacha de jouir de ce passe-temps deux fois l'an, au printemps et à l'automne. Quand l'émira du Botan, de Bahdinan et de Chambo part pour le *seyran*, il faut que toutes les musulmanes de la ville et spécialement les grandes dames, l'accompagnent. Tous les chrétiens y sont aussi obligés, sans même en excepter les

prêtres. Ils doivent accompagner l'émira et les autres dames, qui toutes sont à cheval. Chacune est flanquée de trois chrétiens, dont l'un tient la bride en mains, tandis que les deux autres marchent de chaque côté. Toutes les autres femmes de la suite vont à pied. Le départ a lieu à l'aube et le retour quand le soir tombe, pour n'être point en spectacle aux hommes.

La cavalcade s'ordonne ainsi. En tête le *malkhweh* ou Premier ministre du pacha, avec un mollah et dix ou douze serviteurs. Sitôt après, à distance respectueuse, la princesse s'avance à cheval. Trois chrétiens des plus distingués de la ville l'entourent : l'un tient en mains la bride de son cheval et les deux autres la soutiennent sur les côtés. Viennent ensuite les femmes et les filles du bek, puis les femmes et les filles des aghas, toutes couvertes et accompagnées chacune de trois chrétiens. Puis une longue file des autres femmes qui pour la circonstance sont toutes devenues des chanteuses et hurlent tant qu'elles peuvent.

Dès que l'émira sort du palais, la foule des femmes qui vont à pied commencent à chanter des chansons adaptées au divertissement et ne cessent de crier et de jaser jusqu'au retour le soir. Arrivés à l'endroit fixé, les chrétiens se retirent à l'écart, d'où ils ne peuvent les voir et les laissent ainsi parfaitement libres.

Elles passent ainsi toute la journée en un jardin ou un site agréable et s'y adonnent au chant, au bruit, à la danse et à la bombance.

C H A P I T R E I V

Les habitants du Kurdistan

ARTICLE I *Les yézidis*

Comme j'ai eu maintes occasions d'avoir affaire avec eux, de manger et de dormir chez les yézidis, je profiterai de leurs conversations pour m'instruire sur leur secte. Si l'on traduit le mot *yéزيد* (*iazid*), il signifie en arabe « accroissement ». Certains soutiennent que les yézidis ont pris ce nom d'un de leurs chefs appelé Yéزيد (*Iazid*) ; et ils affirment que les premiers yézidis étaient des chrétiens jacobites, sectateurs d'Eutychès⁽⁶⁴⁾, qui habitaient le mont Sindjar et étaient sujets du pacha de Mossoul. À la fin du XVI^{ème} siècle, leurs prêtres et leurs moines voulurent unanimement aller à Jérusalem visiter les Lieux Saints. Avant de partir, ils donnèrent l'ordre à leurs fidèles que si, en leur absence, quelque autre prêtre ou moine étranger se présentait chez eux, ils le chasseraient et attendraient leur retour. L'absence prolongée de leurs directeurs, la distance d'un gouvernement impuissant tel que l'était celui de Constantinople, la situation difficile de leur contrée, leur tempérament sauvage et farouche, tout cela les fit se rebeller contre le pacha de Mossoul. Après plusieurs années, la force ottomane réussit à les mater et à peser lourdement sur eux. Supportant mal les vexations des Turcs, les yézidis secouèrent ce joug pesant, les chassèrent de nouveau et se déclarèrent indépendants comme ils le sont à présent.

⁽⁶⁴⁾- v. 378- v. 454, ascète byzantin qui combattit d'abord le nestorianisme avant de s'y rallier et de professer la doctrine du monophysisme (N.D.E).

Le pacha de Ninive, irrité de leur rébellion, et ne pouvant les réduire autrement, leur interdit tout commerce avec les peuples voisins, ainsi que l'entrée de leurs prêtres et de leurs moines sur leur territoire. Ils restèrent donc ainsi sans la moindre direction au point de vue religieux et, de la sorte, perdirent peu à peu toute religion. Le plus puissant et le plus scélérat d'entre eux, nommé Yézid, commença dès lors à former à son gré de nouveaux rites, prédictions, cérémonies, si bien qu'en peu de temps, grâce à ses superstitions et vexations, il se fit craindre et respecter.

Après quelques années et la mort du petit nombre qui savait lire, on ne trouva plus personne qui prît soin d'enseigner la lecture. Aussi les livres qui se trouvaient chez eux parurent-ils un poids inutile. Ils en brûlèrent une partie et en vendirent une autre à vil prix aux chrétiens du voisinage. Quelques-uns de leurs voisins hérétiques, qui vivaient encore comme des bêtes et redoutaient la puissance des yézidis qui dès lors s'étaient rendus audacieux dans leurs razzias, s'unirent à eux et formèrent ainsi une seule secte qui prit le nom de yézidis. C'est tout ce que j'ai pu trouver comme renseignements qui circulent en ces régions.

Mais non sans raison je suis porté à croire que leur origine est toute différente. À mon avis, je fais plus volontiers dériver le mot yézid de *Yezd* (ou *Yezdan*) qui en persan signifie Dieu et donc yézid voudrait dire « sectateur de Yezd ». Antonio Giggeo dit⁽⁶⁵⁾ que *yezidiya* signifie « ceux qui observent des pratiques superstitieuses ». En effet, Yezd était le nom de l'idole que l'évêque Élie, missionnaire des *Mukan*, abattit de trois coups de hache. Je considère le récit suivant comme indispensable pour prouver ce que j'avance.

Thomas, évêque de Marga, qui vivait au commencement du IX^{ème} siècle, rapporte clairement que ledit Élie, après avoir été désigné comme évêque

⁽⁶⁵⁾- *Tesoro della lingua arabe*. Volume IV.

de Mukan, ville aux confins de la Perse, du côté de la mer Caspienne, s'y rendit en vue de son ministère. Il trouve ces nations barbares et sauvages entièrement adonnées à la superstition et à l'idolâtrie. Le nouveau prélat se dévoua avec grand zèle pour les instruire. Ces sauvages avouaient écouter avec plaisir les enseignements d'Elie. Ils se montraient de même convaincus et désireux d'embrasser sa doctrine et de participer à la connaissance de son vrai Dieu ; mais ils craignaient fortement d'abandonner leur idole Yezd que leurs ancêtres avaient toujours adoré avec un religieux respect. « Si elle se voyait abandonnée de nous et méprisée », disaient-ils, elle prendrait contre nous ses plus cruelles vengeances exterminatrices ».

Elie chercha à voir cet objet de leur crainte et de leur adoration. Il fut sur-le-champ conduit par ces barbares sur le sommet d'une colline voisine. Dans la vallée de l'autre côté s'étendait une formidable forêt. En son milieu, se dressait un vieux chêne immense qui, grâce aux soins religieux de ces sauvages, avait pris de la hauteur et était devenu une masse énorme. L'épaisseur de son feuillage, l'extension de ses branches, le vaste cercle d'ombre qu'il projetait, tout cela le rendait unique et extraordinaire. Enivré de zèle, le saint évêque chercha une hache. Il en saisit une à pleines mains et descendit en hâte dans la vallée. Il s'approcha de l'arbre maudit. Il considéra attentivement le diable à l'œil menaçant qui s'y tenait assis. Il souleva sa hache des deux mains. Il frappa, déracina et terrassa en trois coups l'horrible énorme tronc. Et non content de cela, il s'appliqua à faire le plus terrible carnage de ses nombreux rejetons que ces idolâtres appelaient les fils de Yezd⁽⁶⁶⁾.

De ce lambeau d'histoire, on peut supposer raisonnablement qu'une partie de ces sauvages, atterrés par la destruction de leur idole redoutée, se

⁽⁶⁶⁾ - Tout cela se trouve dans J. S. Assemani, *Bibliotheca Orientalis, Tome III*, 1^{re} partie, p.493 (W. Budge, *The historia monastica*, II, p.511 et sq) (N.D.T).

sont enfuis de ces lieux pour ne pas encourir sa colère. Le Kurdistan a toujours été un asile pour les Mèdes, les Persans et les Assyriens. Profitant de la proximité de ces lieux abrités, il est facile de s'y réfugier. La solitude des montagnes, le grand nombre de vallées ombrées, l'abondance des arbres leur donnaient l'avantage de pouvoir dresser un nouvel autel où sacrifier à leur démon suivant leur culte antique. Avec le temps, ils se mêlèrent aux Jacobites et Nestoriens de ces régions, devenus sauvages pour être restés sans prêtres et sans religion, et on peut croire qu'ils ont par la suite formé une seule secte avec ceux-là.

Nous savons parfaitement que les yézidis tiennent cachées à n'importe qui leurs superstitions avec la plus extrême précaution. On connaît également avec quel respect ils adorent et craignent le démon plus que toute autre nation ou secte, qu'ils ont une horreur sacrée de prononcer même son nom et tout ce qui se rapproche de ce mot, leur caractère féroce, leur façon de vivre : en somme tout manifeste leur origine et que leur culte est identique à celui des idolâtres de Mukan.

Mais je laisse aux critiques et aux historiens le soin de décider si mon raisonnement est vraisemblable ou non⁽⁶⁷⁾.

⁽⁶⁷⁾-L'origine des yézidis ou «adorateurs du Diable», comme on les appelle souvent mais à tort, est restée longtemps mystérieuse. Mais après les travaux de Taymour, de Guidi et de Azzaoui, on ne peut plus douter qu'il s'agisse d'une secte musulmane qui, fondée par Cheikh Adi au X^{ème} siècle, s'est peu à peu détachée de l'orthodoxie pour se laisser entraîner à de multiples superstitions et croyances qui n'ont plus rien à voir avec l'Islam authentique. Cf. mon étude : *Les Yézidis. Essai historique et sociologique sur leur origine religieuse*, dans *Al Muchriq*, janvier-février et mars-avril 1961. Tiré à part, 74 pages (N.D.T.).

ARTICLE II

Leur croyance

Les yézidis sont très circonspects pour révéler les mystères de leur culte et il faut les amadouer avec de l'eau-de-vie pour en découvrir quelque secret. D'autre part, leur religion consiste en n'en avoir aucune ou du moins ont-ils un mélange de cultes. Ils ont, semble-t-il, quelque trace de manichéisme, car ils admettent deux principes, un bon et l'autre, mauvais. Le bon, c'est Dieu qui, disent-ils, ne peut faire le moindre mal à l'homme ; le mauvais, c'est le démon qui peut faire toutes sortes de torts au genre humain ; aussi le craignent-ils de façon incroyable. L'unique qu'ils adorent, c'est le Soleil. Ils croient qu'il a été envoyé par le Dieu bon dans le seul but de produire tout le bien qui se trouve dans le monde ; c'est pourquoi ils le saluent à son lever. Ils le font en mettant la main sur le front et en s'inclinant un peu ; puis ils vont près de la porte la plus proche qu'ils rencontrent et la baisent. Il y en a d'autres qui, partout où ça leur plait, placent une grosse pierre avec deux ou trois autres plus petites les unes au-dessus des autres. D'autres, au lieu de la grosse pierre, en dressent beaucoup de petites en un tas. Quiconque passe doit s'agenouiller devant ce misérable autel et le baiser. Ils ne prient jamais et ne possèdent de livres d'aucune sorte.

Ils paraissent avoir quelque lueur de catholicisme, en dépit qu'ils nient l'Évangile. En effet, ils croient en un seul Dieu bon et trine. Ils confessent que le Christ est Fils de Dieu et manifestent pour lui un grand respect. Ils disent que ce fut un grand prophète. Ils admettent sa passion, sa mort et sa résurrection ; mais ils ne lui montrent pas pour autant le moindre culte extérieur. Ils visitent volontiers les églises et les couvents des chrétiens où ils apportent cadeaux et aumônes aux anachorètes. Ils admettent le jour du jugement universel et disent qu'en ce jour-là seuls les chrétiens seront

sauvés. En somme, ils estiment que la religion chrétienne est la meilleure de toutes.

Ils vénèrent également Moïse et les prophètes de l'Ancien Testament, mais par-dessus tout l'apôtre Saint Thaddée, qu'ils appellent Cheikh Adi⁽⁶⁸⁾.

Ils font semblant de croire à Mahomet, parce qu'ils craignent les musulmans qui sont plus puissants et plus nombreux ; mais ils restent pleinement convaincus du manque de fondement de cette religion.

Ils admettent la métempsychose et sont si fanatiques à la prouver qu'ils estiment honteux de montrer qu'ils ne se souviennent pas des corps dans lesquels ils étaient d'abord incarnés. C'est un plaisir que de le leur entendre raconter. L'un dit que son âme était d'abord dans le corps d'un chameau, celui-ci, d'un chien, celui-là, d'un âne, cet autre, d'un porc, cet autre encore, d'un pacha, et autres inepties affectées. Et ils ont le courage de dire en détails tout ce qu'ils ont vu, souffert ou accompli. Mais ces billevesées finissent souvent par de brutales rixes entre eux.

Ils croient que c'est l'apôtre Saint Thaddée qui enlève les âmes des corps et les fait passer en d'autres. Au lieu de dire « un tel est mort », ils disent « Cheikh Adi l'a pris ».

Non seulement la polygamie est autorisée, mais au cours de cérémonies qui ont lieu en certains jours de l'année, hommes et femmes se réunissent de nuit dans un local où l'abus est commun⁽⁶⁹⁾.

⁽⁶⁸⁾ - V. note précédente. En fait Cheikh Adi était un musulman (N.D.E).

⁽⁶⁹⁾ - Il n'est pas du tout certain qu'il faille attribuer aussi aux yézidis ces pratiques orgiaques auxquelles se livreraient ceux qu'on a appelés « *éteigneurs de lampes* » (*tchira-kuchan*) ou « *tueurs de coqs* » (*khorus-kuchan*), comme le sont, paraît-il, les *chabak* et les *sarliya* dans la nuit : *Lailat-al-kefche*, après des agapes dites : *Aklat-al-muhibati*. Cf. les articles *Shabak* et *Sarliya* de l'*Encyclopédie de l'Islam* (N.D.T).

Ils se font circoncire pour montrer une certaine complaisance rituelle ou vénération pour la loi turque. Ils ont aussi une espèce de baptême. Deux fois l'an, le 14 septembre et le 20 décembre, ils se rendent à Cheikh Adi, montagne située dans la principauté de Chekh Khan, à environ une heure de distance de Beadireh. Au milieu de cette montagne se dresse un ancien bâtiment en forme d'ermitage qui, dans l'ancien temps, abritait des anachorètes qui y avaient une église dédiée à l'apôtre Saint Thaddée. Ce grossier taudis renferme une source creuse d'une vingtaine de palmes de pourtour et de deux palmes de profondeur. Les parents de l'enfant qu'ils veulent baptiser se réunissent autour de cette fontaine avec leurs amis. Dans ce but ils apportent avec eux une grande plaque de cuivre toute trouée, longue de cinq palmes et large de deux. Au milieu de cette plaque se trouve l'image d'un coq, en cuivre également. Ils appellent cette plaque chebek, c'est-à-dire filet. Ils plongent le chebek dans cette eau et l'en retirent après une minute environ et le placent sur le bord de la fontaine; puis ils plongent l'enfant une seule fois dans cette onde. Ils terminent ce rite en baisant tous le chebek. Ils croient que ce chebek purifie et sanctifie ces eaux.

Une fois ces cérémonies achevées, ils s'assemblent autour d'une chambrette, en forme de grotte, qui se trouve dans l'ermitage et qu'on appelle : *qube*. Alors le *kotchek* - c'est le chef de leur religion -, se retire seul dans la *qube* et s'y enferme ; peu après, ils l'entendent marmotter à l'intérieur. Sur le toit de la chambrette il y a un trou, qui est ouvert. Dès que le *kotchek* donne un signal, ceux qui sont dehors jettent de l'argent dans ce trou. C'est une offrande qu'ils donnent à leur diable pour tout ce qu'ils ont volé ou doivent voler. Cet argent, le *kotchek* à peine sorti, le consigne aux mains du *mir*, c'est-à-dire leur prince, qui en donne aussi une part au *kotchek*. Les yézidis eux-mêmes m'ont assuré que de ladite *qube* on retire chaque année plus de cent bourses de leur monnaie, ce qui fait un peu plus de vingt-cinq mille ducats napolitains.

Outre le sanctuaire de Cheikh Adi, ils en ont un autre au sommet du mont Sindjar. Là se trouve un puits très profond, à l'intérieur d'une grotte. Ils soutiennent que c'est le trou par où sort et entre le démon. Ils prennent la dîme en argent de tout ce qu'ils ont récolté de leurs travaux champêtres et la jettent dans ce trou. Ils pensent rendre ainsi un tribut au démon, afin qu'il leur soit propice, ne détruise pas leurs champs et ne mette pas obstacle à leurs travaux.

Ils ont aussi des jeûnes annuels. Le premier tombe vers la mi-juillet et ne dure que trois jours. En ce temps-là, ils s'abstiennent de tout ; mais ils mangent durant la nuit, comme le font les Turcs au temps de leur Ramadan. À la fin de ce jeûne, ils célèbrent la fête d'un certain Élia ; mais ils s'enferment si secrètement qu'on ne sait rien de ce qu'ils font. Le second tombe durant le Ramadan des Turcs et est obligatoire de la même façon. Vers l'époque de notre fête de Noël, ils ont encore un autre jeûne d'un seul jour.

Ils vénèrent un certain nombre de santons dont ils célèbrent les jours de fête. Ces santons se trouvent soit au mont Sindjar, soit au Cheikh Khan. Dans le premier endroit, ils fêtent Cheref-Din, Pir Zekir, Belcher, Ali ben Wehbi. Dans l'autre, ils célèbrent la fête de Cheikh Adi, Cheikh Siware à Beban, Djilmere à Bosai, Hadji Ali à Beadireh, Sedek, Mechalla, Belel Habech, Pir Bab, Cheikh Arac, Hadji Feris, Cheikh Galeh, Chemsan, Mamchivan, Cheikh Babek, Charseh Batot.

Les prières qu'il leur arrive rarement de faire sont des grimaces et contorsions qu'ils accompagnent de murmures et de sifflements.

Ils donnent à Lucifer le nom de *Melek Tawous (Taus)*, c'est-à-dire l'Ange-Paon. Ils croient qu'il est venu au monde après le Christ.

Ils manifestent grand respect et vénération à leur cheikh, qui est toujours de la famille de Chekh Khan. Celui-ci porte le titre de mir et ils le considèrent comme leur souverain dans l'ordre politique. Ils l'appellent encore *Mir Hadj* c'est-à-dire Prince de la Sanctification, car c'est lui qui est obligé de les conduire à Cheikh Adi et au Sindjar pour les sanctifier.

En outre, ils reconnaissent un autre chef du nom de kotchek. On vénère celui-ci comme chef de la religion. Il doit présider toutes leurs cérémonies religieuses. Le kotchek est un fameux sorcier, pour ne pas dire magicien. On prend son conseil dans toutes les affaires que doivent entreprendre les yézidis. Il pronostique à son gré bonnes fortunes et malheurs, mais tous équivoques. Il donne les explications des songes et des cas fortuits. Il fait des incantations. En somme, il est l'oracle des yézidis.

Ils ont encore de la vénération pour d'autres chefs qu'ils considèrent comme les lieutenants du kotchek et qui sont des sortes de popes soumis à ce dernier. On les appelle *qewal*. Ceux-ci prêtent serment et enseignent à leur façon cette religion dont ils ignorent eux-mêmes les principes. Cependant, grâce à leurs pronostics de bon ou mauvais augure, ils tirent de l'argent de ceux qui sont encore plus sots qu'eux.

ARTICLE III *Leurs superstitions*

La crainte et les égards qu'ils portent au démon touchent l'incroyable. Ils redoutent même de le nommer par peur qu'il n'en vienne à leur faire du tort. S'ils l'entendent nommer par un chrétien ou un Turc, ils en pâlisent ou en deviennent furieux. Celui des leurs qui en prononce le nom encourt la peine de la bastonnade de la part de tous ceux qui l'ont entendu ; puis, trois fois, on le plonge nu dans une grande vasque d'eau.

Il existe plusieurs superstitions à propos de son nom. Si on profère un mot qui s'en rapproche ou qui soit une épithète qui le désigne, on considère que le nom a été effectivement prononcé. En leur langue démon se dit *cheï-tan*. On ne peut donc chez eux nommer le *Chet*, qui est le fleuve. Pour désigner ce dernier, il faut donc se servir d'une autre expression, comme par exemple *Avê mezin* c'est-à-dire la Grande Eau. On ne peut non plus prononcer *nal* parce que ce mot signifie à la fois fer à cheval et malédiction ; d'où on ne pourra parler non plus du *nalbend* ou maréchal-ferrant, ni dire : *maloun* qui signifie maudit. De même toutes les expressions qu'on a coutume d'employer pour le démon. Mais si en cas de nécessité, ils sont obligés de le nommer, ils disent : *merik*, ce qui dans leur langue se traduit par « cet homme ». Ils l'appellent aussi *Tawous*, le Paon, parce que c'est le plus éclatant des oiseaux ou encore : *Tchelebi*, qui veut dire à la fois délicat et respectable.

Ils ne vont jamais aux bains, par crainte du diable ; ils croient qu'il se trouve toujours par là. Ils n'ont pas non plus d'endroits déterminés pour leurs besoins naturels, pour la même raison ; en l'occurrence, la nuit, ils sortent de leurs chambres pour se soulager et, de jour, ils vont dans les champs.

ARTICLE IV *Leurs coutumes*

Tout pavement est pour eux un bon lit et toujours prêt, mais parfois ils se servent d'une natte ou d'un tapis. Hiver comme été, lorsqu'ils dorment, ils n'ajoutent, ni n'enlèvent d'autres vêtements ou couvertures qu'ils portent ordinairement sur le dos dans la journée. Ils sont très hospitaliers. Ils aiment beaucoup la conversation, surtout celle des chrétiens. Ils n'admettent parmi eux ni grade, ni noblesse. Ils vivent toute l'année sous des ten-

tes de laine noire et mal tenues, ou à l'intérieur de taudis très frustres, sortes de souterrains, si bien qu'ils ont plutôt la forme de tanières pour des ours que d'habitations à l'usage d'êtres raisonnables.

ARTICLE V *Leur nourriture*

Ils sont très sales dans le manger. D'après leur Loi, ils se privent de certains aliments. Les poissons, les porcs, les chevreuils, les coqs et les tripes des autres animaux leur sont défendus. Les laitues sont, chez eux, prohibées au premier chef ; et si quelqu'un en jette devant eux, ils le tuent quel qu'il soit, parce qu'ils estiment que c'est une nourriture consacrée à leur diable. Il y en a qui ne mangent pas d'autre sorte de citrouilles que les longues. Ils boivent du vin et de l'eau de vie, mais avec circonspection, par crainte des Turcs. Mais ils mangent de tout le reste, c'est-à-dire de tout ce que nous avons dit dans l'article X du chapitre III sur les autres Kurdes.

ARTICLE VI *Leur habillement*

Ils s'habillent misérablement. À l'exception du mir, tous les autres portent une très longue chemise de coton, des caleçons également très longs et un *eba* qui a la forme d'une grossière cape qui recouvre le tout. Ils se coiffent d'une petite écharpe de la couleur qui leur convient ainsi que d'un long bonnet rouge qui d'ordinaire leur recouvre une des oreilles. Ils ne portent jamais de couleur bleue ; ils laissent à l'usage de leur diable.

Les femmes s'habillent presque à la mode arabe, mais elles revêtent un long et étroit pardessus de laine grossière de couleur beige, qui n'arrive

pas à couvrir les deux côtés. Leurs cheveux sont enroulés dans un foulard, mais arrangés et dressés sur le devant pour former un toupet. Ce toupet, disent-elles, est soutenu par certaines amulettes qui y sont contenues, cette affaire-là les cache.

ARTICLE VII *Leur puissance*

Les yézidis sont gens farouches et de mauvaise foi. Ils n'exercent aucun métier et ne reconnaissent d'autre profession que le brigandage et en ce genre ils n'épargnent même pas leur diable.

Leur chef ou mir, qu'on appelle aussi Cheikh et qui à présent se nomme *Djolo Bek* a sous son autorité mille fusiliers et autant de cavaliers, armés de piques, tous individus fiers et courageux. Obéissent à ses ordres soixante villages, tous de sa secte, et qui sont dispersés, partie au mont Sindjar et partie dans le Kurdistan jusqu'au Zab. Il peut en outre, en cas de nécessité mobiliser jusqu'à quatre mille guerriers.

Leurs armes sont une très longue pique de bois solide, terminée par un morceau de fer quadrangulaire et pointu. Certains portent suspendu dans le dos un sabre grossier. Il y a six ans environ qu'ils ont commencé à se servir de fusils avec profit dans leur profession. Quand ils veulent s'élan- cer à l'assaut, ils commencent la course en poussant les cris de : *lo, lo, lo, lo*. Ils sont très cruels dans leurs rapines.

C H A P I T R E V

Les Kurdes nomades

IL y a quelques tribus kurdes qui n'habitent pas dans les villes et les villages et n'ont pas de maisons, mais leur vie consiste à circuler sans cesse en se livrant au brigandage, à la manière des anciens Scythes. Ils emmènent avec eux leurs femmes, leurs enfants, leurs troupeaux et leurs pauvres bagages. Les tentes sont leur abri. Ils se nourrissent comme tous les autres Kurdes. Ils s'habillent à peu près comme les yézidis, mais sont plus propres et sur la chemise ils portent un autre vêtement, appelé *ziboun*. Ils croient que les montagnes, les plaines, les vallées par où ils passent leur appartiennent. Ils sèment du blé et de l'orge en n'importe quel terrain qu'il leur plaît ; puis ils le laissent et quand c'est le moment, ils y reviennent pour la récolte. Personne ne peut s'opposer à eux sans courir de grands dangers. C'est une race indomptée et qu'on croirait manquer de raison. Ils sont larrons autant que les yézidis. Quand ils veulent se montrer magnanimes, ils n'enlèvent aux caravanes qu'un tout petit peu sur chaque charge, à leur fantaisie. Ils ne reconnaissent ni Grand Seigneur, ni vizir, ni pacha. Leur chef qu'ils choisissent eux-mêmes ne peut être qu'un homme de leur tribu. Parmi ces tribus vagabondes, les principales sont les Milli⁽⁷⁰⁾, les *Rechavat* et les *Mendoli*⁽⁷¹⁾.

⁽⁷⁰⁾- Au début du XX^{ème} siècle, le chef des *Milli*, Ibrahim Pacha, qui avait pris une grosse influence sur tous les Kurdes de la région de *Wehran-Cheir*, à cause de son rôle dans la formation et l'activité des *Hamidiyeh*, essaya de former un État indépendant, après la révolte Jeune Turque de 1908. Mais il dut se retirer bientôt dans les monts Abdul Aziz et y fut tué en 1912 (N.D.T.).

⁽⁷¹⁾- Il s'agissait des *Rachwan*, tribu turcomane. Cf. Burckhardt, *Travels in Syria*, cité dans F.W. Hasluck, p.481. Les *Mendoli* sont une sous-tribu des *Richwan* (*ibid*). Sykes, *The Caliphs' Last Heritage*, ne parle pas des *Mendoli*, mais considère les *Rachwan* comme des Kurdes nomades (p.582).

ARTICLE I
Les Milli

Dans la saison la plus rude, cette tribu se retire dans les montagnes. Durant les autres saisons, ils descendent dans la plaine de ville de Mardin, soit pour assassiner les courriers et caravanes, soit pour enlever ce qui lui plaît de ce qu'elles transportent. Si les caravanes tardent à passer ou sont escortées par des Arabes, alors, pour ne pas perdre de temps, ils font des excursions dans les villages avoisinants. C'est une race louche, arrogante, querelleuse et perfide. En 1815, ils s'emparèrent de Mardin, en chassèrent le *voivode* ou vice-pacha et, les armes à la main, se rendirent maîtres de tout ce gouvernement. De temps en temps, ils ne laissent pas d'inquiéter même la région de Diyarbekir.

ARTICLE II
Les Rechavat

C'est une tribu de brigands fameux. En hiver, ils se retirent dans les environs d'Alep et en été ils vont planter leurs tentes aux alentours de Sivas, l'ancienne Sébaste, parce qu'ici le sol est toujours vert, tandis que là-bas, dans la saison chaude, on ne trouve plus d'herbages. Ils s'habillent comme les Milli, sauf que sur la tête ils portent un bonnet court. En son milieu se dresse un morceau de bois rond d'un peu plus d'une palme de hauteur. Ce bois, de six palmes de tour environ, est recouvert d'une peau de chevreuil. Ils ne sont pas aussi barbares et insensibles que les Milli.

ARTICLE III *Les Mendoli*

L'autre tribu de Kurdes nomades s'appelle Mendoli. Ils ne sont pas moins assassins que les Rechavat ou les Milli. Eux aussi, aux jours chauds, se dirigent vers l'Arménie, pour se procurer des vivres au moyen de l'assassinat. S'ils apprennent que les caravanes attendues sont nombreuses et bien armées, ils s'unissent aux Rechavat pour les dépouiller et ils s'en partagent le butin. En hiver non plus ils ne peuvent rester fixés en un lieu. Leur plaisir est de beaucoup circuler et toujours en se livrant au brigandage.

Si le chef de la caravane leur demande de venir l'escorter, ils viennent volontiers pour de maigres pourboires et alors elle chemine en toute sécurité ; mais il n'y a pas de doute qu'ils trament quelque ruse.

C H A P I T R E VI

Les Kurdes chrétiens

Dans le Kurdistan il y a de très nombreux chrétiens et spécialement dans les principautés de Bahdinan, de Botan et de Chambo. Leur religion, pratiquée avec une prudente réserve, est autorisée ; sinon ils seraient en rébellion contre le Turc. Dans ces trois principautés, on compte environ vingt-quatre mille villages chrétiens qui atteignent le nombre de plus d'un million trois cents quarante mille âmes⁽⁷²⁾. Il y en a très peu chez les Baba, les Soran et au Karatcholan et quelques-uns à Bitlis.

⁽⁷²⁾- Ces chiffres sont fortement exagérés et sujets à caution, comme la plupart des statistiques de l'auteur, ainsi qu'on l'a déjà remarqué p.3. D'autant que dans ce nombre les

Les Kurdes chrétiens sont presque tous nestoriens, plusieurs jacobites, descendants de l'hérésie d'Eutychès, quelques-uns Arméniens et peu catholiques, qui là-bas sont appelés mesihi. Le nombre de ces derniers s'accroît chaque fois que les chrétiens européens se rendent chez eux pour les instruire avec soin. J'ai moi-même réussi, avec la grâce divine, à faire catholiques dix villages dont voici les noms : Wasta, Tell-Kabin, Chakh, Mar-Yako, Pechkhabour, Sereh-Ewreh, Bedar, Cheranech, Apdjïn et Dezi.

ARTICLE UNIQUE

Les nestoriens et les autres Kurdes chrétiens

Les nestoriens de ces régions sont des gens si sots et opiniâtres qu'ils ne savent même pas eux-mêmes ce qu'ils doivent croire et rejeter. Ils n'ont rien de Nestorius, aussi ne peuvent-ils aucunement juger de sa doctrine et l'interpréter. Leurs prêtres, d'après quelque récit grossier et mal compris de leurs anciens, ont l'impudence d'écrire et d'enseigner à leurs fidèles des fables qu'ils se sont imaginées et des songes à leur fantaisie. Leurs écrits sont un ramassis de bouffonneries et de paradoxes. Le peuple croit aveuglément tout ce que les prêtres lui racontent. Les évêques ne sont pas moins ignorants que les prêtres et ne pensent pas le moins du monde ni ne cherchent à s'instruire. En somme, ce sont des gens « misera non miserranda », miséreux non misérables, qui au contraire font rage.

Arméniens ne sont pas comptés, ou si peu, ainsi qu'il le dit. Il est toujours difficile d'apprécier le total d'une population dans une région où les recensements officiels font défaut, comme c'était le cas de cette époque dans le Kurdistan. Les voyageurs européens apportent des chiffres contradictoires, cf. par exemple les articles Soulaïmanieh, Mardin, Bitlis, de l'*Encyclopédie de l'Islam*. Quoi qu'il en soit, on estime qu'avant la Première Guerre mondiale de 1915, le nombre total des nestoriens ne dépassait pas 100 000 âmes et les jacobites, dont le grand centre était au Tour-Abdin, n'atteignaient certainement pas 40 000 (N.D.T.).

Comme les missionnaires dominicains européens avaient fait là-bas chez les nestoriens beaucoup de catholiques, ils durent par conséquent du seul patriarcat qui se trouvait chez les hérétiques, en faire deux : un catholique et un hérétique. Ce dernier a son siège dans un monastère dans le voisinage de Djoulamerg, dit Kotchanès et le patriarche est toujours appelé Mar⁽⁷³⁾ Chimoun ou Simon, avec cinq et parfois plus de cinq évêques suffragants. Le catholique résidait d'abord au couvent dit de Rabban Hormez une demi-heure de distance d'*Alqosh*, limite de l'ancienne Ninive, et s'appelle toujours Mar Elias⁽⁷⁴⁾. Le dernier patriarche catholique est allé s'installer à Diyarbekir, pour avoir abandonné Rabban Hormez. Ce patriarche, outre la juridiction dont il jouit dans tout le Kurdistan, l'exerce aussi sur toute la Mésopotamie, en deux provinces de la Perse et en différents lieux des Indes, avec treize évêques suffragants et quelquefois davantage.

Chez les nestoriens, la dignité patriarcale et épiscopale passe en héritage d'oncle à neveu ou au plus proche parent paternel. Aussi arrive-t-il parfois que pour occuper les sièges vacants ils consacrent archevêques des enfants d'une douzaine d'années⁽⁷⁵⁾. La même chose allait s'introduire chez les archevêques chaldéens catholiques, mais j'ai finalement réussi à briser cette chaîne, comme pernicieuse à la jeunesse, puisqu'il n'y a pas là d'autre profit pour un chrétien.

Il est interdit à ces prélats de manger de la viande, d'après une loi qu'ils se sont eux-mêmes fixés ; et afin que cette abstinence ne leur devienne pas difficile après avoir acquis la dignité, ils prennent soin de s'accoutumer

⁽⁷³⁾ - *Mar* veut dire *Saint*. En Orient, on donne ce nom au patriarche. Il est maintenant devenu commun; mais il fut d'abord utilisé par les seuls nestoriens qui l'inventèrent par mépris pour le Pape.

⁽⁷⁴⁾ - Voir à la fin de l'article une longue note sur *Alqosh*.

⁽⁷⁵⁾ - Ce fut précisément le cas pour le Patriarche Nestorien actuel Ichaiï (N.D.T.).

dès leur enfance à n'y pas goûter. Ils sont tous simoniaques. Ils s'arrogent des pouvoirs que le souverain pontife lui-même ne se hasarderait pas à exercer.

Ces chrétiens sont aussi ignorants que leurs prêtres qui d'ordinaire savent à peine lire la messe. Très rares sont ceux qui savent écrire et encore de façon incorrecte. Aussi vivent-ils ensevelis dans l'ignorance, l'hérésie et de sottises fantaisies. Au lieu de s'employer à instruire le peuple, ils s'appliquent à exercer toutes sortes de métiers : ils labourent, émondent, font la vendange et la moisson, mènent les troupeaux au pâturage, fabriquent des vases d'argile, des paniers, sont barbiers, tailleurs, tisserands, tanneurs, marchands, etc.

Les nestoriens sont de rite chaldéen, mais préfèrent être appelés nestoriens. Les catholiques se font appeler chaldéens ou simplement mesihi. Il n'en est pas de même chez les syriens. Un jacobite ressent du déplaisir à s'entendre nommer hérétique ou jacobite, mais veut qu'on l'appelle syrien, comme se font appeler les catholiques. Les nestoriens considèrent comme licite de manger de la viande sitôt le coucher du soleil du mercredi⁽⁷⁶⁾ et du vendredi.

Il y a aussi des Arméniens hérétiques; mais ils sont très peu nombreux et très opiniâtres. De cette nation on ne trouve pas un seul catholique dans tout le Kurdistan.

La distinction des rites n'est pas à louer dans ces régions. Il est permis à un syrien catholique de manger du poisson le jour de l'Annonciation et le Dimanche des Rameaux, mais c'est défendu à un chaldéen, comme durant le reste du Carême. Ceux-là peuvent manger de la viande tous les jours, de

⁽⁷⁶⁾- Les chrétiens orientaux mangent de la viande le samedi, mais font maigre le mercredi.

Pâques à l'Ascension, mais c'est défendu à ceux-ci les mercredis et vendredis. Dans un pays où habitent pêle-mêle des Turcs, des juifs, des idolâtres, cette distinction dans la nourriture constitue un scandale public et ce sera toujours pour ceux-ci un motif d'avoir notre religion toujours plus en horreur. « Si vous êtes tous chrétiens et catholiques », nous disent-ils souvent, « et si vous dépendez tous d'un même chef et d'une même Loi, pourquoi telle nourriture est-elle interdite à ceux-ci et non point à ceux-là ? »

Note sur Alqosh, cf. page précédente (2)

Alqosh est appelé ainsi vulgairement, mais son vrai nom est Eldjeséi, antique et fameux village, célèbre dans les Saintes Écritures pour avoir donné au monde le prophète Nahoum. Il est aux confins de la Mésopotamie. Il est situé au pied d'un mont qui sépare la Mésopotamie du Kurdistan. Dans l'Antiquité, il était compris dans la cité de Ninive. Ses habitants sont tous chrétiens chaldéens catholiques. On l'appelle le village des Archevêques car par un abominable abus, ceux-ci doivent tous sortir de la même famille. L'oncle consacre son neveu à l'insu de Rome, sans autre mérite que celui de savoir lire un peu le chaldéen, sans le comprendre d'ailleurs. En 1811, j'ai enlevé cet abus de pouvoir impie, bien que cela m'ait coûté grande fatigue et persécution.

L'éloignement de la Capitale de l'Univers leur a ouvert des facilités que je ne sais comment définir. Et cet abus de pouvoir a été suggéré aussi par l'intérêt. Grâce à cet abus, la famille Hormez s'est constituée une provenance qui suffit à la faire vivre somptueusement à coups de sacrilèges et de simonie. Monseigneur Hanna, archevêque de Mossoul, qui joue actuellement le premier rôle dans cette famille, n'a ordonné aucun clerc ou prêtre sans en avoir auparavant marchandé et touché de l'argent de façon simo-

niaque. Il n'admet pas au sacerdoce quiconque n'est pas marié. Il veut que son clergé soit fécond en bambins et non en vertus. Il est de règle, chez les chaldéens, que leurs archevêques soient toujours célibataires. Voilà pourquoi il veut dans son clergé des prêtres mariés, par peur qu'un autre soit élevé par Rome à sa dignité. Il craint donc avec raison de faire faire une perte considérable à sa famille qui ne sait de qui elle a hérité ce siège. C'est ce motif détestable qui le pousse à sacrer archevêques ses neveux encore en bas âge et ignorants, souvent avec la menace, car c'est contre leur volonté, mais toujours sans l'ordre ou le désir de Rome. Et voilà le motif incontestable de la fâcheuse ignorance crasse de ces peuples. Si les jeunes gens n'ont pas d'émulation et si on ne met pas en face d'eux une charge avantageuse en récompense de leurs études, ils ne verront jamais que sont bloqués à l'opposé tous les chemins pour atteindre le but désiré, s'ils s'abandonnent à l'oisiveté, à l'ignorance, aux préjugés et aux erreurs. Rome qui veut s'en tenir, sans s'en détromper une fois, à l'idée de la doctrine - droiture, bon exemple et sainteté des prélats européens - ne se résoudra jamais à se persuader de l'ignorance et de l'avidité de ces prélats-ci. Aussi en suivant pareil système, on interdira toujours aux jeunes qui habitent ces pays l'émulation ardente qui forme l'homme, la société et la religion.

Dans ce village, on voit le tombeau du prophète Nahoum, très vénéré par les juifs des environs qui le viennent visiter deux fois l'an. Ils y maintiennent une lampe allumée toute l'année.

C H A P I T R E VII

Les Turcs nomades

IL y a encore des Turcs nomades qui imitent les Kurdes tant dans leur vêtement que dans le langage et le brigandage et auxquels j'ai eu affaire en maintes occasions. J'ai cru bien faire de les mentionner également ici. Ils tirent leur origine des Scénites qui, au cours des âges, ont acquis d'autres noms.

ARTICLE I *Les Arabes*

Le mot *Arabe* veut dire « mélange ». Abraham al-Haqilani (ecchelensis) note dans son Histoire des Arabes, chapitre II : *Arabi vocati sunt a commixione et confusione ex diversis regionibus*. On les appelle encore *Tay*, qui dans leur langue veut dire Arabe. Ce sont des tribus nomades qui se trouvent dans les déserts de l'Assyrie et de la Chaldée. Ils habitent en toutes saisons sous des tentes noires et grossières. Ils changent souvent de lieu et vont toujours là où il y a des pâturages pour leur bétail. Quand ils passent d'un endroit à un autre, ils sont suivis de leurs familles et de leurs troupeaux. Ce qui fait leur richesse, c'est le grand nombre de leurs chameaux. Les Arabes de Mésopotamie comptent près de vingt mille chameaux. Ils s'en servent pour transporter leurs hardes, leurs femmes et leurs enfants.

Lorsqu'ils décampent d'un endroit, c'est un beau spectacle que leur défilé: ils occupent près de huit mille dans le désert. Les femmes du prince et des autres chefs subalternes sont sur un chameau, le plus grand et le plus

vigoureux qui porte sur le dos une tour, haute d'environ quinze palmes et couverte tout autour de satin noir ou rouge. À environ trois palmes du sommet, elle est découverte, sauf une petite toile pour éviter l'ardeur du soleil. Cette tour ressemble à un châtelet de marionnettes. En tombent deux pièces d'étoffe, plus ou moins riche suivant la qualité de la dame, qui viennent recouvrir les flancs du chameau et pendent jusqu'à terre. De la croupe du chameau pendillent de gros glands de différentes couleurs. La dame est recouverte d'un voile, mais elle se montre ou se cache à qui lui plaît.

Leur prince est appelé *Cheikh Tay*, c'est-à-dire Chef des Arabes. C'est un roi du désert. Il est honoré par ses Arabes comme l'est un vizir dans les villes. Le chef des Arabes de Mésopotamie est protégé du pacha de Mossoul qui a déclaré cheikh de cette tribu le plus fort en le revêtant d'une pelisse et l'a ainsi accrédité auprès de lui. On les fait cheikh, afin qu'ils soient les protecteurs des caravanes pour qu'elles ne soient point molestées par les brigands kurdes. Mais bien des fois ils s'unissent aux voleurs et les aident à dépouiller les caravanes les plus riches. Ce cheikh prélève sur chaque charge autant qu'il lui plaît. C'est ce qu'on appelle le *badj* ou taxe. Il maintient toujours sous les armes environ deux mille guerriers à la tête desquels il doit toujours marcher. Leurs armes sont la pique, le *khandjar* et l'épée.

Pour cuire le pain, ils ont l'habitude de creuser un trou assez petit sur lequel ils mettent à l'envers un plat sous lequel ils font du feu avec de la bouse de chameau ou de buffle ou du crottin d'âne et de chèvre. Une fois le plat chauffé, ils mettent dessus la pâte mal pétrie et, après un moment, l'enlèvent et le mangent.

L'ennemi le plus fort qu'ils aient à redouter dans le désert est le *sam*. C'est une colonne de feu que certains estiment avec probabilité provenir des exhalaisons arides de l'Égypte ; mais je l'ai vu venir aussi du Couchant. Ce

qu'il y a de certain, c'est que c'est un amas de vapeurs brûlantes qui, attiré par la grande chaleur du soleil à cause de quelque mine souterraine peut-être sulfureuse, s'électrise, tourne en tourbillons et s'avance à grande vitesse. Sa colonne, plus ou moins volumineuse, se soulève du sol de deux palmes environ et atteint pour l'ordinaire une longueur d'environ quinze palmes. Ces gens-là estiment que le sam commence à apparaître à partir du 25 juin et qu'il se termine le 5 août. Mais je l'ai vu commencer et finir beaucoup plus tôt et plus tard qu'ils ne l'ont observé. Il se montre avec plus de force en Égypte et dans les déserts d'Arabie. Il est de couleur sombre aux teintes moyennes variées. Il se manifeste comme une fumée transparente. Il a une odeur de soufre. Il tue ce qu'il touche et, quand il est fort, il réduit en cendres hommes et bêtes. Quand les Arabes s'en aperçoivent, ils se jettent à plat ventre sur le sol et se couvrent la tête et le visage de leur *eba*.

ARTICLE II *Les Turcomans ou Turkmènes*

Les Turcomans sont aussi un peuple nomade. On les appelle encore Turkmènes, c'est-à-dire Turco-Arméniens, parce qu'on dit que ce sont des Arméniens devenus Turcs⁽⁷⁷⁾. Cela pourrait être vrai aussi, si l'on considère également la situation de la Turcomanie dans l'Arménie. Ils sont mahométans. Quand ils circulent, ils amènent aussi leurs familles et leurs troupeaux. Lorsqu'ils abandonnent un endroit, ils mettent le feu à leurs cabanes et à tout ce qu'ils ne peuvent emporter. Ils parlent turc, mais un turc très corrompu. C'est une race très farouche et capable de résister à toutes les intempéries. La rapine est leur occupation favorite. Ils ne sont pas contents s'ils ne laissent les voyageurs tout à fait nus. S'ils ont à se défendre dans quelque attaque, leurs femmes elles-mêmes prennent les armes.

⁽⁷⁷⁾- Etymologie fantaisiste (N.D.E).

ARTICLE III

Les wahabites

Divers voyageurs ont écrit sur cette secte naissante. Je ne me flatte pas d'en écrire mieux qu'eux. Mais j'ai eu l'occasion de parler avec ces gens-là maintes fois en l'espace de quatorze ans et comme je comprenais leur langage sans avoir besoin d'un interprète qui, ou bien ne comprend pas la question, ou bien sait à peine formuler la réponse, je crois être plus à même de satisfaire la curiosité érudite des nations européennes.

Vers l'an 1790, Soliman Pacha le Grand étant vizir de Bagdad, la secte des wahabites (waabi) prit naissance. Dans un village, appelé *Drai*, situé près de Bassora et dont les habitants descendent tous de la famille des *Djab*, il y avait un cheikh des Arabes du nom d'Abdul Aziz, fils de Cheikh Messoud. Près de lui se trouvait un mollah très estimé qui s'appelait Abdul Wehbi (abd-el-waabi), ce qui signifie : Esclave du Distributeur. Il était aveugle, mais il avait des talents suffisants pour persuader des gens nés et élevés au désert. Cheikh Abdul Aziz se trouvait depuis longtemps dans la plus extrême indigence, lui et ses quelques Arabes. Et comme la pauvreté a toujours été dépréciée et méprisée dans le monde, Soliman Pacha n'avait nulle crainte ni souci de ces pauvres gens qu'il avait pourtant sous sa domination. Soit pour maintenir l'opulence dans sa ville, soit pour se venger de quelque méfiance imaginaire, il interdisait l'introduction de toutes sortes de vivres dans leurs cabanes. Les réunions de ces pauvres Arabes tournaient toujours autour d'un sujet si intéressant et ils se plaignaient fortement de la conduite cruelle et irraisonnable de leur vizir.

Mollah Abdul Wehbi était plus que les autres pénétré de ce malheur. Affecté de la situation déplorable de ses compagnons, il fit une harangue dans laquelle il mit toute sa faconde. Il prouva donc, dans une réunion

publique, que c'était un infidèle qui n'entend pas la voix de l'humanité et de la nature. Il montra à l'appui du Coran, que comme tout aveugle il connaissait leur cœur, que c'est dans la seule famille de Djab que se trouvaient les vrais Turcs disciples de Mahomet et que les autres Mahométans étaient des infidèles et des schismatiques du Coran.

Il commença donc peu à peu à introduire de nouveaux dogmes. Il disait que seul Dieu est un esprit vivant, bien qu'il soit revêtu lui aussi d'un corps, nullement différent de tout autre homme. Il prouvait cela par la première création de l'homme où il fut dit « *faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* »⁽⁷⁸⁾. Le corps qu'il imaginait en Dieu, il le célébrait comme pur, incorruptible et inaltérable. Il ne permettait de prier que Dieu seul. Lorsqu'ils étaient vivants, Mahomet et les autres Prophètes ou Saints pouvaient prier pour nous et nous obtenir ce dont nous avons besoin ; mais maintenant qu'ils sont morts, il affirmait qu'ils n'avaient plus le pouvoir d'entendre les vivants. Il les situait d'ailleurs dans un lieu d'indifférence jusqu'au jour du Jugement universel où leur seraient assignés des lieux suivant leurs mérites. Il disait que le Christ et Élie n'étaient pas morts, et donc qu'eux seuls pouvaient entendre nos prières et intercéder pour nous.

Il consentait à ce que l'on priât sur les tombeaux des prophètes, mais pour offrir à Dieu leurs mérites passés. Il bornait toutes leurs prières à cette prière unique « La Ila illa Allah : Il n'y a pas d'autre divinité qu'Allah ». Comme les Turcs ont coutume de se laver avec de l'eau pure la tête, les bras et les pieds avant de prier, il leur enseignait que toute eau était licite, et si en voyage on ne trouvait pas d'eau, il rendait licite même l'urine de chameau. L'homme, disait-il, ne doit pas rester sans prier. Il établissait donc que le manque d'eau ne devait pas être un obstacle à la prière. Si au

⁽⁷⁸⁾ - « *J'ai créé l'homme à mon image et ma semblance* ».

moment de la prière, il se trouvait un individu qui ne priait pas, quel qu'en fut le motif, il donnait le précepte de lui couper la tête.

Il enseignait que, d'après les préceptes du Coran, il était défendu aux Turcs de porter sur leurs vêtements de l'or, de l'argent ou des bijoux. Il interdisait de revêtir toute autre robe qu'en laine grossière et en coton ordinaire. Il limitait leurs vêtements à une chemise, un caleçon, un *ziboun* et un *eba*. Sur la tête un petit foulard jaune qu'ils portaient pliés, avec trois pointes dont deux flottaient sur la poitrine et l'autre descendant sur les épaules. Sur ce foulard, ils liaient un petit bandeau en forme de couronne. Tout autre vêtement était illicite.

Il réduisait leur repas quotidien à un seul mets, soit de pain seul, soit du riz seul, soit de la viande seule, etc. Il interdisait de manger le même jour deux sortes de nourritures, comme du pain et de la viande, du lait et du riz, du mast et du borgol, etc.

Il supprimait la possession de l'argent, sauf pour les besoins de la journée ; et celui qui en avait ou en gardait, après en avoir prélevé le nécessaire, devait distribuer le reste à ses compagnons nécessiteux. En somme, il prohibait tout superflu.

Il prescrivait que les habitations devaient être ou des tentes de toile noire ou des huttes de branchages ou de roseaux tressés, ou tout au plus bâties en simple boue avec un toit de branchages ; il ne permettait pas plus d'une seule pièce ou tente par famille.

Il soumettait à la décapitation quiconque faisait usage de vin ou d'alcool, mangeait des aliments de deux couleurs, ou s'habillait de vêtements précieux, d'or ou de soie.

Il réprouvait comme vains scrupules et n'empêchant nullement la prière, si une goutte de sang, d'urine, de vin, d'eau de vie ou de toute autre matière sale touchait le vêtement, mais non une partie du corps, de même si on touchait aussi un chien, un porc ou quelque autre animal impur.

Il ordonnait en outre qu'en tout autre chose on suivît le Coran et agisse conformément aux coutumes des autres Turcs.

Homme tenu en haute estime, mollah, c'est-à-dire interprète de leur Loi, orateur habile au milieu d'une race stupide, il obtint bien vite l'observance de ce qu'il avait prescrit. Dès ce moment, la famille de Djab regarda les autres Turcs comme des schismatiques de leur religion. Grâce à ce nouveau Réformateur qui avait expliqué le Coran par une nouvelle interprétation, le nom de sa tribu, Djab, fut changé en celui de Wahabi. Ivres d'avoir découvert la vraie doctrine musulmane, ces Arabes se mirent à parcourir le désert avec cet enthousiasme que tout nouveau parti a l'habitude de soulever. Là où ils trouvaient des Arabes, ils les instruisaient dans la nouvelle doctrine reçue du Mollah Wehbi. Dans leur première excursion, ils réussirent à convertir au wahabisme cinq tribus nombreuses d'Arabes.

Mais ils n'avaient pas oublié les torts subis de la part du vizir de Bagdad. Leur parti s'était accru ; devenus par le fait audacieux, ils se dirigèrent vers Bagdad y porter la guerre contre ce vizir. Ils furent repoussés. Ils prirent la route de l'Arabie Heureuse. Ils forçaient tous les Turcs qui s'avançaient au devant d'eux, à suivre leur secte, sinon ils les massacraient. Ils subjuguèrent ainsi maintes contrées, firent un grand nombre de disciples, abolirent les vexations, taxes, gabelles, capitations partout où ils passaient, les appelant abus de pouvoir et cruautés contraires aux lois de la société et de la nature.

Devenus formidables par leur courage et leur grand nombre, ils arrivèrent

dans les villes de Médine et de la Mecque. Méprisants et orgueilleux, ils pénétrèrent dans la Grande Mosquée où se trouvait le tombeau de Mahomet, enlevèrent ce qu'ils y trouvèrent de plus précieux, brisèrent le cercueil qui renfermait les ossements de ce faux prophète et eurent l'inconvenance d'y faire ce qu'on peut imaginer de plus dégoûtant et, non encore satisfaits, ils jetèrent les ossements dans un cloaque infect. Ces indignes reliques ne pouvaient trouver réceptacle plus digne.

Ils occupèrent, trois ans environ, la ville de Médine et les lieux avoisinants, extorquant des sommes exorbitantes de tous les *hadji* ou pèlerins qui visitaient Médine et la Mecque.

Ali Pacha, successeur de Soliman Pacha, craignant la force de Wehbi, fit tout son possible pour se le concilier. Il s'en fallut de peu qu'il n'y réussît, parce que le cheikh webi de l'époque envoya à son secours dans le territoire de Bagdad un de ses neveux, nommé *Jarba* avec douze mille hommes pour garder les États de ce vizir. Mais il dut se méfier pas mal d'eux pour n'en être pas roulé.

Cette sorte de gens résiste à toutes les intempéries et privations dans leurs longs voyages à travers le désert où ils cheminent à toute vitesse jusqu'à dix jours sans voir d'eau. Ils ne montent que chameaux et dromadaires. Surpris par un ennemi, ils font aussitôt un retranchement à l'aide de leurs chameaux, s'y dissimulent et se défendent sans être vus. Lorsqu'ils dorment, ils forment le même retranchement. Dans les combats, deux personnes montent un seul chameau ou dromadaire. Elles s'y installent dos à dos afin de pouvoir se défendre de face et à revers. Une fois terminée la bagarre, ils se réunissent, déposent le butin et le partagent.

Ils se plaisent aux vêtements sales, rapiécés et sans forme. Pour l'ordinaire, ils ne font pas de cuisine. Lorsqu'ils sont en route, on distribue à cha-

cun deux poignées de riz, de borgol ou de blé qu'ils mangent cru. Si, dans le désert, la soif devient insupportable et qu'ils ne trouvent point d'eau, ils tuent les chameaux les moins utilisables, en enlèvent le pancréas, le pressent et boivent quelques gorgées de ce jus dégoûtant. Et par dessus le marché, ils vantent ce rebutant breuvage comme fortifiant et désaltérant. Leur vie se passe en mouvements. Ils circulent à travers d'arides déserts s'exposent au soleil, au vent, à la pluie ; aussi sont-ils, tous bruns, maigres, affreux et mal bâtis. À présent, ils ont l'air de devenir peu à peu plus larges en ce qui concerne la sévérité dans la nourriture et le vêtement. Ils appellent tout le monde : infidèle. Cependant, ils aiment et respectent davantage les chrétiens que leurs Turcs qui ne sont pas wahabites. Leur nombre s'élève à présent à environ trois cent mille, dont cent mille combattants. Voilà dix ans à peu près qu'ils ont commencé à faire les corsaires dans la Mer Caspienne, le Golfe Persique et sur les côtes de l'Océan Indien. Sur mer, ils sont aventureux et courageux. Ils font du butin plus par leur courage que par leur art de la navigation. Ils ont appris un peu de pratique sur ces bâtiments anglais, où certains ont voyagé pendant quelque temps, mus par la curiosité et l'intérêt.

C H A P I T R E VIII

Autres sectes orientales

IL y a en Arabie beaucoup d'autres sectes que celles que j'ai décrites. Les Druzes sont les plus connus de tous. Ils habitent le mont Liban et il a suffi à tout voyageur d'avoir gravi ces montagnes pour renseigner l'Europe sur les Druzes. Le très illustre Niebuhr a dit quelques mots des *chemsi* ; un voyageur européen passant par Mardin en a recueilli de menus renseignements. Les sabéens ou chrétiens de Saint Jean-Baptiste, sont si anciens

que même Mahomet en a fait mention dans la sourate 2, verset 61 de son Coran.

Je ne parlerai pas des Druzes, car je ne les ai jamais vus et n'ai jamais eu à faire avec eux. Des Chemsî et des Sabéens avec qui j'ai traité, je dirai aussi quelque chose : le peu que j'ai vu et appris dans le pays même où ils habitent et cela pour aider dans une faible mesure celui qui aurait le désir d'en composer une histoire exacte et complète.

ARTICLE I *Les chemsites ou chemsî*

Cette secte se trouve actuellement à Mardin. Mais on ne sait pas quand elle s'y est installée. Les uns disent que certaines de ses familles ont émigré des Indes. D'autres assurent que depuis très longtemps elles habitaient dispersées dans les villages dépendant de cette ville et certains, non sans quelque fondement, soutiennent qu'elles étaient dans l'Arabie Heureuse et que, à cause des révolutions qui s'y sont produites, certaines familles prirent la fuite et vinrent s'installer à Mardin. Ce que l'on sait de certain à présent, c'est qu'une portion de cette secte est aujourd'hui mélangée à Mardin aux syriens jacobites depuis l'époque du sultan Mustafa. Celui-ci avait donné l'ordre de forcer tous les chrétiens et les juifs de ses États à embrasser la foi islamique ou à sortir de son empire. Le rais ul Islam, les muftis, les qadis et autres Grands de la cour s'opposèrent à l'exécution de cet ordre. Ils représentèrent au Grand Seigneur que Mahomet lui-même avait accordé sa protection aux chrétiens et aux juifs par une Capitulation. Cependant pour contenter le Grand Seigneur en une certaine mesure, on proposa que tous ceux qui n'avaient pas de Livre comme loi devraient sortir de l'Empire ottoman. Trop faibles pour suivre l'exemple des yézidis, des Druzes, des nosaïris, etc, qui se retirèrent dans les montagnes pour y vivre

avec leurs chefs, les chemsi ne voulurent pas abandonner leur lieu de séjour. Ils firent semblant d'embrasser la religion chrétienne et de s'unir en apparence aux syriens jacobites pour se soustraire au péril de mort dont ils étaient menacés, s'ils n'obéissaient pas. Flattés, les jacobites s'en portèrent garants. Après quelque temps, ayant vu la fureur se calmer, ces fourbes chemsi ne voulurent plus rien ressentir du christianisme et reprirent ou, pour mieux dire, continuèrent leur idolâtrie.

Finalement, en l'an 1693, le sultan Murad, passant par Mardin avec une nombreuse armée pour reprendre Bagdad des mains des Persans, les syriens eurent l'occasion d'accuser les chemsi d'idolâtrie. Le sultan, qui ne voulait pas d'idolâtres dans ses États, leur donna l'ordre d'embrasser le mahométisme. Le patriarche jacobite, qui avait peut-être de l'argent à jeter ou simplement se leurrerait, sans aucun fondement, de ramener cette secte au christianisme, donna une forte somme d'argent au sultan et acheta ces individus, les obligeant à se faire chrétiens jacobites. Mais ceux-ci, persistant dans leur obstination, ne voulurent jamais se rendre aux insinuations du patriarche. Soixante-dix ans de rixes continuelles entre eux s'écoulèrent. À la fin, en l'an 1763, sous de vives menaces, ils furent contraints par les jacobites, couverts par le gouvernement turc auquel ils avaient encore déboursé de l'argent, à entrer dans leur église pour y pratiquer le culte chrétien.

Depuis lors, les chemsi ont toujours été considérés comme chrétiens jacobites. Mais ils ne sont d'accord avec eux que pour quelques cérémonies extérieures. Il est rare que plus de deux ou trois aillent à l'église. Et ceux-là y vont, spécialement envoyés par leurs compagnons, afin qu'on ne les accuse pas de n'être pas chrétiens.

Le mot chemsiste ou chemsi vient de *chems* ou *chemsi* qui, en arabe, veut dire soleil. On les appelle donc chemsistes parce qu'ils sont les adorateurs

du Soleil. Au lever de cet astre, ils font trois profondes inclinations. Les portes de leurs maisons sont toutes tournées vers l'Orient. Ils portent aussi grande vénération au bœuf et à la vache. Un prêtre jacobite baptise leurs enfants et les oblige à se confesser à leur manière hérétique, c'est-à-dire qu'il leur suffit de dire le confiteor en même temps que les autres et ils reçoivent tous ensemble l'absolution. Ils communient, entendent la messe et font tous les actes extérieurs de la religion chrétienne auxquels ils sont forcés par les Jacobites. Dans leur mariage intervient également un prêtre jacobite pour leur donner la bénédiction. Des jacobites ou d'autres chrétiens ont maintes fois essayé de se marier avec leurs filles, mais eux n'y ont jamais consenti.

Il semble que jusqu'à aujourd'hui ces néophytes n'aient point encore abandonné leurs superstitions et leurs tendances à l'idolâtrie. Trois fois l'an ils se réunissent, confectionnent en secret une idole de pâte en forme d'agnelet et la placent en une grande cuvette d'étain en en couvrant seulement la tête. Ils prient devant elle, se prosternent, la baisent avec grand respect et lui manifestent beaucoup d'autres actes d'adoration. À la fin de ces cérémonies, les chefs de la secte, qui sont au nombre de douze, en font de petits morceaux qu'ils introduisent dans la bouche des assistants.

On ne sait s'ils ont d'autres prières. Mais on sait pertinemment qu'ils n'ont aucune sorte de livres. Ils prennent beaucoup de plaisir à chanter, mais leurs chansons sont pleines d'obscénités qu'ils enseignent cependant à leurs enfants. Ils aiment énormément se donner du bon temps, s'amuser, se divertir. S'ils parlent avec des Turcs, ils se disent Turcs et se vantent d'être juifs avec les juifs et chrétiens avec les chrétiens.

Ils croient que leurs péchés sont attachés aux poils. Aussi lorsque l'un d'entre eux est sur le point de mourir, ils lui arrachent la barbe, les cheveux et autres poils, au point même d'accélérer la mort par ce procédé bar-

bare. Après la mort, ils lui jettent dans le gosier de la liqueur afin qu'il ait la force d'arriver bien vite dans l'autre monde, comme ils disent. Ils lui mettent aussi dans la main une pièce d'or pour pouvoir payer l'entrée du Paradis. Un prêtre jacobite vient pour l'enterrer, mais ils ne lui permettent pas de s'approcher du cadavre avant qu'il n'ait été mis dans la bière et cloué.

Le nombre de cette secte a maintenant beaucoup diminué et atteint à peine une cinquantaine de familles. Les femmes se distinguent de celles du pays parce qu'elles portent un manteau blanc. Tous habitent l'intérieur de la ville de Mardin. Ils sont pauvres et vivent très misérablement⁽⁷⁹⁾.

Il est très difficile d'avoir sur eux d'autres détails, car ils font tout dans le plus grand secret, dans la crainte d'être découverts et accusés d'idolâtrie.

ARTICLE II

Les Soubbas ou Sabéens ou Chrétiens de Saint Jean-Baptiste

Beaucoup pensent qu'ils étaient autrefois chrétiens nestoriens et que c'est vers 1480 qu'ils se séparèrent du patriarche nestorien de Babylone. Aussi les a-t-on appelés *soubbas* (*sabi*) qui indique le changement de religion.

Les Persans et les Arabes sont d'avis que les Sabéens tirent leur origine de *Saba*, fils de *Chus* et qu'ils habitaient primitivement sur les frontières de la Chaldée, dans la direction du Golfe Persique. Ils sont maintenant dans la ville de Bassora. Ils ne comptent pas plus d'une cinquantaine de familles et sont presque tous ferronniers.

⁽⁷⁹⁾ - Quelques remarques sur les *Chemsiya* dans l'article *Mardin* de Minorsky in *Encyclopédie de l'Islam* (N.D. T.).

Ils pratiquent le baptême de Saint Jean-Baptiste parce que, d'après eux, leurs ancêtres ont été baptisés par ce saint dans le Jourdain. Aussi certains d'entre eux se font-ils appeler *Mendai Yahya* (Jaja) c'est-à-dire disciples de Saint Jean. Et voilà pourquoi ils s'appellent chrétiens de Saint Jean. Mais pour le prouver ils n'ont aucun livre historique ni documents authentiques. Ils s'appuient sur la seule tradition de leurs Anciens.

Ils ont en abomination non seulement la circoncision, mais Abraham lui-même qui a commencé à la mettre en pratique sur l'ordre de Dieu. Ils se disent chrétiens, mais c'est un nom usurpé. Ils sont plutôt païens. Herbelot dans sa *Bibliothèque orientale*, pages 472, 577, 725 et suivantes, dit que leur religion est un mélange de christianisme, de mahométisme et de judaïsme. Ils adorent un seul Dieu ; ils vénèrent les Anges tout comme les astres ; ils prient tournés vers le nord et parfois vers le midi ; ils lisent les Psaumes de David ; mais ils ont en grande estime un livre écrit en langue chaldéenne, mais avec des caractères connus d'eux seuls et ils tiennent Adam pour l'auteur de ce livre. Ils prient sept fois par jour. Ils jeûnent un mois avant l'équinoxe de printemps. Ils ont une grande vénération - et on ne sait pour quel motif - pour les lieux de Harran en Mésopotamie, entre Ourfa et Mardin.

Ils pratiquent le sacrement de pénitence, qui consiste à confesser leurs fautes au *tarmit*, qui est leur pope. Celui-ci, après avoir entendu le pénitent, l'absout en le baptisant de nouveau du baptême de Saint Jean-Baptiste.

Ils ne mangent pas de viande égorgée par les Turcs, parce que ceux-ci invoquent Mahomet en cette action.

Ils disent que le Christ est presque le même que le Baptiste, puisqu'il est le fils de sa tante. En outre, ils s'imaginent que le Christ, la Sainte Vierge,

Anne, Elisabeth, Zacharie et leur Jean-Baptiste habitent une montagne du Paradis terrestre, montagne qu'ils se figurent être en Arménie, mais dont ils ignorent l'emplacement exact. Ils affirment également qu'autrefois une lettre, adressée à leurs ancêtres, est venue de cette montagne.

Ils désirent parfois être instruits de la foi catholique ; mais comme ils craignent les Turcs, ils sont un peu rétifs et circonspects.

C H A P I T R E IX

Importance militaire, politique et commerciale du Kurdistan

Cette petite partie rocheuse du monde présente une des plus belles et indomptables forteresses, formée et défendue par la seule force de la nature. L'aspérité des montagnes, l'inaccessibilité du site à cause du caractère sauvage et rebutant des êtres peu raisonnables qui l'occupent, la vigoureuse fertilité naturelle des vallées et des monts la rendent supérieure aux forces des peuples qui la composent. Le Kurdistan offre la plus sûre et la plus commode retraite à une troupe qui voudrait faire la guerre en son voisinage. Et de fait, les Mèdes, les Parthes, les Persans, les Arméniens, les Géorgiens et les Hindous eux-mêmes la regardèrent toujours et, au cours de leurs revers, l'éprouvèrent comme un asile sûr.

Le rude climat de cette partie septentrionale de l'Orient, les guerres quasi continuelles qu'ils soutiennent entre eux pour les plus légers motifs, soit

pour sauvegarder leurs propres droits, soit pour usurper ceux d'autrui, l'art pastoral et le nomadisme ainsi que le brigandage auquel ils se livrent par un penchant naturel ont fait des Kurdes des soldats vigoureux, puissants et courageux. Ils ne sont pourtant pas de taille à briller s'ils avaient en face d'eux une armée européenne. Ils tremblent et pâlisent à la moindre ruse. J'ai connu là-bas Tamer Pacha, Abd-ul Rehman Pacha, Soliman Pacha qui étaient de vaillants guerriers et qui faisaient trembler leurs peuples non moins que ceux de l'Assyrie, de la Chaldée ou de la Perse. À ces avantages, on peut ajouter l'agilité et l'entrain des chevaux du Soran, de Baba et de Karatcholan qui donnent à leurs cavaliers un courage supérieur à eux-mêmes, et la force et l'expérience de leurs mules qui, chargées de toutes sortes de victuailles et de munitions, escaladent ces montagnes avec légèreté. L'infanterie de la province de Djoulamerg ou Chambo, et davantage encore cette fameuse tribu des nestoriens, appelés *Tiyari*, qui ne considère ni glace ni neige, ni crainte ni privation aucune, a acquis dans cette montagne le titre de formidable. Les yézidis ne se montrent pas moins avides de gloire. Leur bravoure ne leur fait redouter aucun danger. Cette secte d'idolâtres supporte mal le gouvernement mahométan dont elle est sujette. Ils ont montré une extrême sympathie pour les Européens. Ils se croient bien meilleurs que leurs gouvernants et nourrissent pour l'Europe une estime très utile d'hommes raisonnables, sensibles et reconnaissants. Si des armées européennes voulaient pénétrer là-bas, je ne doute pas que les yézidis, ainsi qu'ils me l'ont maintes fois confessé en secret, unis aux chrétiens catholiques, se hâteraient au secours de nos troupes. Cela donne à penser en somme que les Kurdes, à l'exception de quelques agriculteurs, bergers et petits marchands, ne s'exercent à d'autre art qu'à celui des armes, bien qu'ils sachent bien peu les manier. Bien dirigée, leur inclination ferait des merveilles.

Cette région forme la plus magnifique position. Elle n'est guère appréciée, parce qu'en fait elle est inconnue. Elle jouit de l'avantage d'être entourée

à peu de distance par des mers. Au midi, la Méditerranée et la mer Rouge, au nord, le Pont-Euxin, à l'orient, la mer Caspienne, le Golfe persique, le cap de Bonne Espérance et l'isthme de Suez. La Mésopotamie lui est limitrophe au sud, et la Perse, au nord. Lui sont jointes à l'est, la Géorgie et l'Arménie ; et les Indes par l'ouest lui montrent très proches leurs produits aussi rares que précieux. Si avec l'aide suggérée, on donnait à ces peuples un excitant à leur fâcheuse torpeur native, ils pourraient ouvrir un riche commerce avec des nations encore plus éloignées. Les vallées fécondes, les montagnes verdoyantes, les riantes plaines fleuries, les nombreux ruisselets limpides et enfin l'air salubre lui procureraient un moyen sûr et facile. Si, encouragés, ils s'adonnaient à l'industrie, ils pourraient être très utiles aux individus qui y habitent ainsi qu'aux nations étrangères.

La construction de bateaux serait pour eux de dépense presque nulle. Les bois, les forêts, les montagnes en fourniraient tous les bois nécessaires. Ils y gagneraient ainsi un transport très facile de leurs produits dans les pays où la nature s'en est montrée avare. Ils pourraient introduire les porcs et les engraisser sans inconvénient à peu de frais. Alors les beurres s'adaptent pour former une espèce plus profitable. Ils ne connaissent pas les avantages qu'offre la fabrication des différentes espèces de fromages. Les herbes aromatiques de ces rochers abrupts les rendraient exquis. Elles pullulent dans leurs vallées et leurs montagnes. Et alors leurs fromages, avec un peu de savoir faire, pourraient rivaliser avec ceux de Hollande, de Toscane ou de nos Pouilles. On éliminerait ainsi leurs laitages acides insupportables aux entrailles humaines, et qui, ainsi changés en fromages, transformeraient le sort de ces pauvres pâtres.

Le boisement du pays apporterait des trésors. Le sol de Bitlis et de Djoulamerg fournirait châtaignes, glands et noix de galle en surabondance ; le Botan de la cire vierge et du miel très blanc; le Bahdinan, toutes sortes de fruits, d'huile et de jujube ; le Soran, Baba et Karatcholan, des

grappes de raisins aux parfums balsamiques et de délicieuses olives. Leurs vallées presque toutes arrosées par de murmurants ruisseaux pourraient fournir en riz, coton et ricin, une bonne partie de l'Europe.

Si on voulait prendre la peine d'ouvrir les entrailles de ces montagnes qui se dressent dans le Berwari, de combien de métaux précieux ne s'enrichiraient pas leurs sordides habitations ! Si l'on y introduisait le tannage des peaux des si nombreuses espèces d'animaux sauvages qui parcourent librement ces régions alpestres, les fabriques d'indigo, d'étoffes, de papier, au lieu de les quémander ailleurs à grand risque et à prix exorbitant, on serait en état, non seulement de répondre à ses propres besoins, mais encore à ceux des autres peuples. Si on leur enseignait l'art de préparer les laines, ils pourraient en obtenir des ouvrages qui n'auraient rien à envier à ces fameux châles qui y arrivent de Perse à un prix énorme. Oh ! comme alors fleurirait le Kurdistan !

Que de nations ne l'inviteraient en leur sein pour l'enrichir encore davantage, l'illuminer, le civiliser et lui faire savoir qu'un tel pays a été créé pour être habité par des hommes et non par des demi sauvages !

Le malheur de ces peuples vient entièrement d'une politique mal comprise, jointe à un honteux penchant à l'inaction qui les fait languir dans le sommeil ignoble et vil de la misère. En se montrant stricts observateurs des coutumes de leurs pères, ils considèrent la civilisation comme tyran de cette liberté qu'ils ont héritée de leurs ancêtres. Cette façon de penser s'accorde avec celles des gouvernants de cette nation. L'ignorance de ces derniers est un voile épais qui couvre non seulement leurs propres yeux, mais obnubile encore ceux de leurs sujets. Elle ne leur fait pas connaître les avantages qu'ils pourraient tirer des mains laborieuses de ceux qu'ils gouvernent. Ils ambitionnent d'être les sangsues de leurs sujets, alors qu'ils pourraient avec eux nager dans l'opulence ; et tandis qu'ils croient

mener une vie aisée, voluptueuse au milieu de l'oisiveté avec leur pipe, ils se rendent les plus misérables esclaves d'eux-mêmes. C'est au point que s'ils ne sortent de ce fatal préjugé dont leur cœur est imbu d'interdire l'entrée de leur pays aux Européens, ils ne parviendront jamais à la découverte de ces connaissances dont leur indigence réclame la lumière. Ils ont fortement besoin d'une direction pour découvrir en quelles ténèbres ils ont vécu jusqu'ici. Alors l'expérience, le progrès, les commodités d'une vie opulente les rendront utiles à la société. Alors le brigandage ne trouvera plus place parmi eux. Le travail aura son stimulant et l'émulation, son profit. Peuples malheureux ! La jalousie pour leurs femmes, la crainte du Pacha ou d'être dominés par les adeptes d'une religion opposée à la leur, la faiblesse de leur caractère les maintiendront étouffés sous les préjugés d'une sotte politique pernicieuse et exécrable si un guerrier d'Europe mû par sa propre gloire, l'utilité commune et l'amour des infidèles, ses frères, ne parvient à pénétrer au milieu de leurs rochers. Alors je suis sûr qu'ils renverseront ces épaisses clôtures qui emprisonnent la raison. Oui, ils commenceront alors à se connaître eux-mêmes et à donner la preuve de leur bon naturel. Et alors je pourrai me vanter moi aussi de n'avoir pas en vain exposé mon courage et répandu tant de sueurs au milieu de ces nations si farouches et si ignorantes.

* * * *

Pour donner un essai de la poésie kurde qui en vivacité ne diffère en rien des autres poésies de l'Orient, je crois opportun d'adjoindre ici un chant d'amour, composé par l'émir de Hekkari. On y a adapté un air qui n'est pas sans charme. Presque toute la jeunesse galante la chante au cours de ses réunions avec un accent assez agréable.

CHANSON KURDE

CANZONCINA KURDA

Composta dal Mir di Agari.

*Tabascen rescîà rahana
Az nascem bekkam bejana*

Oh nero , alto basilico
Del piú vezzoso aspetto !
Da te lontano io spasimo ,
Nè so trovar ricetta.

*Jarkamen melaham delana
Ahh jarè pe mna scirini*

Cagion sei sola , ed unica
Per cui si strugge il core ;
Sol tu in quest'alma fervida
Versi il piacer d'amore.

Hale derde men tebini

Per te , se fra miei palpiti
Ti volgi a me serena ,
Il duolo stesso è amabile ,
Dolce è di amor la pena.

(*) J'ai tenu à donner le texte italien du P. Campanile qui est plus une paraphrase qu'une traduction exacte de la chanson. Je donne ci-après un texte kurde orthographié selon le système moderne avec une traduction plus littérale. (N.T.D.)

(215)

Az cubkem ta na dit avini

Oimè! Già l'alma è timida,
Che ognor fa il sen tuo privo,
E sasseo, ed insensibile
Di amor al dardo estivo. (*)

Tabascen bia belava

Ta beskan gherî konava

Qual lungo, e steso salice
Le piante stringe, e allaccia;
Tal tu mi chiudi impervio
Fra le tue care braccia.

Jarkamen belek ciava

Quegli occhi tuoi sì languidi
Son foglie tremolanti,
Che vero amor lampeggiano
Sugli occhi degli amanti.

F I N E.

(*) Frase Kurda.

Tabascen rescia rahana ^(*)
Az nascem bekkam bejana
Tabascen bia belava
Ta beskan gherti konava

Ahh jarê pe mna scirini
Ta beskan gherti konava
Jarkamen belek ciava

Te bejin resa rihana
Ez nasim bikim beyana
Yarka min melhem dilan e

Ax yarê pê mina sîrînê
Halê derdê min tu dibînê
Ez çi bikim ? Te na dît hevînê.

Te bejin biya belava
Te baskan girtê kon ava xunav e
Yarka min belek çav e.

Achévé de transcrire cette traduction
au Kréyé (Liban), le 30 Août 1953
Fr. Thomas Bois, O.P.

^(*)- La taille comme le noir basilic /mon amie est le baume des cœurs/ Hélas mon amie semblable au sucre/L'état de ma blessure la vois-tu ?/Que faire ? Tu n'as pas vu l'été/ La taille comme le saule/Mon amie a les yeux si noirs...



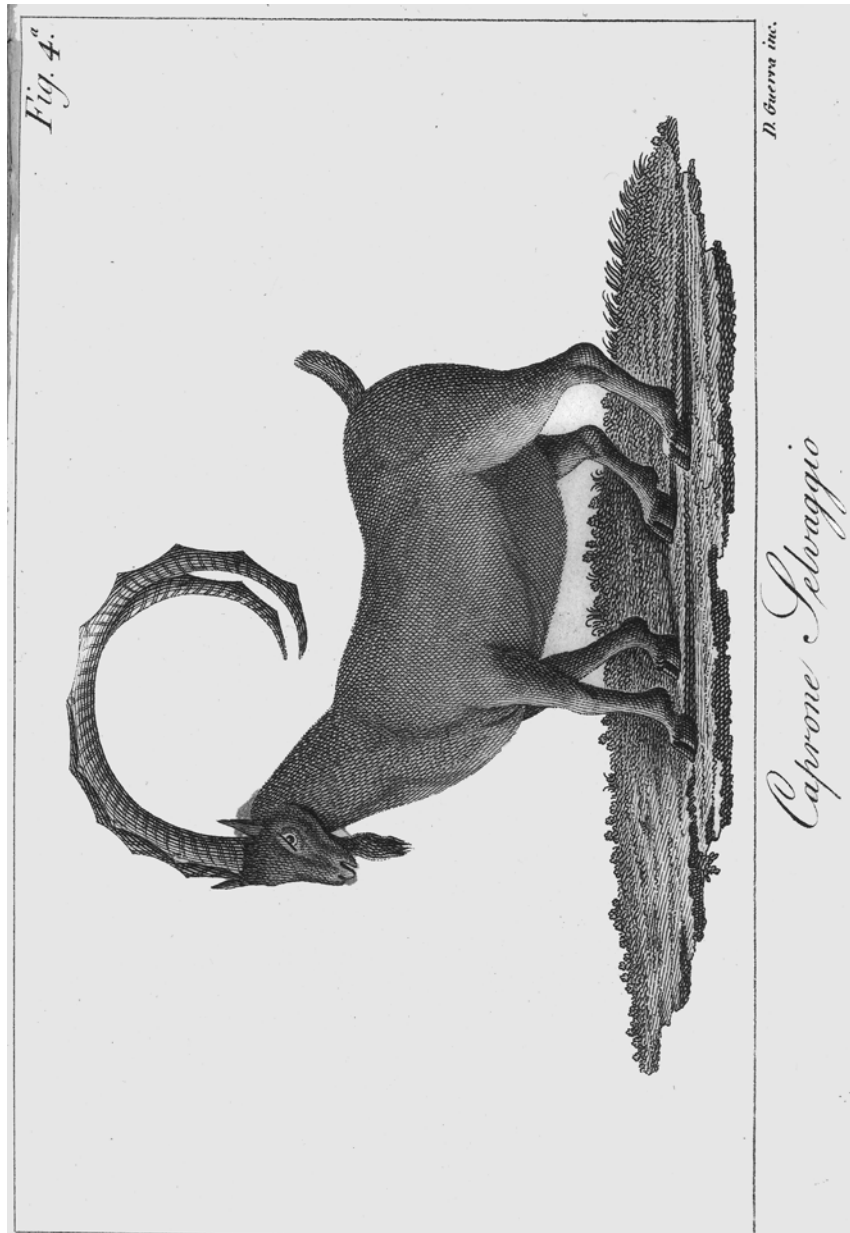


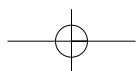
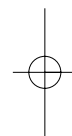
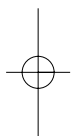
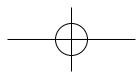


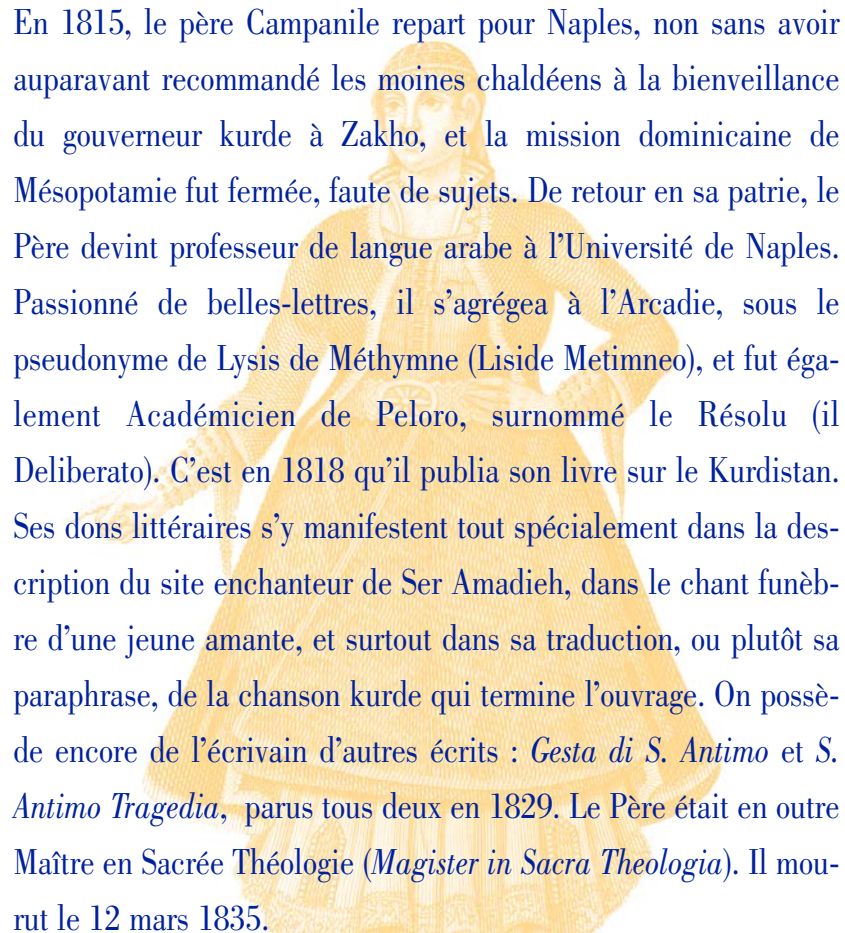
Fig. 3.ª

Donzella Kurda

D. Guerra inc.







En 1815, le père Campanile repart pour Naples, non sans avoir auparavant recommandé les moines chaldéens à la bienveillance du gouverneur kurde à Zakhō, et la mission dominicaine de Mésopotamie fut fermée, faute de sujets. De retour en sa patrie, le Père devint professeur de langue arabe à l'Université de Naples. Passionné de belles-lettres, il s'agrégea à l'Arcadie, sous le pseudonyme de Lysis de Méthymne (Liside Metimneo), et fut également Académicien de Peloro, surnommé le Résolu (il Deliberato). C'est en 1818 qu'il publia son livre sur le Kurdistan. Ses dons littéraires s'y manifestent tout spécialement dans la description du site enchanteur de Ser Amadiéh, dans le chant funèbre d'une jeune amante, et surtout dans sa traduction, ou plutôt sa paraphrase, de la chanson kurde qui termine l'ouvrage. On possède encore de l'écrivain d'autres écrits : *Gesta di S. Antimo* et *S. Antimo Tragedia*, parus tous deux en 1829. Le Père était en outre Maître en Sacrée Théologie (*Magister in Sacra Theologia*). Il mourut le 12 mars 1835.

Je n'ai pas cru devoir traduire la préface de l'auteur, mais j'ai traduit intégralement le reste de son travail.....

Père Thomas BOIS
Août 1953



ISBN: 2-7475????1-6

12,20 €